

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MAUDITES

CHARLES LANCELIN

HISTOIRE MYTHIQUE DE SHATAN

★ ★

LE TERNAIRE MAGIQUE

DE

SHATAN

ENVOUTEMENT — INCUBAT — VAMPIRISME

Ouvrage orné de plusieurs radiographies

PARIS (IX^e)

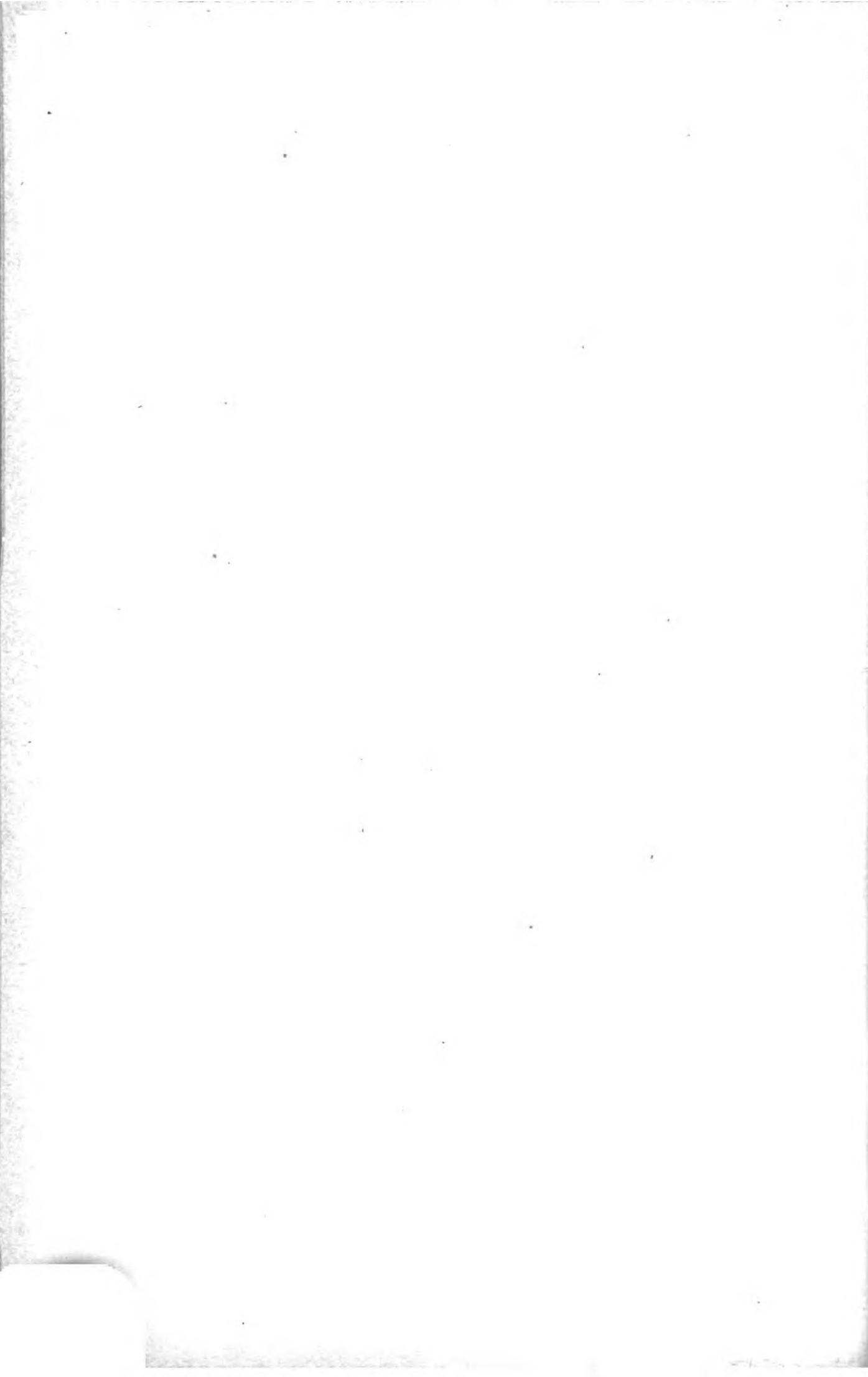
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, RUE DUPERRÉ, 30

—
1905







LE TERNAIRE MAGIQUE

DE

SHATAN

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Le Curé. 1 volume, chez Flammarion.

La Femme d'un autre. 1 volume, chez Flammarion.

Marion. 1 volume, chez Ducher.

OCCULTISME

Histoire mythique de Shatan, chez H. Daragon.

THÉÂTRE

Sous presse :

Au delà! 1 volume, chez Juven.

La faillite de Shatan. 1 volume, chez H. Daragon.

La chronique infernale. 1 volume, chez H. Daragon.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MAUDITES

CHARLES LANCELIN

HISTOIRE MYTHIQUE DE SHATAN

★ ★

LE TERNAIRE MAGIQUE

DE

SHATAN

ENVOUTEMENT — INCUBAT — VAMPIRISME

Ouvrage orné de plusieurs radiographies

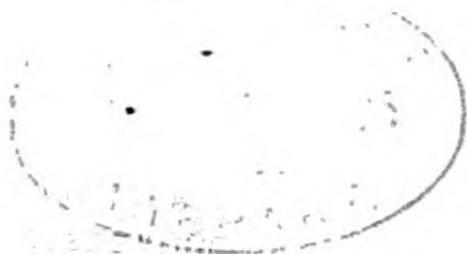
PARIS (IX^e)

H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, RUE DUPERRÉ, 30

—
1905

21.24.16.2



Musée de la Ville de Paris

DE CET OUVRAGE

IL N'A ÉTÉ TIRÉ QUE CINQ CENT VINGT EXEMPLAIRES
numérotés et signés.

10 exemplaires sur Japon Impérial de Tokio (1 à 10).
10 exemplaires sur Hollande Van Gelder Zonen (11 à 20).
500 exemplaires sur alfa (21 à 520).

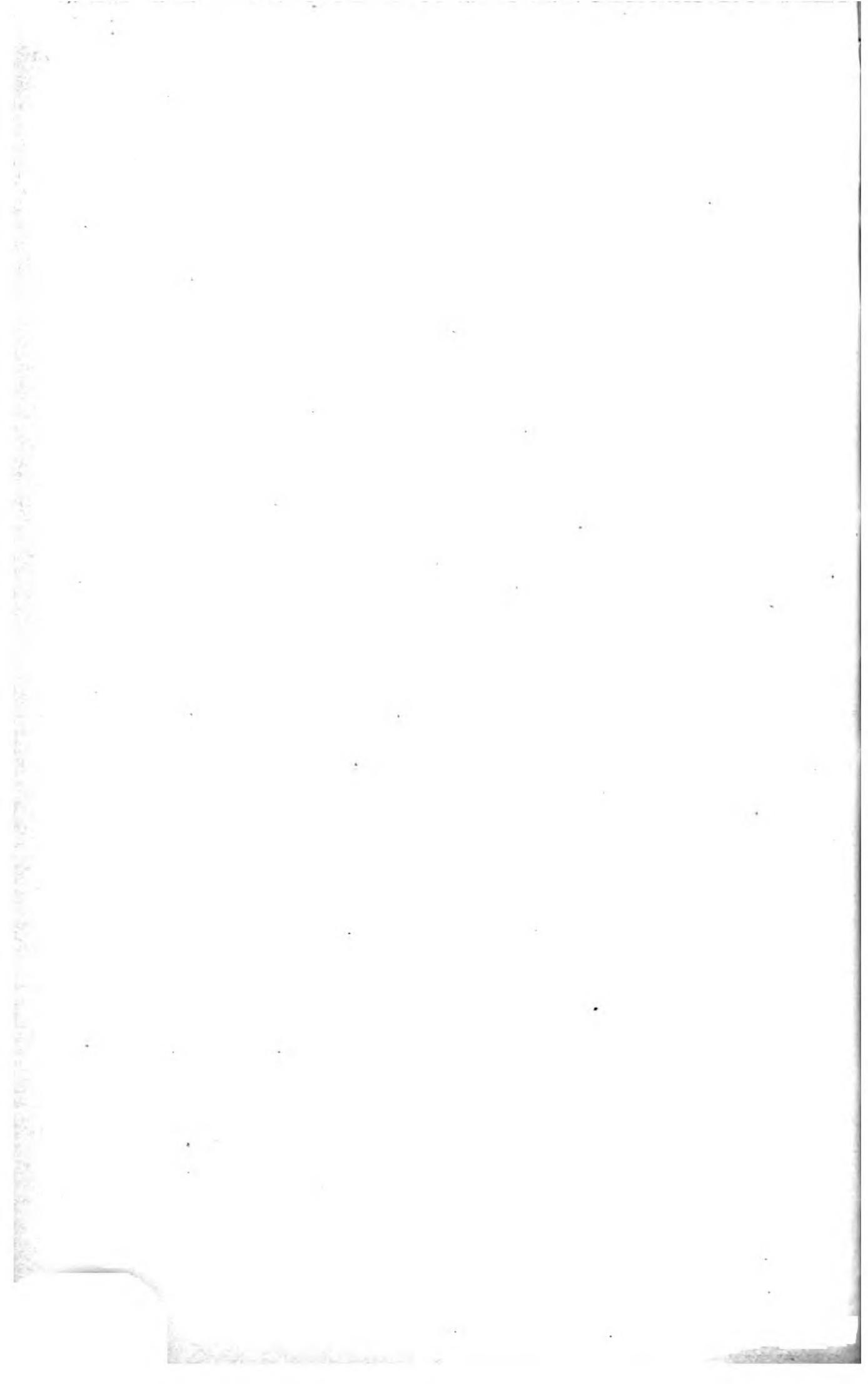
N° 148
HL

*D'entente entre l'auteur et l'éditeur, cet ouvrage
ne sera jamais réimprimé.*

A ceux qui pensent que la croyance à une Divinité de Mal — croyance poussée jusqu'à cette adoration de terreur qu'en nos jours l'Occident a vouée au Démon, comme au rival nécessaire, dogmatique, et trop souvent triomphant, du divin Archétype — n'est ni le dernier mot, ni l'idée suprême, ni l'expression la plus sublime des religions humaines, mais qu'au contraire cette croyance abaisse l'homme parce qu'elle avilit la Divinité en faisant remonter à elle la causalité du Mal,

L'auteur dédie ces études.

C. L.



EN GUISE DE PRÉFACE

NOTES EXOTÉRIQUES SUR LE SATANISME

Lorsque je publiai mon *Histoire mythique de Shatan*¹, je me proposais de donner, au seul point de vue de la critique historique, une notion générale des causes qui ont amené, dans les religions occidentales, la croyance à un Être du Mal. Il y a donc bien des particularités que j'ai été obligé de négliger, quant aux moyens qui ont donné droit de cité à cette même croyance, et qui lui ont permis de s'établir dans les idées populaires de notre époque avec toute la force d'un dogme religieux.

En cette nouvelle septaine, je me propose d'étudier ces moyens, qui ont surtout prévalu du vi^e au xvii^e siècle, et de les ramener, en les dépouillant de leur auréole merveilleuse, au point exact qu'ils doivent occuper pour quiconque les examine à la lueur de la science contemporaine. Les principaux de ces moyens sont l'ENVOÛTEMENT, l'INCUBAT et le VAMPIRISME qui, tous trois, se résument en ce qu'on appelle communément la POSSESSION.

Tel va donc être l'objet triple de ce livre : les causes ayant permis à Shatan de revêtir jusqu'à notre époque cette gloire de puissance et de force qui en a fait à la longue le rival, sinon le vainqueur, de la Divinité.

¹ 1 vol. in-8, chez Daragon, Paris.

A côté de ces moyens principaux, il en est d'autres, moindres à la vérité, mais que j'ai laissé pressentir dans mon précédent volume, où leur développement eût faussé le plan général de l'œuvre, et sur lesquels je vais avoir à revenir. D'autre part, quelques-uns, parmi mes lecteurs, m'ont fait l'honneur de m'écrire pour manifester le regret que j'eusse laissé dans l'ombre certains points, à leur avis intéressants. C'est ainsi que j'ai cru devoir m'en tenir, en ce premier volume, au paradigme de la seule Messe Vaine, estimant qu'étant la moins connue de toutes les Messes Noires, elle serait seule de quelque intérêt pour le lecteur, et suffirait pour lui donner, par analogie, à l'aide de ce que j'en disais, une idée des autres types qui lui ont succédé dans l'ordre des temps : de plus, on m'a fait observer que la description des autres genres de Messes Noires ne se trouve à l'heure présente que dans des ouvrages devenus rares, même parmi ceux écrits à notre époque.

De ces détails, de ces lacunes, de ces paralipomènes, je vais faire l'objet des présentes notes, qui serviront d'introduction au corps même de l'ouvrage.

A. — *Du Satanisme en général.* — Le dogme du mal a existé de tous temps : l'homme a toujours essayé de se rendre favorable le principe qu'il redoutait, plutôt que celui dont il supposait n'avoir rien à craindre. A notre époque, l'adoration de Shatan, beaucoup plus répandue qu'on ne croit, et presque exclusivement dans les grands centres de population, paraît être une modification du Manichéisme, qui lui-même avait emprunté cette doctrine aux Parsis de l'Iran. Le principe fondamental du Satanisme est celui-ci : — Le Dieu qu'adorent les chrétiens a manqué à toutes ses promesses : l'homme est toujours en proie à la douleur, et la rédemption du Christ, comprise à ce point de vue, n'est qu'une absolue décep-

tion; au contraire, Shatan nous invite, pour jouir du bonheur, à nous livrer sans frein à tous nos appétits, à toutes nos passions; il est démontré physiquement et intellectuellement que l'enfer de flammes n'existe pas, ne peut pas exister; donc Shatan a été un grand calomnié; le bonheur qu'il donne sur terre prouve sa puissance en ce monde et sa domination dans l'autre : c'est donc lui qu'il faut adorer, et la divinité des chrétiens n'est qu'un Dieu de mal, qui se joue de notre faiblesse en nous ordonnant, à nous faillibles et fragiles, le pardon à nos ennemis, ce même pardon que lui, en ce qui le touche, lui, tout puissant, se refuse à nous accorder lorsque nous l'offensons. Par suite, Dieu est le tyran, l'ennemi qu'il faut détruire en s'alliant à son éternel antagoniste, le Démon.

Partis de ce principe, les Satanisants ont pris au Christianisme en général et au Catholicisme en particulier, tous ses dogmes, en les retournant au point de vue du mal.

B. — *Du rôle de la femme dans le Satanisme.* — Mais qui donc en notre âge est le grand protagoniste de Shatan comme il le fut dans le passé, comme il le sera certainement encore dans l'avenir? la Femme! La Femme qui, repoussée de l'autel par le Christianisme, éloignée de Dieu par les rituels, a voulu édifier son autel et se créer son Dieu; elle s'est vengée d'être chassée du temple — et Shatan-Dieu est né d'elle, de qui elle deviendra, au cours des Messes Noires, à la fois l'autel et l'hostie. Aussi loin que l'on peut remonter dans l'histoire, c'est la Femme que l'on trouve édifiant l'Église de Shatan.

Le mot néfaste du Christ: « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » a porté ses fruits; la Femme l'a relevé, et, dressant autel contre autel, en face d'un Dieu vaincu et supplicié sur un gibet d'infamie, elle a exalté un autre Dieu, triomphant celui-là — et triomphant par elle.

Ah ! la merveilleuse Odyssée, l'Épopée superbe qu'est cette lutte de la Femme à travers les temps, de la Femme toujours et impitoyablement frappée par les sacerdoces, mais jamais vaincue et sans cesse redressant contre l'étendard de Constantin le palladium de Shatan !

Le Christ fonde sa doctrine : ses apôtres sont-ils des femmes, cependant portées à enseigner la douceur ? Non ! il écarte la Femme, et s'il permet à des pécheresses de l'aimer, ce n'est que par une sorte de condescendance presque injurieuse : il libère la Femme de l'esclavage antique, mais en la maîtrisant, en la subordonnant à l'Homme de façon que l'Homme pût s'en servir au mieux de ses desseins religieux, et sans jamais lui abandonner la gloire de représenter le Ciel sur la terre.

D'autre part, un point de vue s'impose : — la Femme, à l'opposé de l'Homme, grande par le cœur, mais petite par l'intelligence — je parle ici en général sur le *plerumque fit*, et supplie mes lectrices de bien se rendre compte que je traite philosophiquement cette question, — la Femme, dis-je, ne comprend dans toute religion que l'apparence extérieure, la forme cérémonielle, mais il lui échappe l'essence fondamentale et morale de la croyance que sa rigidité pratique dans l'absolue ignorance de tout ce qui, au contraire, devrait être le fond de sa foi. Combien n'ai-je pas vu, dans ma vie, de ferventes catholiques qui communient avec fréquence, qui, pour rien au monde ne manqueraient à la messe le dimanche ou feraient gras un jour d'interdiction, commettre le mal sciemment et déchirer leur prochain à belles dents, ou simplement priver du secours matériel quiconque n'appartient pas à leur communion ou même ne la professe pas *ostensiblement* ! Et celles-là, combien ne les surprendrait-on pas, en leur disant : Vous êtes des renégates, des satanisantes ! Vous trahissez votre Dieu, en faisant de lui votre divinité

personnelle, mesquine et mauvaise ! Mais elles n'en ont cure, et marchent à travers la vie, sereinement sataniques sans le savoir, tout en suivant fervemment les exercices extérieurs de leur mièvre piété, n'accordant leur aide qu'à ceux qui feignent de croire comme elles — la pauvreté est si mauvaise conseillère ! — incapables de juger par elles-mêmes, et ne se doutant pas qu'en obéissant aveuglément aux ordres de leurs évêques, elles pactisent avec le pouvoir civil qu'elles-mêmes regardent comme une émanation de Shatan ! Car quel ambitieux du clergé, de nos jours, n'a pas, pour coiffer la mitre épiscopale, signé tous les compromis possibles avec le pouvoir civil ? Il y a longtemps que cela fut dit par des plumes plus autorisées que la mienne : « En France, nous avons encore des évêques, mais nous n'avons plus d'épiscopat ! »

Donc, à toute époque, à la fois par son manque de jugement qui lui interdit de discerner le vrai du faux, par son insuffisance intellectuelle qui lui fait ramener la Divinité à son propre niveau de minuties mesquines, et enfin par son amour de la représentation extérieure qui n'est qu'une forme de la vanité individuelle, la Femme a été portée dès le principe à substituer au Dieu réel, un Dieu fictif qu'elle se crée elle-même, en elle-même et pour elle même, et à qui elle donne sa petitesse de vues et sa personnalité restreinte. Sous le fallacieux prétexte que Dieu l'a formée à son image (expression que bien peu de gens comprennent), elle lui a rendu la pareille avec vraiment trop d'usure, en en faisant la représentation complète et trop fidèle de ses petits vices et de ses minuscules conceptions.

Ceci dit pour poser les bases psychologiques du Satanisme compris en tant que religion, voyons comment est née, comment s'est développée l'idée d'opposer à la

Divinité neutre qui plane sur le monde une divinité active et par suite symbolisant le Mal.

Au principe du Christianisme, la Femme fut agissante parce qu'elle comprenait que le dogme nouveau allait l'affranchir sinon de son esclavage, au moins de son infériorité. Combien de femmes n'aidèrent-elles pas cet homme d'action que fut l'apôtre Paul, sans lequel la religion nouvelle ne serait jamais demeurée qu'une des nombreuses sectes du judaïsme? Il suffit de lire l'apôtre des Gentils entre les lignes pour voir que la Femme fut son principal appui; il cite tantôt Thécia, tantôt Lyda; puis la pâle Chloé ou la brillante Phœbé, en qui l'on reconnaît les ouvrières docilement infatigables du nouvel enseignement parce que déjà, à leur point de vue, il était une opposition formelle aux doctrines polythéistes ou monothéistes alors existantes.

En récompense des services rendus, elle est admise à la prêtrise — de plein droit, — au moins dans l'Église-Mère, l'Église grecque d'Orient, ce qui ne se faisait jamais dans la religion de Moïse, et à titre exceptionnel seulement dans le polythéisme gréco-romain; elle était solennellement et rituellement sacrée en conformité des décisions du concile de Chalcédoine, et recevait l'Esprit Saint par l'imposition des mains. Quand elle officiait, dit Jules Bois ¹, une sorte de terreur environnait sa consécration; au moment où un Dieu descendait à sa parole, sous sa main délicate, un frisson de trop d'amour secouait l'assistance. On finit par craindre la contagion d'un attendrissement inévitable; les évêques lui prescrivirent de ne plus dire la messe qu'à huis clos, mais les profanes violèrent trop souvent la chasteté du mystère; peu à peu les conciles s'émurent; en 369 celui de Laodicée lui interdit la consécration; puis

¹ Satanisme et Magie. 1 vol. in-12, Paris, S. D.

on lui défendit de catéchiser, de baptiser, d'étudier même, sans son mari; et en 391, le concile de Carthage l'exclut tout à fait des ordres; en Occident, elle n'avait jamais pu s'élever plus haut que le diaconat; et, au ^v^e siècle, elle perdit ce privilège.

Mais déjà, devant la décroissance de son influence, elle s'était révoltée et avait suscité dans le cœur même de l'Église un schisme profond qui devait par la suite donner naissance à la religion d'En-bas !

J'ai, dans l'*Histoire mythique de Shatan*, raconté les origines du Manichéisme et montré comment ce profond et subtil philosophe qu'était Manès se dressa contre l'enseignement christique en établissant la dualité des dieux, et en opposant à la divinité de lumière une divinité de ténèbres. Au ^v^e siècle, les Manichéens disparurent devant les édits de Valentinien III, mais leur doctrine subsista, rampante, parmi la série des âges, et atteignit notre époque sous l'égide de la Femme. Le Manichéisme disparaît, ai-je dit : — oui, mais alors la Sorcière est née, et la Sorcière n'adore pas deux dieux, elle n'en adore qu'un, celui du Mal et de la Nuit. Et ce nouveau dieu chemina à travers les temps, — hérésie en haut, sorcellerie en bas. A la surface du monde, le sang noie les Albigeois, les Parfaits, les Croyants, les Bons-Hommes ; dans les tréfonds de l'abîme, le feu dévore la Sorcière ; mais la Sorcière est toujours debout, vengeresse de son dieu, et toujours appelant de nouvelles générations à de nouveaux sabbats. Il faut lire les pages vibrantes de Michelet pour comprendre ce drame du Moyen-Age : la Femme luttant contre la Terre et contre le Ciel ! C'est en elle que le Midi, amoureux et sensuel, sacre l'Ève nouvelle ; c'est sur elle qu'il appelle l'Esprit saint de l'Amour, et c'est par sa voie qu'il cherche la révélation divine. Des torrents de sang coulent de toutes parts pour l'ensevelir

sous leurs rouges remous : la Femme alors se dissimule — elle se fait Homme : chassée de l'Église, elle a conquis le Temple en conquérant le Templier¹, en lui faisant confondre l'une dans l'autre la double divinité, et en transformant pour lui le Dieu fort et mâle en un Androgyne, Baphomet, Bouc ennemi de l'Agneau, sphinx à mamelles et à griffes, puissance et luxure ! Le sabre recourbé comme un ctés s'entrelace au rigide sceptre du lingham, et les Templiers se regardent entre eux avec des yeux virils en quête de féminité : la Femme est dans leur vice, n'exilant la Femme que parce que ce vice la crée en eux.

Mais les Templiers succombent à leur tour, et dès lors, traquée de toutes parts, la Femme domine le monde de sa sombre auréole de Sorcière. C'est, en effet, dans cette seconde partie du Moyen-Age que la Sorcière monte, victorieuse, à l'horizon des peuples ; vêtue d'un sayon ignoble, mais radieuse de sa puissance ; pourchassée à coups de pierres par un hallali de haines qui ne sont que des terreurs à peine déguisées, mais dominatrice quand même, et victorieuse par l'horreur presque sacrée que soulève chacun de ses pas.

C'est elle alors, la Sorcière, la Femme, qui, dans la misère du temps, crée le Shatan des déshérités et des pauvres, comme elle a dès longtemps créé le Shatan des dépravés et des riches, comme, de nos jours, elle devait créer le Shatan de l'ambitieux dilettante, du fou mystique et athée, — trilogie de la puissance mauvaise et trinité factice du mal personnifié, exalté, déifié.

C'est alors que le Sabbat hurle ses priapées monstrueuses, que le Bouc d'infamie tient ses nocturnes assises et que le Maudit, fabriqué de toutes pièces par l'esprit

¹ Jules Bois, *loc. cit.*

chimérique et faible de la Femme, divinisé par son cœur où déborde l'amour pour tous les vaincus, lui communique avec sa mystérieuse puissance, un universel pouvoir de domination que n'ont pu anéantir ni le temps, ni les bûchers, ni les tortures des tourmenteurs, et qui n'a pris fin — avec la Sorcière elle-même — que le jour où l'homme s'est ressaisi en s'avisant que Shatan n'est que la monstrueuse et caricaturale individualisation de ses propres vices.

C. — *Du Sabbat.* — On ne peut s'attendre à ce que cette question du sabbat soit élucidée en quelques lignes : il y a là matière à un volume que je me réserve de faire paraître à son heure. En effet, il a été écrit bien des descriptions du Sabbat, tirées de différentes sources : aucune, à mon avis, n'est complète et ne donne l'idée de la réalité, parce que l'on a toujours négligé le moyen d'information, à cet égard, que nous donne la science contemporaine : on m'excusera de n'être pas plus explicite, cette source étant en ce moment étudiée et expérimentée par moi en vue du volume que je pense consacrer à cet objet.

Toutefois, parmi les versions qui en ont été produites à ce jour, une est particulièrement remarquable en ce que son auteur, pour l'écrire, avait à son service une vaste érudition technique qui lui permit de prendre et résumer la quintessence des démonographes antérieurs. De plus, cette monographie est brève ; enfin l'ouvrage où elle se rencontre est aujourd'hui presque introuvable¹. Pour tous ces motifs, on me saura gré de rééditer ce récit d'un maître.

« Le Sabbat ! Pandémonium de turpitudes et de scélératesses, incarnées dans toutes les formes de la laideur :

¹ *Le Temple de Satan*, par Stanislas de Guaita, 1 fort vol. in-8, Paris, 1891.

voilà le théâtre officiel de la sorcellerie classique et légendaire !

« Que penser de cette comédie lugubre déroulée dans un cadre plus lugubre encore ? Quelle réalité lui reconnaître ? N'a-t-elle existé qu'à la manière de cette forêt merveilleuse de Brocéliande, visible encore pour certains mystiques du Finistère (les amis de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane), mais disparue aux regards indifférents, et qu'on chercherait en vain sur la carte de Bretagne ?... — Voici notre réponse.

« Il est certain d'abord que les sorciers en chair et en os ont tenu, et tiennent encore, des assemblées où se pratiquent tous les mystères d'ignominie. Nous en connaissons, pour notre part, qui fonctionnent en plein Paris et ailleurs. Nous nous portons témoin et garant de leur existence : témoin oculaire, garant écœuré...

« Mais ailleurs encore, il existe un autre Sabbat, plus formidable et plus occulte. Le monde physique, matériel, apparent, n'est que l'envers d'un monde plus subtil, tout aussi réel, *si ce n'est bien davantage* : le monde astral. Voilà le domaine où la sorcellerie déploie tous les délires de sa furibonde ivresse, tout le luxe de son infamie arrogante, toutes les pompes de son criminel néant. C'est là qu'elle ébauche, en puissance d'être, les œuvres monstrueuses qui chaque jour avortent, en acte, sur le plan visible...

« Une sorcière incante, accroupie au pied du dolmen : une poignée de verges a pris feu dans sa main droite ; elle trempe deux doigts de sa main gauche dans une cruche de grès, entre ses genoux. — *Aye Saraye !* cric-t-elle, *Aye Saraye !*¹ Une lueur point au fond de la

¹ Par corruption de l'hébreu : 'HIH, 'ShR, 'HIH, *l'Etre est l'Etre*. (Note de Stanislas de Guaita.)

La plupart des cris du Sabbat, mal compris jusqu'à ce

cruche, et voici qu'un petit animal s'en échappe, léger, preste, et de la grosseur d'un écureuil : c'est *Maître Léonard*.

« La sorcière s'est levée en signe de respect. Léonard, en une seconde, a grandi de deux mètres ; c'est, à cette heure, un bouc monstrueux aux cornes torses. La vague fluorescence que tout son corps semble exhiler, comme une pâle atmosphère, se perd en spirales et pue étrangement.

« Mille feux follets voltigent ça et là par la lande. Soudain l'un paraît s'élançer, crépiter, et soudain se fixe entre les cornes du Diable.

« Car c'est le Diable que ce Maître Léonard!...

« Des quatre coins de l'horizon l'on voit accourir, des quatre points cardinaux de l'air on voit fondre pêle-mêle sorciers, sorcières et démons. Le ciel se raye au vol des esprits, et sous l'œil enflammé d'Hécate, l'air glauque s'enténébre vaguement ; vaguement la terre s'estompe de mouvantes ombres qui s'entrecroisent.

— « *Har! Har! Sabbath!*... hurlent les arrivants, pressés en groupe autour du Maître qui, tour à tour, avec un gracieux empressement, offre à chacun son derrière à baiser. Mais, au lieu des fesses décharnées d'un bouc, c'est un jeune visage d'une merveilleuse beauté — et tout affilié reçoit sur la bouche la caresse de deux lèvres fraîches et vivantes.

jour, ne sont que des dégénérescences de vocables hébraïques. C'est ainsi que le cri *Emen! Etan!* au son duquel les sorcières se mettaient en route pour le sabbat et qui a fort embarrassé les critiques jusqu'à ce jour, n'est — du moins à mon avis — que la prononciation corrompue des lettres hébraïques *Hé-Mem-Hé-Thav* par analogie avec le *Iod-Hé-Vau-Hé* des grands Mystères de l'antiquité, de la magie divine du Moyen-Age, et du magisme contemporain. Au reste, cette question sera traitée ailleurs en détail. (Note de l'auteur.)

« Des feux de bruyères et de cyprès s'allument par toute la lande : ils ardent et flamboient, multicolores. De lentes mélodies, qui semblent d'un invisible harmonica, égrènent leurs notes perlées, d'un timbre liquide et d'une ineffable pureté....

« Et c'est, avec les hurlements des familiers, un étrange contraste.

« Or, Maître Léonard, après l'hommage de ses féaux, reprend un air ennuyé : dédaigneusement il gagne la haute chaire dorée à quoi l'autel druidique sert de piédestal : il domine de là toute l'assemblée.

« Par devant, se tient le Maître des cérémonies, son bâton de commandement à la main. C'est alors que se fait l'appel des noms et la vérification des marques ou stigmates.

« Mais voici qu'un mouton noir, aux yeux incandescents, accourt comme l'ouragan des parties du septentrion. Il bêle pour rassurer celle qu'il porte : superbe fille toute nue, à cheval sur sa douce toison. Elle se tourmente fort et pleure... C'est la victime attendue, c'est la *Reine du Sabbat*.

« On s'empresse autour d'elle avec toutes les marques d'une impatience respectueuse. Descendue de sa monture, et tandis qu'on l'acclame, elle voile sa honte dans le désordre de ses longs cheveux.

« Le Maître des cérémonies lève sa baguette d'or avec solennité. Le Diable se dresse et salue la jeune fille; il descend enfin de sa chaire : la *Messe noire* va commencer.

« D'humbles chèvre-pieds ont creusé vers la gauche un trou dans le sol : Léonard s'y rend en grande pompe afin d'uriner le premier. Les principaux de l'assemblée l'imitent. C'est l'eau lustrale pour les aspersion — et qui sert à baptiser la nouvelle venue. Puis les sorcières,

y trempant deux doigts de la main gauche, dévotieusement, se signent à rebours.

« Voici s'ébranler de nouveau là procession. L'on ramène à l'autel de Teutad la vierge que le Bouc doit initier : elle y reçoit successivement tous les sacrements de l'enfer.

« Cela fait, on l'enduit d'un onguent à base de cantharides et de stramoine : l'ivresse chatouilleuse envahit par degrés son pauvre corps ignorant des spasmes, et la voilà maintenant qui se tord, affolée dans sa pudeur par l'automatisme du désir.

« A l'*Introït*, Satan prescrit qu'on éloigne les enfants trop jeunes pour prendre part au grand mystère — au grand sacrilège de l'universelle communion d'amour. Ils descendent vers les *Mares au diable*, de blanches gaulettes à la main, pour y faire paître la troupe d'innombrables crapauds, tous baptisés et vêtus de velours vert et de soie écarlate avec une sonnette au col.

« Entre eux et la Grande Assemblée, les *lutins de l'aër* tissent une nuée épaisse, et Léonard procède au *Sacre* de la nouvelle venue.

« Renversée sur l'autel, épeurée et toute pantelante, elle reçoit l'âpre baiser du dieu. C'est un déchirement affreux, la brûlure d'un pal de fer rouge, puis aussitôt, l'angoisse d'une inondation abondante, glacée...

« Abrégeons. — Tous les démonologues s'éternisent en consciencieux détails que nous n'avons garde de reproduire.

« Une ronde effrénée, serpentant autour du couple avec des hurlements de joie farouche, mêle, confond les sexes et les rangs, dos à dos. La chaîne n'est rompue que pour les ébats adultères, incestueux et sodomitiques, épars dans la lande, au clair de lune... L'inceste est surtout en honneur, car le sabbat devient par lui l'éternelle pépinière de Satan : « Il n'y eut oncques par-

fait sorcier et enchanteur qui ne fust engendré du père et de la fille ou de la mère et du fils » (J. Bodin.)

« Cependant, sur le corps même de la nouvelle prêtresse — autel palpitant — le *Boucpuant* officie : il offre du blé à l'*Esprit de la Terre* qui fait croître les moissons ; il donne l'essor à de petits oiseaux qui portent, à travers le ciel nocturne, les vœux des assistants au *démon de la Liberté*.

« Puis un gâteau symbolique est pétri, cuit et consacré sur les reins ensanglantés de la prêtresse : c'est la *Confarreatio*, l'hostie de l'amour impur, l'offrande du mal universel, la communion infernale qu'on distribue à toute l'assemblée.

« L'heure a sonné du festin fraternel, et les pasteurs impubères ramènent de la pâture le bataillon des crapauds, confiés à leurs soins vigilants.

« Les vieilles furies, pour qui l'amour n'est plus qu'une réminiscence deux fois stérile, ont apprêté des charognes diverses et fait cuire avec des herbes enchantées des enfants morts avant le baptême.

« L'hydromel circule dans les coupes : on se régale, on s'enivre à la ronde. Des monstres hermaphrodites, des diabolins sous des déguisements variés garnissent de pâtisseries d'enfer les tables où le paysan fraternise avec le seigneur et le prélat, où les plus fières dames coudoient rustauds et rustaudes. Qu'auraient-elles affaire, les châtelaines, de mépriser encore les vilains?... Nobles et roturiers, pêle-mêle, la grande Luxure aveugle n'a-t-elle pas mêlé leurs sangs et leurs salives ?

« Un gros nuage de plomb a dévoré la lune. Les bra-siers rougeoient, éclairant seuls la lande.

« Alors une voix épouvantable sans ton distinct, une voix enrouée et morfondue se fait entendre par deux fois : *Vengez-vous, ou vous mourrez !* Sitôt, levant sa

queue touffue dont il voilait sa présomptueuse impudeur, Léonard laissa tomber sous lui des graines noirâtres, en chapelet..., puis des poudres fort puantes. De grandes pièces de toile ont été déployées, selon le rite, pour recevoir ces crottins diversement précieux ; ce sont des poisons, des élixirs et des philtres ; il en est pour l'amour, pour la folie, pour la mort ; il en est aussi pour les guérisons mystérieuses... D'aucunes sont destinées à rendre les champs stériles, d'autres à infecter l'air pour la production des épidémies. Il en est fait une distribution générale.

« Enfin, les crins épars, tout enhardie et enfiévrée, se relève la reine du sabbat, et d'une voix éclatante, en menaçant le ciel du poing : — *Foudre de Dieu*, hurle la victime triomphale, *Foudre de Dieu, frappe donc, si tu l'oses!*... Puis elle se jette sur l'un des crapauds qu'elle déchire avec rage entre ses dents : — *Ah ! Philippe, si je te tenais!*¹

« L'horizon pâlit, cependant, aux premières lueurs de l'aube. Soudain, le Bouc s'est métamorphosé en un coq monstrueux, tout noir, à la crête de flammes fulgurantes — et l'on entend un formidable *cocorico*....

« L'assemblée se disperse en hâte, et tout a disparu.... »

Au sujet du sabbat, une constatation curieuse à faire est celle du désaccord qui règne entre les auteurs divers de Mystiques religieuses. De l'abbé Ribet², pour qui tout est réalité absolue dans ces boueux mystères, à Görres³,

¹ Réminiscence évidente du procès des Templiers. (Note de l'auteur.)

² *La Mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines*, 3 vol. in-8, Paris, 1879.

³ *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, trad. Ch. de Sainte-Foi, 5 vol. in-12, Paris, 1862.

qui n'y voit qu'illusion et hallucination — est-il besoin de dire que la vérité est entre les deux extrêmes? —, les écrivains religieux ont professé, professent encore toutes les opinions intermédiaires... — Est-ce qu'ils remplaceraient, en notre époque, les fameux augures de l'antiquité qui ne pouvaient se regarder sans rire?

En d'autres pages de ces études, où j'ai déjà parlé du Sabbat, j'ai expliqué — prudemment — comment la sorcière se rendait aux réunions maudites : je ne m'appesantirai pas ici sur cette partie du Satanisme.

D. — *Des Messes Noires.* — Il me reste à donner quelques explications sur la Messe Noire, oblation des Vendus et sacrifice des Fous.

Pauvre Messe Noire ! Combien déchue aujourd'hui de sa grandeur d'antan, alors qu'elle était seulement la Messe Vaine ! De la gloire infâme qui l'enorgueillissait jadis, elle n'a, en notre temps, conservé que l'infamie, une infamie mesquine, piteuse et stercoraire.

Où donc sont aujourd'hui les longues et préalables veillées de l'officiant étendu en croix au bas des marches que tout à l'heure il va gravir pour célébrer le mystère d'abomination ? Où donc le calice voilé de noir ? Où donc le reliquaire dont on rompait le triple sceau sur la pierre de consécration, et qui laissait choir par son orifice découvert les crânes des trois rois mages, Théobens, Menser et Saïr, fils de Job, dont la poussière doit s'épancher dans le calice ? Où donc la rétrograde récitation du *Deus agni* et de l'évangile de Jean : « Et la Chair s'est faite Verbe ? » Où donc les baisers donnés aux maxillaires des crânes mystiques, et la rituelle évocation des Mages dans les livres d'odieuse eucologie ?

Seule, la formule de maudissement a subsisté, mais sans plus la grandeur presque surhumaine de l'obsécration, qui faisait clamer à l'officiant, après avoir déchiré

ses vêtements cérémoniels, en un maudissement non dénué d'ampleur :

« O croix, je t'opprime, parce que tu fus l'instrument de torture de l'Eon Jésus, parce que ton pantacle oppose une promesse de supplice et de honte pour qui se hausse hors de l'humanité ! »

A l'heure actuelle, cette formule s'est muée en une autre que je donnerai plus loin, et qui n'est plus qu'une éructation d'immondes injures empruntées à je ne sais quel vocabulaire de crocheteurs ivres ou de fous furieux.

Telle fut, réduite à ses traits principaux, la Messe Noire primordiale, celle que l'on appelle la Messe Vaine, celle où vivait encore, et non sans grandeur, le souvenir du Manichéisme et de la Gnose. Mais à travers les âges, elle s'est modifiée, infiniment, au gré de chaque courant du Satanisme. Elle évolue peu à peu vers le sang, puis vers la fange, pour devenir enfin à l'époque présente comme un résumé de tous les genres d'ignominie basse et antiphysique et de verveuse scatologie.

Ici, c'est, suivant Huysmans, l'abbé Beccarelli qui, entouré de ses douze apôtres et d'autant d'apostolines, distribue en guise d'hosties des pastilles qui donnaient aux sexes l'illusion d'être transposés; ailleurs, le prêtre Benedictus, qui cohabitait avec la démons Armellina, et consacrait la tête en bas; plus près de nous, le carme déchaussé Jean de Longas se livre à l'accomplissement de rites dont l'emploi dénote la conscience la plus limpidement obtuse qui se puisse rencontrer.

Nous arrivons enfin à l'homme qui a laissé dans ces horribles choses le renom le plus vivant : je veux parler de l'abbé Guibourg.

Sans doute, cette série de prêtres nommés surprendra plus d'un parmi mes lecteurs : il suffit de réfléchir tant soit peu pour comprendre qu'il ne peut en être autrement.

Le prêtre seul, par son caractère consacré et son ordination, a qualité pour faire descendre la Divinité dans l'hostie : or, quel est le but de la Messe Noire, sinon forcer le Dieu d'En-Haut à se matérialiser dans le pain, à le tenir en quelque sorte prisonnier pour l'accabler verbalement d'invectives ; et, physiquement, le torturer, le martyriser, le souiller, le polluer ? Donc, toute assemblée de Satanisants a son prêtre attitré : d'ordinaire un qui a « mal tourné » en province et que son diocèse, pour s'en débarrasser, a expédié dans la grande ville la plus voisine, où il doit se confondre avec la boue ambiante, en attendant qu'on lui retire son *celebret*, mais sans pouvoir lui arracher le caractère sacerdotal qu'il a reçu de l'ordination ; celui-là arrive en son lieu d'exil urbain, désabusé, aigri, proie désignée à qui saura le circonvenir et faire tomber, avec beaucoup de sagacité, ses derniers scrupules ; une confrérie de Satanistes jette son dévolu sur lui... il est pauvre... il a faim... il est laciné d'appétits charnels dont son dévotement lui interdit la satisfaction... et voilà une recrue toute trouvée pour le Satanisme. On m'a cité à Paris un prêtre interdit, plusieurs fois condamné par la Correctionnelle, qui cède, au prix modique de vingt sols, une hostie consacrée : aujourd'hui, Judas est au rabais et le sacrilège se porte en ville !

Je reviens à l'abbé Guibourg.

Il existe fort peu de documents — j'entends des documents sérieux — sur la Messe Noire, légués par les siècles précédents ; aussi est-on forcé de reconstituer cette horreur à l'aide de fragments presque frustes.

J'ai en vain cherché dans les traités spéciaux tout ce qui avait trait à cette abomination : Larousse résume simplement Michelet ; l'*Histoire de la Magie*, de P. Christian, est muette ; muet aussi Éliphas Lévi — ce qui, acces-

soirement, montre combien ces pratiques stercoraires sont lointaines au point de vue de la Magie. Quant à l'abbé Guibourg, il est ignoré, profondément, par le Larousse et les encyclopédies, par Hoefler, Feller, Jal, et même par la vaste encyclopédie religieuse de l'abbé Migne, qui se chiffre par plusieurs centaines de volumes ; il ne peut donc être rien dit de certain au sujet de ce prêtre que l'on peut supposer cadet de petite famille, jeté dans les ordres par des considérations n'ayant rien à voir avec la religion, ambitieux, remuant, décidé à tout pour faire son chemin, et qui n'a laissé dans l'histoire qu'un nom maudit, cloué à la rouge vision d'un sacrifice de sang, d'infamie, d'ordure, d'érotisme et de sacrilège.

Guibourg n'est pas, du reste, le seul prêtre noir de son époque, abondante en courtisanerie sacrilège. Gilles Lefranc, évêque, Davot, Mariette, Lesage qui fait office de clerc chez la Voisin, de son métier vendeuse de *poudre de succession*, et tant d'autres ne se contentent pas, vêtus du surplis et de l'étole, d'asperger d'eau bénite la riche ambitieuse, sur la tête de qui repose l'évangile des rois. C'est préliminaires simagrées, que les pigeons brûlés, la passion du Christ lue les pieds dans l'eau, le « Mystère de la quarantaine », enseigné par l'« Apostolat des Sybilles », le livre des conjurations et des maudissements placé sous le calice, afin d'en être fortifié. Le complet blasphème fait resplendir la messe de l'enfant égorgé sur la nudité lubrique de la Femme !

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux une un peu naïve, mais bien suggestive gravure sur bois, qui me paraît être le *fac-simile* d'une plus ancienne estampe sans nom d'auteur : Sur une sorte d'autel mortuairement drapé, érigé au centre d'une salle gothique ayant à la fois la double apparence de chapelle et de prison, est étendue la Montespan, radieuse de la seule splendeur de

sa nudité, qui se détache victorieusement sur une ambiance ombrée. Sa tête, déjetée, hors de l'autel, repose sur une chaise mal équilibrée, mais dont les flots d'une chevelure qui retombe empêchent de voir l'instabilité; entre les deux seins, rigides et superbes, se dresse le calice : la messe d'atrocité en est au moment de la consécration. Debout en face du ventre de l'autel-femme, l'abbé Guibourg, dans une pose hiératique et revêtu des ornements sacerdotaux, tient de la main droite, serré contre lui, l'enfant nouveau-né — le chevreau des noirs rituels — dans l'occiput de qui sa main gauche plonge un couteau. Un peu plus bas, vers les pieds de l'hostie humaine qu'est la Montespan, se tient, la tête courbée, mais le regard lubriquement dirigé, appuyée sur une canne, la des Œillets, son clerc ordinaire en pareille abomination.

J'ignore de qui est cette planche que je n'ai jamais pu considérer sans une oppression d'horreur — elle résume et condense l'abomination du Satanisme dans l'ignominieux éréthisme de la basse chair, scellé par le sadisme de la mort et du sang.

A quelle époque commence ce rite exécrable ? Il semble que ce fut vers le xi^e siècle, à cette époque de lamentable désespérance où le peuple des campagnes, se croyant honni du Ciel, rongé par des séries de famines interminables et sans cesse renaissantes qui lui creusaient les entrailles, repaissait sa fringale de la nourriture des cadavres déterrés et offrait au Dieu d'En-Bas, pour une bouchée de charogne, son âme, que semblait répudier le Dieu d'En-Haut.

Les assises de Shatan donnent à manger à leurs adeptes — corps humains volés aux charniers ou, pour les favorisés, chair tendre de *chevreaux* que leurs mères ne peuvent plus nourrir, et froidement égorgés — et l'hu-

maine animalité des campagnes se rue, famélique, aux assises de Shatan — pour manger.

Alors la Messe Vaine de Manès décroît peu à peu — au xvii^e siècle elle n'apparaît plus nulle part — mais pour faire place à la Messe orgiaque et sanguinaire dont les Sabbats nourrissent leurs adeptes.

Progressivement, comme un abcès qui fuse, elle s'étend de proche en proche : du stupre nocturne des champs et des bois, elle marche à l'assaut du vice démoniaque des châteaux, et les maîtres des provinces succombent à la contagion, et alors fleurissent les Gilles de Retz qui, assoiffés d'or et de satanique folie, mettent leurs Tiffauges à la disposition des célébrants noirs. Mais la lèpre infernale s'étend, s'étend toujours ; elle s'insinue dans les infamies des cités — et elle les conquiert, et elle les fait siennes. Le xvi^e siècle enfin la voit s'épanouir à la cour : Charles IX, sur son lit d'agonie, se fait dire une messe de mort pour savoir si la Saint-Barthélemy doit se dresser entre lui et son éventuelle part de Paradis.

C'est dans Jean Bodin qu'il faut suivre ce drame véritable de la Messe Noire à la cour — page presque entièrement ignorée de l'Histoire du temps, et que, pour ce motif, je vais remettre en lumière.

Charles IX était malade, alité, du mal qui allait le tuer. Nul, parmi ses intimes et ses médecins, ne pouvait dire la cause, ni expliquer les symptômes de ce mal — qui, en somme, n'était autre que le remords. La reine Catherine avait tout à perdre à un changement de monarchie : donc elle devait tout oser pour conserver sa puissance : on la voit d'abord avoir recours à ses astrologues ordinaires, italiens ou français, mais sans résultat : l'état du roi empirait chaque jour, chaque heure. Charles IX allait expirer : plus un moment à perdre ! On eut alors recours à la Messe de Sang.

On trouva un enfant de mœurs pures et de visage angélique, que l'on fit préparer pour sa première communion — qui devait être pour lui la dernière; et, la nuit fixée pour le sacrifice, un moine jacobin, apostat et goëtien, fut introduit au palais et commença, dans la chambre du malade, en présence seulement du roi, de la reine-mère, et de quelques familiers intimes, la monstrueuse abomination de la Messe infernale.

Sur l'autel, l'image de Shatan était dressée, ayant sous ses pieds la croix renversée. Devant cette icône du Mal, le prêtre noir dit les paroles sacramentelles sur deux hosties : l'une était blanche, et l'autre noire. L'enfant fut amené et on le fit communier avec l'hostie blanche. Aussitôt après, devant l'autel même, il fut égorgé d'un coup formidable et rapide qui sépara la tête du tronc; et la tête, toute maculée de sang, fut placée sur l'hostie noire, au fond de la patène, et apportée sur une table devant le lit du royal agonisant.

Alors se passa une scène épouvantable : l'officiant adjura le démon de répondre par l'organe de cette tête d'enfant à une question mentale que Charles IX posait à cet instant même.

Quelle était cette question? Nul ne l'a jamais su : le roi n'avait pris aucun confident.

Alors, s'il faut en croire Jean Bodin, bien placé pour savoir, puisqu'il vécut dans l'intimité de Henri III et qu'il en recueillit des confidences qui n'étaient pas répandues dans le public, alors une voix faible comme un souffle et au timbre bizarrement étrange, sortit des lèvres de l'enfant sacrifié, et cette voix dit : *Vim patior*, « J'obéis à une contrainte ».

On supposa à l'époque que la question royale était à peu près celle-ci : « Le démon est-il plus puissant que la divinité, et, dans un autre monde, pourra-t-il me pro-

téger ? » A quoi Shatan aurait répondu : *Vim patior*, c'est-à-dire : « Il y a une autre force plus puissante que la mienne ! »

Quoi qu'il en soit, après ce monstrueux oracle, un frémissement intense secoua le roi, dont tous les membres se convulsèrent, tandis qu'il clamait : « Cette tête !... oh ! cette tête !... Emportez cette tête !... » Et tout le jour il eut dans la bouche ce cri d'horreur, que ses serviteurs qui n'avaient pas assisté à l'Office de sang pensèrent se rapporter à l'amiral Coligny, assassiné antérieurement, comme on sait, par les ordres de Charles IX.

Et, quelques heures après cette Messe Noire — Rouge, plutôt ! — le roi expirait, emporté par ses remords.

Mais c'est au xvii^e siècle que ce sacrifice d'abomination devient surtout infâme ; c'est alors que les plus nobles dames se disputent l'honneur de se prostituer en la démoniaque orgie. La d'Argenson, la de Saint-Pol, Bouillon, Luxembourg, Vendôme, toutes les plus hautes parmi les plus hautes, se ruent à l'ignoble gloire d'unir en elles par un double et immonde coït mystique, le Béni auquel ne croit plus leur foi railleuse, et le Maudit, devant qui s'incline l'éréthisme de leur frayeur.

Mais celles-là, satanisantes mièvres et plutôt curieuses du mal qu'affolées sincères, trop timides ou hypocrites, n'osent se livrer toutes, et s'étriquent seulement à un retroussis jusqu'à la gorge irritée.... Voici enfin venir la Montespan qui, dans sa rage de gravir les marches d'un trône fuyant devant ses désirs, dans sa monstrueuse démence de porter une couronne à son front, va oser la suprême ignominie sacrée ! Derrière elle, qui arrive masquée au lieu d'abomination, marche l'abbé Guibourg.... Inclinez-vous ! la Messe Noire du xvii^e siècle, la Messe du Crime et du Stupre chante son *introït*.

Je laisse parler Jules Bois qui, comme pas un, a jeté la

sonde dans ces gouffres de démence érotique et meurtrière :

« Au fond d'un jardin, loin des bruits et des distractions, un pavillon tendu d'étoffe noire. C'est là. Une hâte convulse les lèvres du masque : « Malheur à Lui s'il « résiste !... Mort à Elle !... Je serai reine ! » Elle déchire sa robe avec l'emphase des anciens prophètes qui — au nom de Dieu, et non pas, comme elle, au nom du Diable — mettaient en pièces leurs vêtements. Ah ! la Voisin, l'affreuse sorcière, élève de la Brinvilliers, doit l'avoir reconnue, car celle-là risque tout, voulant tout ; et elle y met cette fougue, cette sincérité dans l'atroce, dont ne disposent point les coquettes curieuses se faisant dire une petite messe niaise sur un bout de peau, comme on ne demande à la somnambule, par économie, que le « petit jeu ». Sa chevelure flambe. D'un seul élan, elle s'est étendue, impudiquement fière, sur le grossier matelas recouvert de ce drap sombre qu'on jette sur les cercueils ; sa tête pend, soutenue par un oreiller, sur une chaise renversée ; les jambes au dehors glissent, et comme un monticule de chair, le ventre saillit, plus haut que la gorge, capital, divin.

« Le prêtre la regarde, tranquille, avec cette sorte d'indifférence des horribles sacrificateurs, lorsqu'ils n'ont pas encore, pour tenailler leurs nerfs, l'ivresse du sacrifice. Lumineux dans le noir du masque, les yeux de l'autel vivant fixent le prêtre. « Tu vois bien, vieux Guibourg, tu faiblis ! N'es-tu pas ivrogne ? Celles qui « se confessèrent à toi ont épuisé ton énergie ; ta concubine, qui depuis vingt ans t'attend au sortir des églises, « t'a fait ce visage hébété, où éclate seule, d'un rouge de « lie populaire, ta laide trogne... Sauras-tu ? »

« Mais Guibourg, sans l'écouter, a revêtu l'aube, l'étole et le manipule ; son œil louche lance une basse lueur :

« Sois respectueuse et assurée, ô trop altière femme !
« j'ai soixante-dix ans, mais j'ai tellement bu et mangé
« les mets du Prince des ténèbres que mon âme, victo-
« rieuse de l'âge et de la mort, sait, par un miracle
« rajeunissant, affermir une chair tiède, ridée et fléchis-
« sante. Aie foi en l'alliance du Christ et de Lucifer qui
« s'accomplira sur toi. Fertilise ta fureur où mugit l'impri-
« toyable Vénus, par les mérites de cette alliance. L'opé-
« ration du sacrilège te nantira Déesse, toi qui cependant
« ne convoites que la moitié d'un sceptre. »

« Déjà, ce n'est plus Guibourg, le titubeur des alcools de banlieue, c'est l'homme de Satan, le renégat haussé à une majesté farouche à force d'avoir sondé les abîmes de la crapuleuse obscénité. La femme nue s'est rallongée dans le silence ; et, le seul bruit dans le pavillon solitaire, c'est le rythme sourd de son cœur et de son ventre gonflés. La petite Voisin étend une serviette sur cette charnelle colline, une croix s'insinue entre les globes dardés, le calice s'incruste près des cuisses.

« La messe commence ; la lèvre torse du pontife baise l'autel frissonnant... La minute de la consécration approche. Alors, la porte s'ouvre, et la des Œillets entre, tenant entre ses bras un paquet qui bouge et glapit. « La victime ! hurle le prêtre. Apporte la victime ! » Les langues tombent, et une chair débile et toute blanche, où coule un peu de bave, luit comme une hostie innocente dans la noire salle. Un canif tremble aux doigts du prêtre ; voilà que l'enfant, contre le monstre, s'accroche aux vêtements sacrés, gracieusement. Alors, Guibourg chuchote :

« Notre Seigneur Jésus-Christ laissait venir à lui les
« petits enfants. Ainsi j'ai voulu que tu viennes, car je
« suis son prêtre, et tu vas par ma main, que tu dois
« bénir, t'incorporer à ton Dieu. »

« Ceci dit, il frappe. La tête, languissante, se penche, miniature du Divin Mis en croix ; de la blessure tombe à flots le sang dans le calice et sur l'autel qui houle. La femme détend ses bras, qui s'écartent du corps, symbolisant le supplice surhumain de Jésus, eux qui forment avec le tronc pantelant une croix de luxure, où luisent, par chaque poing, les clous colossaux de deux candélabres allumés !... Puis le frêle cadavre enfantin vidé, tordu comme une éponge de chair, la des Œillets le reprend, en arrache les entrailles, qui doivent servir à d'autres enchantements.

« Guibourg remue dans le calice le sang et le vin. L'hostie rompue épaissit le liquide rosâtre, embourbé d'une poudre criminelle, os d'enfants broyés, cendres sans baptême. Telle doit être la matière du sacrement !

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang », prononce-t-il.

« Il boit ; l'autel boit aussi ; la sanguinolante rosée inonde les lèvres, le ventre, les seins d'un divin flux de meurtre. Le drame palpite maintenant dans les trois mondes : sur terre, au ciel et dans les enfers. La Voisin, sa fille, la des Œillets se penchent sur le définitif sacrilège, qui s'achève par l'orgie d'un sacerdoce enragé, secouant d'une étreinte le vivant autel parmi le ruissellement de Jésus-Christ !

« Dégoûtantes pratiques, mais non inutiles, car Montespan en disgrâce, le lendemain d'une messe, regagnait, on eût dit par miracle, le cœur de Louis XIV. Seule, son ambition dernière fut déçue : convoitant le diadème, elle ne conquit que le roi !... »

Quittons cette abomination rituelle et ce sacrilège de sang, pour voir ce qu'est devenue la Messe Noire de notre époque.

Ici, le meurtre cérémoniel s'efface pour faire place

à l'immondice toute nette; on ne répand plus le sang, on éjacule la scatologie; l'ordure elle-même, qui antérieurement n'allait pas sans quelque ampleur, est devenue mesquine, piteuse et nauséabonde.

Un homme s'est rencontré, de nos jours, un mystique fangeux et dévoyé, Pierre-Michel Vintras, qui, sous le nom de Stratanaël-Élie, a voulu, de la religion d'En-Bas, faire une religion d'En-Haut et dresser le Satanisme en pleine lumière, en fondant, à Lyon, son Carmel où s'adorait un Paraclet du Mal. Les juges correctionnels ont considéré son culte comme une escroquerie et, c'est ce qui a donné le coup de grâce au prophète. Stanislas de Guaita, dans son *Temple de Satan*, a publié des pièces authentiques prouvant à l'évidence que le nouveau Messie basait son dogme sur la prostitution, et que la Femme — toujours la Femme au fond du Satanisme! — était le but du nouveau Carmel comme elle en était l'appât.

Où diable! la Foi va-t-elle se nicher? Et serait-il croyable, si l'on n'en avait sous les yeux les preuves indéniables, qu'en plein XIX^e siècle, un Dieu pût faire le trottoir et battre le quart pour amener le michet dans un temple à gros numéro où l'Idée Religieuse, forcément un peu négligée en ce mystique lupanar, devait prendre des allures de servante et dire à chaque fervent, comme il est de coutume en pareille occurrence: « N'oubliez pas la petite bonne, S. V. P. » ?

C'est de 1840 à 1891 que se sont passés ces faits. Il faut cependant être juste et rendre à chacun ce qui lui appartient: le fondateur du Carmel est mort dans l'intervalle, et c'est son successeur qui reçut le coup d'assommoir de St. de Guaita.

Cette église des Ténèbres, dont le berceau originaire fut à Tilly-sur-Seulles, prit rapidement une grande extension. Des prêtres y adhérèrent qui n'étaient pas les pre-

miers venus et y entraînaient un nombre considérable de prosélytes, parmi lesquels on remarque un prétendant au trône de France.

Quelle était donc la force du prophète ? Il faisait des prodiges, mais des prodiges que peut produire la magie — divine ou noire. Pendant sa période d'emprisonnement, il apparaissait à ses fidèles et leur donnait la communion en son sanctuaire; quand il montait à l'autel pour célébrer le « Sacrifice de Miséricorde », des hosties apparaissaient illustrées de pantacles sanglants (en écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux quelques *fac-simile* de ces hosties); le vin remplissait instantanément les calices auxquels communiaient les assistants; d'un tableau représentant une descente de croix (d'ailleurs assez mauvais, s'il faut en croire la reproduction qui est en ce moment devant moi), le sang découlait, à la grande stupeur des magistrats chargés de l'enquête (affaire Rosette Tamisier, de Saint-Saturnin-lès-Apt, jugement du 3 septembre 1851); les cloches sonnaient à sa volonté sans que personne les fit mouvoir, etc.

Non, Vintras n'était pas un banal imposteur : il possédait « un véritable génie, et une puissance étonnante d'attraction sympathique ». C'était un des plus prodigieux mages qui aient manifesté jamais les énergies hyperphysiques.

Son successeur immédiat à la papauté du Carmel est mort il y a peu d'années, par suite d'envoûtement, disent les uns, de maladie affirment les autres; et le titulaire actuel de la tiare noire a échoué lui aussi en Correctionnelle, ce qui ne paraît pas avoir outre mesure affecté les disciples de cette religion ultra-galante, dont les dogmes se perpétuent actuellement en plusieurs endroits, si j'en crois des renseignements venus à moi de différentes sources.

Il ne faudrait pas croire que le Vintrasisme fut une extraordinaire exception de notre temps : au contraire, ces religions satanisantes, chacune ayant son rite particulier de Messe Noire, sont beaucoup plus communes et plus nombreuses que l'on ne saurait le croire à première vue.

Voici, à ce propos, ce que je relève dans l'*Analyse des choses* du docteur P. Gibier :

« Un écrivain anglais de talent, mort depuis peu de temps — il semble s'agir de lord B... L... — voulut à une certaine période de sa vie, acquérir des facultés *surordinaires*. Il quitta la haute situation qu'il occupait dans le monde politique et littéraire de la Grande-Bretagne, et se mit à la recherche de l'Occulte. Il s'adonna à la vie la plus dure qu'on puisse imaginer, puis il écrivit des livres qui font encore aujourd'hui l'admiration des mystiques et des étudiants en occultisme. Aux États-Unis, il s'affilia à une société mystico-religieuse dont il se sépara le jour où il prit fantaisie au chef de cette petite église de se faire passer pour le bon Dieu en personne. En Amérique, comme on le sait — l'auteur pourrait ajouter : ainsi que dans tous les pays anglo-saxons — ce genre d'imposture ou de folie n'est pas rare, et un succès relatif l'engage à se produire.

« A force de prosélytisme, servi d'ailleurs par une éloquence onctueuse et persuasive, le candidat yoghi se fit le pourvoyeur et le chef d'une nouvelle religion qui enseignait le sacrifice de soi-même et l'union des âmes, des esprits dans un « sympneuma » séraphique. Mais alors, il avait mis de côté les jeûnes, les méditations, l'isolement mauvais conseiller, et les macérations de la chair, pour adopter une vie relativement fastueuse. Il avait réussi à fonder en Orient une communauté où se trouvaient un certain nombre de jeunes filles et femmes anglaises ou américaines de bonne société. La communauté avait —

et a encore au moment précis où j'écris — des adhérents et des adhérentes en Europe, même à Paris, et en Amérique. J'en connais quelques-uns des deux sexes. Eh bien! derrière le piétisme et le mysticisme raffinés des adeptes, se cachaient et se cachent encore les pratiques obscènes les plus dégoûtantes, élevées à la hauteur d'un principe et d'un culte *ad majorem Dei gloriam*.

« Après la mort du faux prophète, ses disciples se préparaient à répandre, par initiations occultes, les doctrines qui leur avaient été secrètement confiées, et après des précautions que l'on devine ; un convoi de jeunes gens des deux sexes, quelques-uns mariés, se préparait à partir pour le Levant, lorsqu'une jeune néophyte du nouveau Priape onanique eut les yeux ouverts à temps : le charme de la suggestion s'était rompu. Elle fit avec une grande abnégation tout son possible pour réparer le mal accompli et l'empêcher de se perpétuer à nouveau. Grâce à elle, aujourd'hui, l'association est en train de se désagréger... »

Comme on peut le voir, ces sortes de religions à rebours sont bien plus nombreuses qu'on ne pense, et si le public ne les connaît pas, c'est qu'elles ne sortent pas volontiers de l'ombre et que leur prosélytisme ne s'exerce qu'avec la plus absolue prudence. Pour ma part je connais, à Paris seulement, plusieurs centres où se pratiquent, à des jours fixes, les rites du Mystère mauvais. « A plusieurs reprises, écrivais-je dans mon précédent volume, il m'a été proposé de me faire assister à la célébration de la Messe Noire : on ne me demandait que ma parole d'honneur écrite de ne jamais révéler à qui que ce fût les rites dont je serais témoin. »

Mais un motif m'a toujours arrêté : dans beaucoup de sectes, le dogme semble aujourd'hui basé sur l'*Anti-physisme*, et il y a de ces promiscuités que, si fervent qu'on soit d'inconnu, il est toujours plus prudent d'éviter.

Je n'ai donc jamais assisté à une célébration de Messe Noire — mais je m'en console en songeant que l'engagement pris par moi m'aurait toujours interdit de parler, et que si, par suite de circonstances particulières, cet obstacle s'était un jour trouvé aplani, il m'eût été impossible d'écrire une relation supérieure à celle que l'on trouve dans un livre qui est un chef-d'œuvre, je veux parler de *Là-bas*, de J.-K. Huysmans. C'est donc à cet ouvrage que je renvoie le lecteur curieux de savoir ce qu'est devenue la Messe Noire de notre temps. Je me contenterai, pour donner la note générale et montrer à quel degré de vésanie furieuse, d'hystéro-épilepsie exacerbée en est arrivée telle croyance, de citer les paroles de la consécration telles que Huysmans — qui a vu — les met dans la bouche de l'officiant :

« Et toi, toi, qu'en ma qualité de prêtre je force, que tu le veuilles ou non, à descendre dans cette hostie, à t'incarner dans ce pain, Jésus, Artisan de supercheries, Larron d'hommages, Voleur d'affection, écoute ! Depuis le jour où tu sortis des entrailles ambassadrices d'une Vierge, tu as failli à tes engagements, menti à tes promesses ; des siècles ont sangloté, en t'attendant, Dieu fuyard, Dieu muet ! Tu devais rédimmer les hommes et tu n'as rien racheté ! Tu devais apparaître dans ta gloire et tu t'endors ! Va, mens, dis au misérable qui t'appelle : « Espère, patiente, souffre, l'hôpital des âmes te recevra, les anges t'assisteront, le ciel s'ouvre... » — Imposteur ! tu sais bien que les anges, dégoûtés de ton inertie, s'éloignent ! Tu devais être le Truchement de nos plaintes, le Chambellan de nos pleurs, tu devais les introduire près du Père, et tu ne l'as point fait, parce que, sans doute, cette intercession dérangeait ton sommeil d'Éternité béate et repue ! Tu as oublié cette Pauvreté que tu prêchais, vassal enamouré des Banques ! Tu as vu sous le pressoir

de l'agio broyer les faibles, tu as entendu les râles des timides perclus par les famines, des femmes éventrées pour un peu de pain, et tu as fait répondre par la Chancellerie de tes simoniaques, par tes représentants de commerce, par tes Papes, des excuses dilatoires, des promesses évasives, Basochien de sacristie, Dieu d'affaires! — Monstre, dont l'inconcevable férocité engendra la vie, et l'infligea à des innocents que tu oses condamner au nom d'on ne sait quel péché originel, que tu oses punir en vertu d'on ne sait quelles clauses, nous voudrions pourtant bien te faire avouer enfin tes impudents mensonges, tes inexpiables crimes! Nous voudrions taper sur tes clous, appuyer sur tes épines, ramener le sang douloureux au bords de tes plaies sèches! Et cela nous le pouvons et nous allons le faire en violant la quiétude de ton corps, Profanateur des amples vices, Abstracteur des puretés stupides, Nazaréen maudit, Roi fainéant, Dieu lâche!

« — Amen! crièrent les voix cristallines des enfants de chœur..... »

On me demande si la Messe Noire est, à l'heure actuelle, après tout ce qu'on en a dit, encore célébrée: cela est certain. A la fin de 1903, d'ailleurs à la suite d'un scandale, des journaux s'étaient posé la même question: voici la lettre qu'en réponse reçut l'un d'eux (*Eclair*, 5 décembre 1903).

« Monsieur, deux petites erreurs se sont glissées dans votre article sur les messes noires.....

« Votre seconde erreur porte sur l'authenticité de la messe noire. Elle existe, monsieur, et toutes les semaines, elle est célébrée à Paris. Je suis un de ses adeptes les plus fidèles.

« Vous en donner les détails serait trop long. Le service se compose de douze hommes et de douze femmes. L'être

que vous appelez *Satan* y reçoit des louanges. Nous ne sommes point pour cela des blasphémateurs.

« Vous pouvez publier cette lettre, mais je vous prie, toutefois, monsieur, de taire mon nom.

« Agréez, etc.

Comte DE S... »

Donc la Messe Noire existe, et pour ma part, je pourrais citer au moins deux endroits où elle se dit périodiquement¹. Mais il est non moins certain qu'il s'en rencontre plusieurs rites occupant différents stades, de la plus abjecte scatologie à un certain degré d'élévation — ce sont à la vérité les plus rares — où semble revivre un reflet de la Messe Vaine de Manès.

E. — *Du Luciférisme*. — Ceci m'amène à dire quelques mots de cette autre branche du Satanisme qui a nom Luciférisme et dont j'ai déjà parlé ailleurs.

J'ai été longtemps, je l'avoue, avant de croire à l'existence de cette secte que j'entendais parfois nommer, mais sans que personne pût me donner, en ce qui la concerne, des renseignements positifs, basés sur des documents. Donc je ne croyais pas que le Luciférisme pût exister.

Le motif de telle incrédulité ? C'est que le D^r Bataille lui a consacré dans son « Diable au XIX^e siècle » quatre très longs chapitres. Or le D^r Bataille — pseudonyme collectif et maintenant percé à jour — est un farceur à froid qui eut le spécial génie d'élever la plaisanterie à la hauteur de huit cents pages grand in-4^o en écrivant l'ouvrage sus-mentionné, à l'aide duquel il a, durant des années, mystifié la grande majorité du clergé français. Au reste le D^r Bataille se réclame, au cours de ses deux

¹ Ce qui induit le public en erreur quant à l'existence de la véritable *Messe Noire* contemporaine, c'est que, par une raison analogique, ce terme est parfois appliqué, à tort, à des réunions qui ne relèvent que du sadisme.

gros volumes, d'une amitié bien compromettante, celle de Léo Taxil. Aussi, dès la première heure que j'eus en mains cet énorme ouvrage, je flairai la fraude et me refusai à croire aux Lucifériens précisément parce que le D^r Bataille donnait sur eux les renseignements les plus précis et les plus circonstanciés.

Dans la suite, je fus quelque peu saisi en voyant que la *Semaine religieuse* de Paris et la *Revue Catholique* de Coutances admettaient la réalité des Lucifériens, mais après réflexion, je n'y attachai pas autrement d'importance : c'était au camp adverse, pensais-je, la répercussion du tapage soulevé par le D^r Bataille dans ce que, au cours d'une interview, l'un des associés qualifia lui-même de « défi le plus audacieux porté à la bêtise humaine ».

Mais voici que, quelque temps après, il me tomba, sous la main une brochure in-8° imprimée à Paris, sans date, et intitulée « Recueil officiel des Principales Prières Lucifériennes, dévotions palladiques et formules rituelles d'évocation à l'usage des groupes familiaux, publié par ordre du Comité général du Palladium régénéré et libre; précédé des règlements pour les groupes familiaux votés par le convent Palladiste indépendant de Londres ». Dès lors cela devenait sérieux : le Luciférisme devait s'exercer quelque part, un tel recueil en prouvait absolument l'existence ; de plus, le fait que l'impression de la brochure s'était faite à Paris suffisait pour démontrer que cette religion devait avoir une branche en France.

Je me mis en campagne et fut assez heureux pour me rencontrer avec un Luciférien qui me donna une fort respectable somme de renseignements sur le culte de Lucifer Dieu-Bon.

Que telle croyance ne s'écarte que peu de l'orthodoxie catholique, il serait peut-être paradoxal de le soutenir ; mais à tout prendre, et en tant que religion, elle n'est pas

plus ridicule que beaucoup d'autres. L'étude de toutes ces matières à la longue, rend indulgent pour tout dogme, si bizarre semble-t-il, dès lors qu'il ne va pas à l'encontre de la morale courante et qu'il est accepté de bonne foi.

Aussi me bornerai-je à exposer en peu de mots la base de cette religion que seul son nom rapproche de l'ordinaire Satanisme, telle qu'elle m'a été indiquée au cours de cette interview.

Le Dieu des chrétiens a manqué à toutes ses promesses, ce n'est qu'un Dieu du Mal, et ce Shatan du Ciel a enchaîné au fond des enfers le Dieu-Bon auquel doivent aller toutes les adorations, parce que lui seul est juste et fort ; sa captivité est l'épreuve de ses fidèles, et il sortira un jour de sa géhenne pour chasser le Mal de la terre et expulser l'usurpateur du Ciel.

« En résumé, dis-je à mon cicerone, vous adorez celui que les Catholiques appellent le Démon ?

— Pas du tout, parce que le Démon, tel que se le figurent les Catholiques, n'existe pas ; notre Dieu, c'est Lucifer : le Dieu de lumière, comme l'indique son nom. N'est-il pas plus compréhensible que la Divinité Catholique composée d'un vieillard, d'un mouton et d'un pigeon ?

— Pardon ! ce sont des symboles...

— Chez les Lucifériens aussi, Lucifer même est un symbole. »

Le fait est que tout dépend, en matière religieuse comme en d'autres, du point de vue auquel on se place, et comme j'ai pour principe de m'incliner devant toutes les croyances de bonne foi, je m'inclinai.

Les Lucifériens sont en somme dans la même situation que les Juifs guettant leur Messie : pour eux le Christ fut un imposteur envoyé par l'usurpateur du Ciel mais que Lucifer contraignit à annoncer sa venue : aussi attendent-ils avec impatience les temps nouveaux auxquels

doit présider leur Élu, celui que les Catholiques appellent l'Antéchrist.

Pour quiconque examine les choses de haut, le Luciférisme n'est séparé du Christianisme, au moins quant à la partie purement doctrinale, que par une question de mots; mais cette question est basée sur une antinomie si profonde, si radicale, qu'ils semblent l'un et l'autre occuper les deux pôles opposés d'un même système religieux. Il en est tout autrement lorsque l'on examine le côté cérémoniel de cette bizarre croyance; là, à première apparence, ils paraissent se toucher, car le Luciférisme a emprunté au Catholicisme ses sacrements, modifiés cela va sans dire, et une partie de ses formes extérieures; mais ils sont néanmoins divisés d'une façon radicale par ce fait que les Lucifériens entremêlent d'évocations en mode spirite ou magique la plupart de leurs cérémonies d'apparat.

Telles sont, du moins résumées, les grandes lignes de cette conception religieuse telles que j'ai pu les saisir au cours de cette conversation. Mais mon interlocuteur m'a-t-il tout dit? ou bien a-t-il tenu certains points du dogme ou du rite dans une ombre propice? je n'en sais rien. D'autre part, j'ai tout lieu de supposer qu'il y a dans cette religion des sectes dissidentes dont les unes doivent évoluer vers un Catholicisme plus ou moins modifié, et les autres se muer en un Satanisme peu ou prou édulcoré. Je le répète: je n'en sais rien, et comme ces discussions doctrinales ne touchent que de très loin aux questions que j'étudie, je n'ai plus davantage cherché à pénétrer le tréfonds de dogmes dont, pour moi, l'importance est très relative.

En résumé on peut affirmer, quitte à étonner beaucoup de lecteurs, que les Lucifériens sont persuadés qu'ils suivent le véritable enseignement du Christ et que, pour eux, les Catholiques ne sont que des démoniaques.

En effet, et comme je l'ai dit antérieurement, il y a dans cette religion à rebours qu'est le Diabolisme, deux courants absolument distincts, et deux faces de croyance complètement opposées ; parmi les adeptes de la religion d'En-Bas, les uns adorent en Shatan le Dieu du bien, et les autres le Dieu du mal. On peut voir dès à présent la différenciation qui s'impose. Pour les Lucifériens, Shatan est la divinité annoncée par le Christ ; pour les Satanisants proprement dits, le Démon doit être adoré simplement parce qu'il est l'adversaire, l'ennemi de Dieu.

Huysmans a très bien vu la double face du Satanisme, lorsqu'il écrit quelque part :

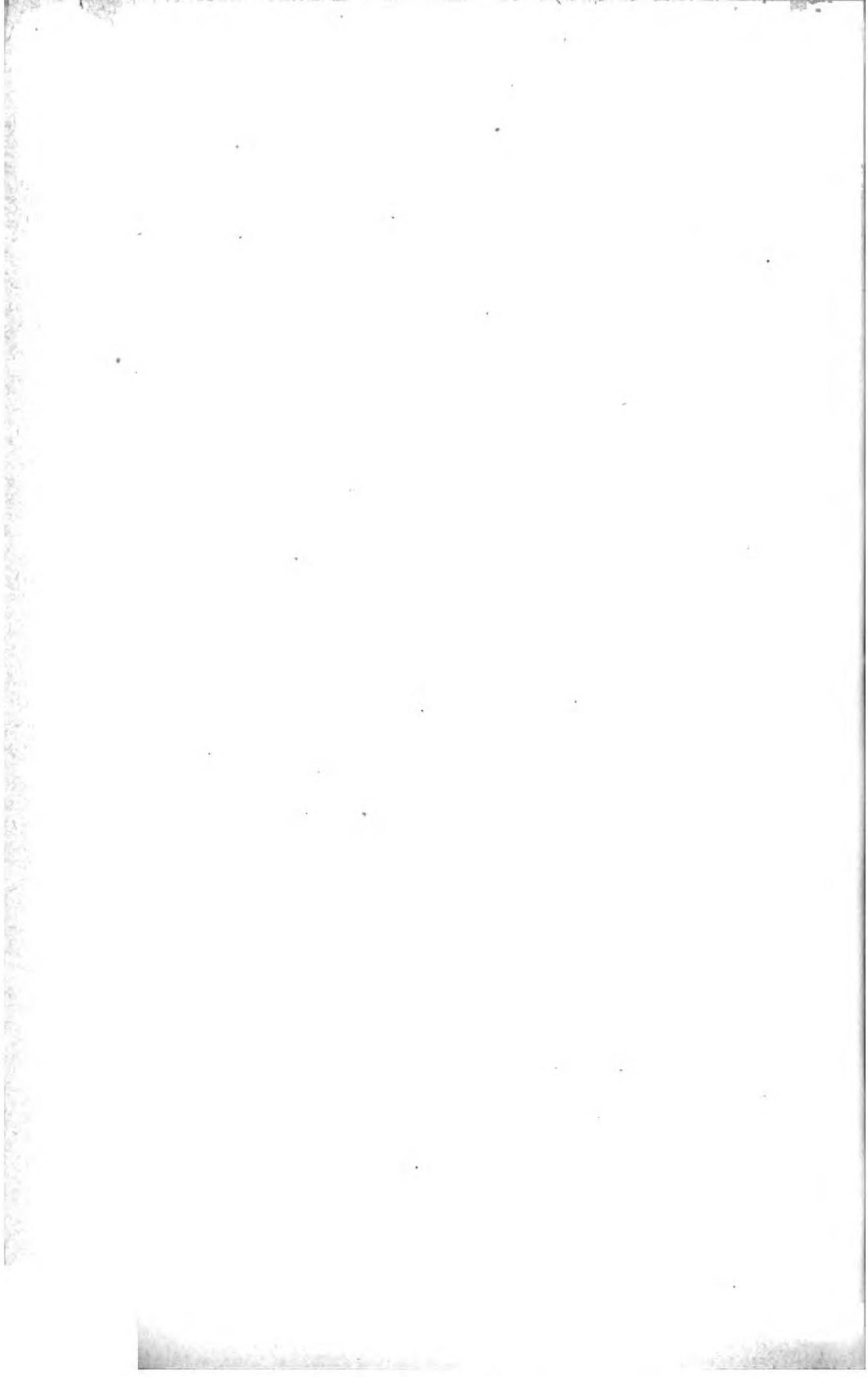
« Pour les Palladistes (Lucifériens), Lucifer est l'égal d'Adonaï, il est le Dieu de lumière, le principe du bien, tandis qu'Adonaï est le Dieu de ténèbres, le principe du mal ; il est, en un mot, Shatan même. Aussi est-ce pour eux une injure que d'appeler Lucifer par ce nom....

« En somme, on peut appeler cette doctrine un nouveau surgeon du Manichéisme qui, après avoir rampé à travers les âges, repousse, dans le fumier de ce temps, ses monstrueuses tiges.

« Les Sataniques, au contraire, ont la même croyance que nous. Ils savent parfaitement que Lucifer, que Satan est l'Archange proscrit, le grand tenancier du Mal ; et c'est en connaissance de cause qu'ils pactisent avec lui et qu'ils l'adorent. »

.

Maintenant que sont élucidés ces menus détails historiques, j'aborde l'étude des trois grandes assises sur lesquelles, depuis le v^e jusqu'au xviii^e siècle, se sont édifiées et la gloire mensongère et la puissance factice de Shatan — des trois armes de terreur qui ont assis sa domination sur l'esprit des peuples au Moyen-Age et dans les temps modernes.

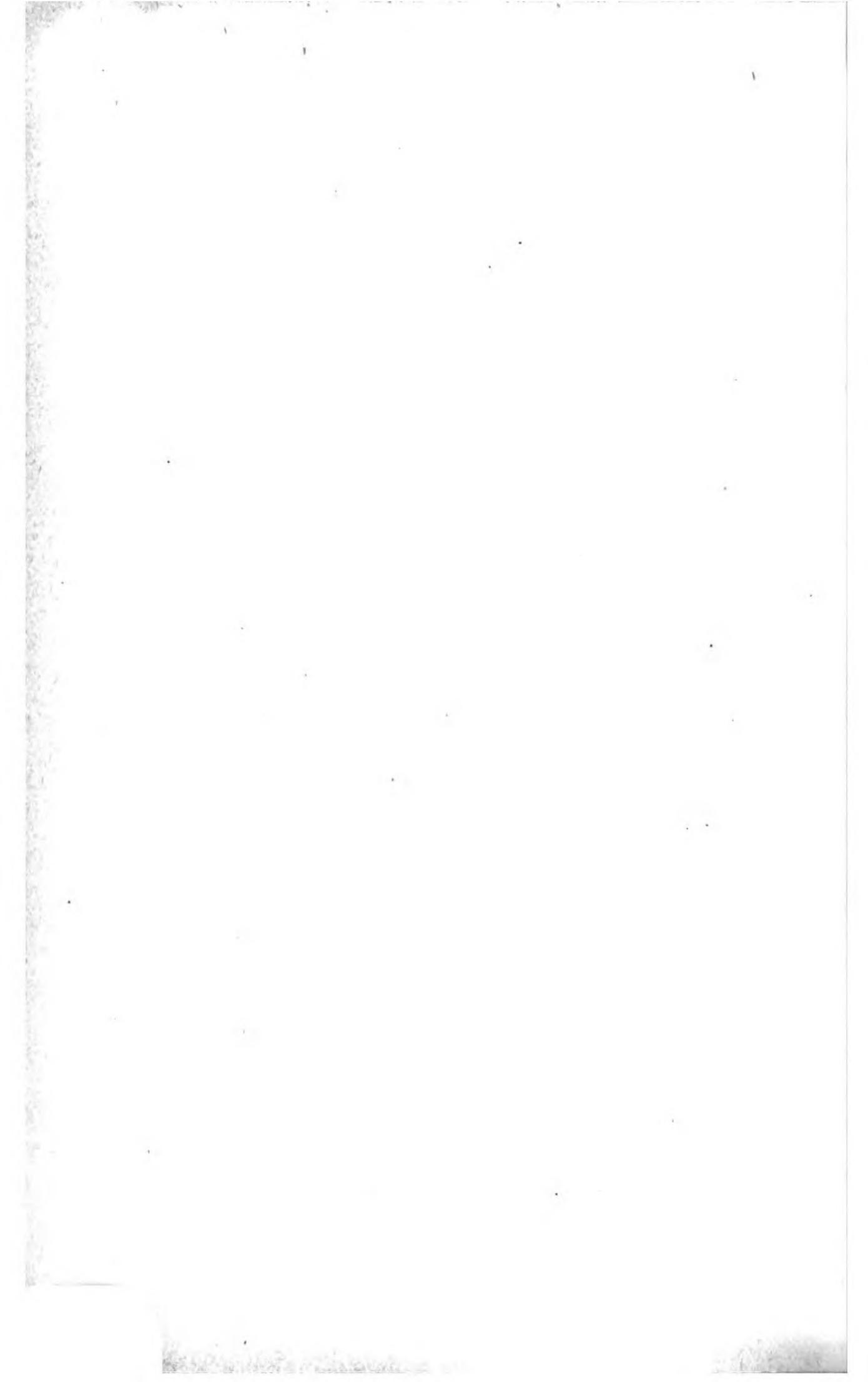


I

LA TRADITION DU VOLT

L'envoûtement est un homicide.... Nous avons dit combien cette puissance nous paraît dangereuse et réelle....

ELIPHAS LÉVI.
(Dogme et Rituel de Haute Magie.)



I

LA TRADITION DU VOLT

L'envoûtement est une opération magique qui consiste, en principe, à former une figure de cire suivant la ressemblance d'une personne, avec la persuasion qu'à la suite de certaines pratiques on fait souffrir à la personne elle-même toutes les atteintes portées à cette figure. — Ou, comme le dit excellemment Eliphas Lévi (*Dogme de Haute Magie*), l'envoûtement est l'action de prendre, pour ainsi dire, et d'envelopper quelqu'un dans un vœu, dans une volonté formulée.

Du jour où un homme s'est trouvé en face d'un ennemi que sa force ou son éloignement mettait hors d'atteinte, il a dirigé sa colère contre les objets qui, d'une façon ou d'une autre, lui rappelaient l'existence de cet ennemi. Là est l'origine de l'envoûtement. C'est dire que, si haut qu'on remonte dans l'histoire, on rencontre des traces de cette façon de lutter contre plus puissant que soi.

Fr. Lenormant rapporte (*La Magie chez les Chaldéens*, ch. I) que, chez les Assyriens, « l'une des prin-

ciales pratiques d'enchantement était l'envoûtement ». Dans ce même ouvrage, il traduit le texte d'une tablette acadienne qui est une longue incantation, et où se rencontre ce passage : « VI. *Celui qui forme l'image, celui qui enchante, — la face malfaisante, l'œil malfaisant, — la bouche malfaisante, la langue malfaisante, — la lèvre malfaisante, la parole malfaisante, — Esprit du Ciel, souviens-t'en ! Esprit de la Terre, souviens-t'en !* »

Les anciens rituels d'Égypte font souvent allusion aux divers procédés d'envoûtement.

Chez les Grecs, un passage de Platon (*Lois*, IX) est très explicite : « ... Il est même inutile d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent pas s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises à leur porte, dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices... Celui qui se sert de charmes, d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature à dessein de nuire par de tels prestiges,... qu'il meure ! »

En prononçant certains vers (*carmen, charme*), les Thraces, selon les historiens, enfonçaient un tison dans l'œil de leur ennemi sans le toucher, exemple bien curieux de blessures faites à distance.

Tous les historiens rapportent que les magiciennes de Thessalie causaient l'impuissance et une mort lente, au moyen d'images de cire à l'effigie de ceux

qu'elles voulaient maléficier, et qu'elles perforaient d'aiguilles. (Bizouard, *Rapports de l'homme avec le démon*, I, 6.)

C'est sur l'usage de cette pratique que repose la fable de la mort de Méléagre ; Ovide en fait mention (*Hér.*, VI), à propos de Médée : « ... Son infernal pouvoir s'étend sur les absents : elle pique des images de cire et enfonce d'imperceptibles traits dans un foie qu'elle tourmente.... »

Et Horace (*Sat.*, I, 8) : « ... Les sorcières tenaient deux petites figures, l'une de laine, l'autre de cire ; celle de laine était la plus grande et avait l'attitude d'un maître menaçant ; l'autre, comme un esclave suppliant, semblait attendre la mort. »

Apulée (*Ane d'or*) en parle également ; de même Tertullien (*De spectac.*, II ; *de resur. carn.*, XVI), et d'autres auteurs. Un édit de l'empereur Constance (337) condamne au bûcher ceux qui de loin font mourir leurs ennemis.

Après la chute de l'empire Romain, durant les ténèbres du Moyen-Age et au commencement des temps modernes, nous voyons cette pratique se développer de plus en plus, et les exemples en abondent chez les historiens.

C'est Duff, roi d'Écosse (x^e s.), qui est malade. On arrête, rapporte Boèce (*Hist. d'Écosse*), plusieurs sorciers qui brûlaient sur un petit feu une image faite à la ressemblance du prince, sortilège qui, selon leurs confessions, causait le mal du monarque. En

effet, dit Leloyer (*Hist. et disc. des Sp.*, IV, 15), après leur arrestation, la santé de Duff se rétablit.

C'est en 1317, le pape Jean XXII écrivant : « Les magiciens Jacques, dit Brabançon, et Jean d'Amant, médecin, ont préparé des breuvages pour nous empoisonner ;... et n'ayant pas eu la commodité de nous les faire prendre, ils ont fait des images de cire sous nos propres noms pour attaquer notre vie en piquant ces images. Mais Dieu nous a préservé et a fait tomber entre nos mains trois de ces images diaboliques. (*Bibl. arch., hist. du Tarn-et-Garonne, 1876.*)

C'est, vers la même époque, Guichard, évêque de Troyes, surnommé par le peuple « le fils de l'incube », accusé avec deux acolytes, une sorcière et un moine jacobin, d'avoir fait périr la reine Blanche de Navarre et sa fille Jeanne « par œuvre magique » au moyen d'une figurine de cire, baptisée dans l'ermitage de Saint-Flavy et ensuite fondue au feu. Cet évêque eut la chance de pouvoir prouver son innocence en 1313, après de nombreuses années d'emprisonnement.

Moins heureux que lui, les Templiers sont brûlés pour crime d'envoûtement.

Vers la même époque, Louis X, roi de France, est persuadé par les ennemis d'Enguerrand de Marigny qu'il a été envoûté par Alix de Mons et la dame de Canteleu, épouse et sœur du ministre. Ces femmes sont arrêtées ainsi que Jacques Dulot, magicien, qui se tua dans sa prison après avoir vu brûler sa femme et pendre son valet. Il était accusé d'avoir « fabriqué

certaines images de cire à la ressemblance du roi, du comte Charles de Valois, et d'autres barons... afin de jeter un maléfice sur lesdits roi et seigneurs..., lesquels n'eussent chaque jour fait qu'amenuiser, sécher et languir jusqu'à la mort. » (*Chron. de Saint-Denis.*) On montra au roi ces images de cire, et Marigny, condamné à être pendu pour crime de sorcellerie, mourut la veille de l'Ascension, au gibet de Montfaucon qu'il avait lui-même fait relever.

En 1328, un acte de l'Inquisition de Carcassonne condamna le carme Recordi pour avoir « fait des images auxquelles il mêlait des poisons;... placé en secret sous le seuil de la porte des femmes qu'il voulait séduire, des images fabriquées;... jeté ces images dans le fleuve pour attirer à soi les femmes qu'elles représentaient;... percé le ventre d'une de ces images dont il est sorti du sang.... »

Sous Henri VI, d'Angleterre (xv^e s.), la duchesse de Gloucester fut accusée de maléfices. On affirma qu'elle avait eu des entretiens secrets avec Roger Bolingbroke, soupçonné de nécromancie, et Marie Gardemain, réputée sorcière. On déclara que ces trois personnes réunies avaient, à l'aide de cérémonies diaboliques, placé sur un feu lent une effigie du roi, faite en cire, pour faire épuiser les forces de ce prince à mesure que la cire fondrait, et le faire mourir au moment où elle serait totalement consumée. Tous trois furent déclarés coupables; la duchesse fut condamnée à un emprisonnement per-

pétuel, Roger Bolingbroke pendu, et Marie Gardemain brûlée dans Smithfield. (Goldsmith, *Hist. d'Angleterre.*)

Quelques années plus tard, en 1531, un arrêt du Parlement condamnait au bannissement et à la confiscation de leurs biens, Robert d'Artois et sa femme, pour tentative d'envoûtement sur le roi, la reine et le duc de Normandie : il avait montré à un prêtre une petite figure de cire, mystérieusement enveloppée dans un écrin et représentant Jean, duc de Normandie, fils du roi. (Garinet, *Hist. de la magie en France.*)

Au dire de certains auteurs (Delrio, *Disquis. mag.*, III, I, 3), la mort de Charles IX (xvi^e s.) aurait été causée au moyen d'images de cire faites à sa ressemblance, et maudites par art magique, que ses ennemis, les sorciers protestants, faisaient fondre tous les jours par les cérémonies de l'envoûtement et qui éteignaient la vie du roi à mesure qu'elles se consumaient.

Après l'assassinat du duc et du cardinal de Guise (xvi^e s.) un grand nombre de prêtres ligueurs plaçaient sur les autels, pendant la messe, des statuette de cire faites à l'image de Henri III, et les piquaient au cœur en prononçant des paroles magiques afin de donner la mort à ce roi qu'ils appelaient le tyran Hérode. C'est à cette époque, du reste, que La Mole et Coconas subirent le dernier supplice pour avoir envoûté le roi de France.

En 1581, Euphan Mac Calzeane, fille de lord Clif-

ton-Hall était accusée de conspirer contre la vie du roi d'Écosse « au moyen d'enchantelements pratiqués sur une image de cire modelée à la ressemblance du prince ». Un jury composé de nobles écossais la condamna à être brûlée vive.

Il fut établi, dans le procès du maréchal d'Ancre (xvii^e s.), que le maréchal et sa femme se servaient, pour œuvres de sorcellerie, d'images qu'ils conservaient dans des cercueils. (A. de Rochas, *L'envoûtement*.)

Je ne cite que les principaux exemples d'envoûtement. « L'histoire byzantine, dit Görres (*Mystique*, VIII, 36), nous fournit un grand nombre de faits de ce genre, de même que l'histoire de France, particulièrement à l'époque des guerres de religion. Les exorcistes nous en rapportent également une quantité.... » Il fallait, en effet, que ce crime fût bien fréquent pour que l'on rencontre successivement dirigées contre les auteurs de ce maléfice, et seulement en France, l'ordonnance royale de 742, toutes celles rendues par Charlemagne, celles de 1490, de 1579, de 1628, de 1682...

Du reste, en ces âges, l'envoûtement prit des formes multiples, tantôt c'est le *charme*, l'*incantation* simple, ou bien le *philtre*, la *charge*, le *sortilège*, ou encore le *nœud de l'aiguillette*, ou *chevillage*, le *sort de taciturnité*, l'*enclouage*..., que sais-je? L'envoûtement prend toutes les formes de nuisance, tous les aspects du maléfice projeté sur autrui.

La forme habituelle de ce rite exécrationnel ? Stanislas de Guaita va donner (*Le Temple de Satan*, III) la réponse à cette question :

« Le volt de l'envoûtement classique est la figure, modelée en cire, du personnage dont on veut la perte. Plus la ressemblance est parfaite, plus le maléfice a chance de réussir. Si, dans la composition du volt, le sorcier peut faire entrer, d'une part quelques gouttes de saint chrême ou des fragments d'hostie consacrée, d'autre part des rognures d'ongles, une dent ou des cheveux de sa future victime, il pense que ce sont là autant d'atouts dans son jeu. S'il peut dérober à celle-ci quelques vieux effets qu'elle ait beaucoup portés, il s'estime heureux d'y tailler l'étoffe dont il habillera la figurine, le plus possible à l'instar de son vivant modèle. La tradition prescrit d'administrer à cette poupée ridicule tous les sacrements qu'a pu recevoir le destinataire du sortilège : baptême, eucharistie, confirmation, prêtrise, et jusqu'à l'extrême-onction si le cas y échoit. Puis l'exécration se pratique en lardant cet objet d'épingles empoisonnées, avec une grande explosion d'injures pour exciter à la haine, ou bien à l'écorcher à certaines heures fatidiques, au moyen d'éclats de vitres ou d'épines venimeuses, toutes dégoûtantes de sang corrompu. — Un crapaud auquel on donne le nom de celui qu'on désire envoûter, remplace aussi parfois le volt en cire; mais les cérémonies imprécatoires demeurent identiques.... »

L'auteur cite en note le fait du fossoyeur du cimetière Saint-Sulpice qui, une nuit d'été de 1619, vit trois femmes occupées à un maléfice en traçant des cercles à terre et en creusant un trou pour y déposer leur charme. Croyant aux suites d'un infanticide,

l'homme se montra et mit les sorcières en fuite. Mais ayant fait ensuite des recherches pour trouver le corps du nouveau-né, il ne trouva qu' « un cœur de mouton, plein de clous à latte, lardé en forme de demy-croix, et force bouquets d'épingles y tenant.... » C'est là un mode opératoire qui a souvent remplacé la figurine de cire.

Mais aujourd'hui, à l'aube du xx^e siècle, a-t-on encore recours à tels procédés d'envoûtement ?

A cette question vont répondre les extraits suivants d'un article publié par le journal *L'Eclair* en son numéro du 6 juillet 1903.

« Il vient de se passer, à Rouen, un fait singulier qui nous reporte aux pratiques de sorcellerie du Moyen-Age : on a envoûté une morte.

« Le 2 décembre dernier, une dame X..., âgée de 34 ans, était inhumée au cimetière de Rouen. La fosse d'abord ne reçut qu'une croix. Le 20 mai dernier le mari de la défunte se rendait sur la tombe, pour prendre les mesures d'un petit monument édifié depuis. Il fut frappé par l'odeur désagréable que la terre exhalait. Il la remua avec une baguette et en ramena bientôt un cœur en complète putréfaction. Très ému, il appela le conservateur du cimetière ; son émotion s'accrut encore lorsqu'il s'aperçut que le cœur était percé par des clous et plus de cent épingles : on était en présence d'une manœuvre d'envoûtement parfaitement classique.

« Le cœur fut placé sous scellé, en vue d'un examen ultérieur. On parla de cette lugubre trouvaille dans la ville ; une feuille locale la relata. »

A la suite de ce fait divers, le même journal donne

ces commentaires du docteur Cabanès, bien connu par ses études historiques sur la médecine. Était-il au courant de la découverte, à Rouen, d'un cœur percé et enfoui dans une tombe ?

— « Oui, répond-il, et j'ai même, sur place, demandé à l'un de nos excellents confrères, de se livrer à une enquête, dont je vais vous confier les résultats.

Tout ce qui a été dit de la trouvaille est parfaitement exact. Mon confrère a vu le conservateur témoin de l'exhumation. En l'espèce, il s'agissait d'un cœur de veau. Ce cœur avait été ouvert en deux et bourré de petits clous, dits clous à sabot. Le cœur, refermé, avait été criblé d'épingles, restées fixées à la surface. Ensuite, on enveloppa le cœur, ainsi préparé, dans un gros papier de boucher ; on le ficela et l'on enterra le tout, à la hauteur de la tête de la morte, à une profondeur de dix centimètres.

C'est un fait absolument isolé au cimetière de Rouen où jamais encore on n'avait assisté à pareille découverte, mais il est à remarquer que, depuis quelques années, l'occultisme dans cette ville est très en faveur. Il y a, à la Bibliothèque publique, une catégorie de lecteurs fidèles qui ne lisent pas autre chose et qui lisent tout. »

Le docteur Cabanès pense d'ailleurs que cette superstition n'a pas besoin, pour se révéler, de la moindre culture littéraire. Elle n'est pas complètement abolie dans les campagnes.

— « Nous avons établi, dans notre dernière et récente étude sur les poisons et sortilèges, que l'envoûtement se pratique encore, non toujours l'envoûtement

classique, comme au temps de Cosme Ruggieri, quand il exigeait une image de l'inconnu que l'on perçait au cœur.... Dans la campagne, on prend tout simplement un cœur, comme l'a fait l'envoûteur de Rouen.

Désire-t-on faire mourir son ennemi à petit feu, il faut, dit M. de Mensignac, à une heure, prendre deux feuilles de laurier, les mettre en croix et les maintenir dans cette position au moyen de deux épingles, l'une en long et l'autre en large, en disant : « Je te pique au cœur pour tout le mal que tu me fais. » Ou bien on prend un cœur de veau, on le pique d'épingles en croix ; on le suspend dans l'intérieur de la cheminée en proférant les paroles suivantes : « Je demande à Dieu que le corps de telle ou telle personne se dessèche peu à peu comme va le faire le cœur de veau, et qu'il meure. »

L'envoûtement se fait aussi au cœur de bœuf.

Un jeune homme aimait une jeune fille ; sa famille s'opposait, non seulement au mariage, mais même à toute entrevue entre les deux amoureux.

La jeune fille tombe à ce point malade que sa mère n'a plus d'autre recours que de s'adresser au sorcier. Celui-ci conseille d'envoûter le jeune homme ; sa mort guérirait la jeune fille du mal d'amour. Le sorcier homéopathique sacrifie un bœuf, en prend le cœur tout pantelant, le maléficie et le donne à la mère pour qu'elle le pique tous les jours : ce qu'elle fait avec persistance. Quelque temps après, le jeune homme s'alitait, traînait un peu, et mourait bientôt, cependant que la jeune fille revenait à la santé.

L'enquête, si obligeamment faite à Rouen, nous révèle que, dans la région, le cœur est le centre des maléfices, mais il faut que ce soit un cœur d'animal mâle.

— A quelle pensée l'envoûteur a-t-il obéi ? en voulait-il à la morte ?

— Vous m'en demandez beaucoup. Cependant, il est à remarquer que le choix d'une tombe ou d'un cimetière ne m'explique pas qu'on en ait voulu à qui repose dans cette tombe. L'amoureux dont l'amour n'est pas partagé doit enterrer le cœur piqué d'épingles sur une tombe creusée fraîchement, n'importe quelle tombe, et l'infidèle aura le cœur percé comme par la flèche du dieu d'amour et reviendra à l'être qui soupire.

N'est-ce que le désir de voir mourir un ennemi ? C'est la même pratique d'envoûtement, toujours dans un cimetière et sur une tombe prise au hasard.

Il se peut que M^{me} X*** n'ait été pour rien dans les motifs qui déterminèrent les envoûteurs à enterrer le cœur percé dans sa tombe. En bonne logique, si l'envoûté doit succomber ou souffrir, c'est peine perdue que d'envoûter qui ne souffre plus. Le mari de la dame en question peut retrouver la tranquillité qu'il a perdue : le maléfice n'a certainement pas été pratiqué au détriment de sa femme. Il ne lui reste qu'à regretter l'éclat de cette aventure macabre.

N'oublions pas, dit en terminant l'auteur de l'article, que nous sommes au xx^e siècle, et que les esprits forts triomphent de ce que la foi s'en va. »

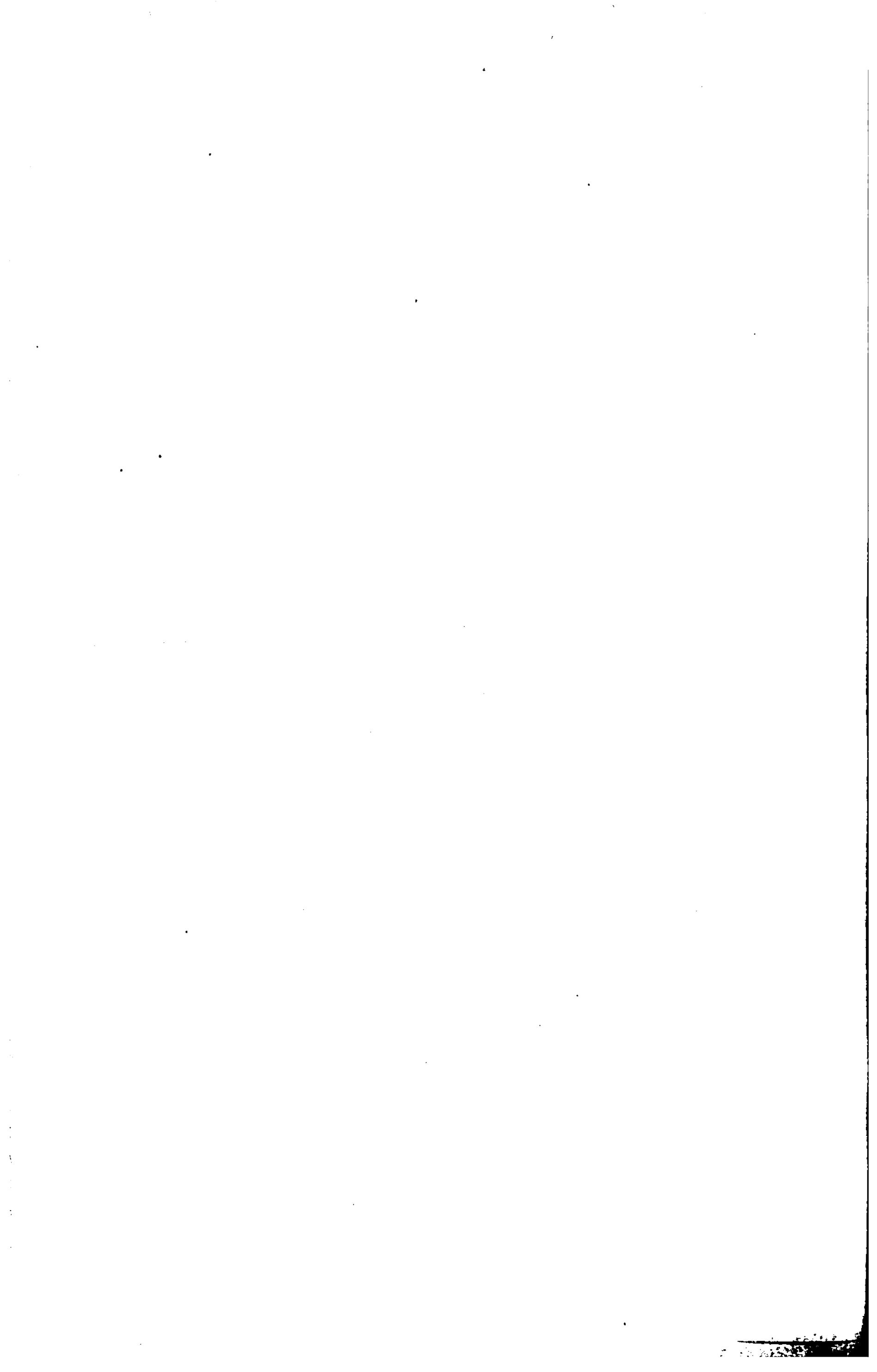
Pour que telles pratiques, remontant aux âges les plus lointains, se soient aussi fidèlement transmises jusqu'à notre époque, il faut que leur théorie renferme au moins quelque parcelle de vérité.... Mais le démon, comme l'assurent les docteurs en mystique diabolique, y est-il pour quelque chose?... C'est ce que je vais étudier au chapitre suivant.

II

L'ENVOUTEMENT SCIENTIFIQUE

Un scepticisme exagéré, qui rejette les faits sans vouloir les approfondir, est presque plus pernicieux encore qu'une crédulité sans contrôle.

A. DE HUMBOLDT,



II

L'ENVOUTEMENT SCIENTIFIQUE

A notre époque, de nombreux érudits et chercheurs se sont ingénies à reproduire par différents procédés, les effets de l'envoûtement classique.

Parmi les savants qui, par leurs expériences de laboratoire, se sont le plus approchés de la réalité, il faut au premier rang citer le colonel A. de Rochas dont le livre magistral *Extériorisation de la sensibilité* jette une vive lueur sur cette question. Le point de départ de ces expériences fut la découverte de ce fait qu'en mettant un sujet en état d'hypnose, sa sensibilité pouvait être projetée hors de son corps physique et résider sur la périphérie de ce même corps, dans une couche fluide plus ou moins éloignée de lui et faisant partie de son *aura* ambiante. Ces magnifiques expériences, très minutieuses et très délicates, sont détaillées dans l'ouvrage précité auquel je renvoie le lecteur. J'en donnerai seulement ici une analyse exacte et complète que je trouve dans G. Vitoux (*Les Coulisses de l'au-delà*).

« Un sujet sensible à l'action magnétique est amené à

l'état de rapport, c'est-à-dire au point déterminé du sommeil hypnotique où sa sensibilité commence à s'extérioriser. A ce moment, on remet entre les mains du sujet un verre contenant de l'eau. Au bout de quelques minutes, l'eau s'est chargée d'une certaine quantité de *fluide sensible extériorisé* par le sujet. Le magnétiseur prend alors le verre des mains du magnétisé, et, se plaçant loin de celui-ci, de façon qu'il ne puisse en être vu, il approche avec précaution le verre de sa bouche. Or, à peine une seule goutte du liquide vient-elle à lui effleurer les lèvres que l'on voit brusquement le sujet, pris d'un spasme violent, tomber à la renverse à la façon d'une personne frappée d'une attaque subite et que la vie abandonne. Et, de fait, il semble qu'un pareil accident serait fort à craindre si l'on ne prenait immédiatement le soin de rendre au sujet ce qu'il a perdu, de lui *faire boire sa vie*, en quelque sorte, en lui faisant avaler jusqu'à la dernière goutte le liquide magnétisé.

« Et ceci n'est point un conte, mais bel et bien une expérience de laboratoire, expérience des plus délicates, du reste, en raison de ce qu'elle s'exerce sur l'organisme humain, et qui, à diverses reprises, a été à l'heure présente réalisée devant nombre de témoins instruits et bons observateurs. Le mode opératoire, d'ailleurs, peut être modifié de façons diverses et qui rendent plus saisissant encore le phénomène de l'envoûtement. Ainsi, au lieu d'un verre d'eau, mettez simplement entre les mains du sujet quelques fleurs. Celles-ci, une fois chargées de sensibilité, peuvent être tenues sans inconvénient par le magnétiseur qui est *en rapport* avec le sujet; mais si une personne quelconque vient seulement à effleurer du doigt l'un des pétales, le magnétisé, fût-il dans une pièce éloignée, éprouve à l'instant une sensation vive de souffrance. Ici, c'est bien en toute sa réalité l'envoûtement

des sorciers. Et cette extériorisation de la sensibilité peut avoir une durée prolongée. M. de Rochas ne nous a-t-il point naguère raconté qu'ayant provoqué la cristallisation brusque d'une solution sursaturée d'hyposulfite de soude, chargée au préalable par un sujet en sommeil hypnotique, ce sujet, au moment de la solidification du liquide, éprouva une crise nerveuse tellement violente qu'il s'évanouit. Mais ce n'est point tout : dix jours ensuite — et cette dernière expérience a eu lieu devant divers témoins, parmi lesquels se trouvaient M. Hébrard, directeur du *Temps*, M. Joleaud-Barral, rédacteur à la *Justice*, quelques magistrats, etc. — M. de Rochas, voulant savoir si la solution cristallisée avait conservé après ce long espace de temps la sensibilité dont elle avait été chargée, plongea dans la masse la lame d'un poignard. Au même instant, le sujet, qui n'avait point vu l'acte de M. de Rochas, poussa un cri perçant et tomba à la renverse en portant la main à sa poitrine, comme si on venait de l'y blesser.

« Enfin, complétant ses expériences, M. de Rochas en a fait une plus saisissante encore, peut-être, et réalisant de façon complète le mode opératoire des envoûteurs de jadis. A leur façon, en effet, il modela une petite statuette de cire rouge qu'il chargea à la manière ordinaire de la sensibilité extériorisée d'une jeune femme.

« A partir de ce moment, raconte M. Joleaud-Barral dans un saisissant compte rendu de ces expériences qu'il a publié dans la *Justice*, la vie du sujet fut en quelque sorte dédoublée et intimement liée au sort de la poupée en cire. En quelque endroit qu'on touchât la poupée, le sujet le ressentait, et, si M. de Rochas enfonçait une épingle dans la statuette, la jeune femme criait et frottait de sa main la partie d'elle-même qu'elle croyait effectivement atteinte. Ces faits nous parurent si singuliers, si

manifestement fantastiques, que nous tentâmes de les expliquer par une sorte de suggestion que l'opérateur exercerait, volontairement ou non, sur son sujet ! Il n'en pouvait être ainsi, cependant : une expérience bien involontaire nous l'a prouvé. L'heure du départ avait sonné ; les invités de M. de Rochas et le sujet étaient dans l'antichambre à causer avant de se quitter. Nous étions restés dans le salon et nous étions occupés à manier et à examiner la poupée en cire. Tout à coup, sans volonté précise, nous appuyâmes un peu fortement sur la cire, comme pour la modeler nous-même. Un cri retentit dans la pièce voisine : c'était le sujet qui se plaignait vivement de ressentir une douleur dans la jambe gauche ; nous avions, sans le vouloir et de loin, provoqué une sensation de douleur chez la personne « envoûtée ».

« Ce témoignage public donné par le rédacteur de la *Justice* d'un fait réel d'envoûtement, méritait bien, on l'avouera volontiers, d'être rapporté textuellement. Quoiqu'il en soit, il convient de le constater, si l'on ne peut à présent point nier de façon certaine la réalité vraie de la pratique de l'envoûtement par les sorciers de jadis, il faut noter cependant que leur mode opératoire n'était point le même. Comme nous l'avons vu, pour réaliser un envoûtement, M. de Rochas a besoin que son sujet s'y prête ; il doit le soumettre à des passes spéciales, et, en un mot, il lui faut être en rapport direct avec lui. Les sorciers de jadis s'y prenaient autrement, nous raconte-t-on, et c'est tout au plus s'ils exigeaient pour accomplir leur maléfice quelque objet ayant appartenu à la personne qu'ils voulaient vouer magiquement à la mort. A cela près, du reste — et ce détail n'est point en somme d'une importance capitale en l'affaire — l'analogie est complète. Au surplus, il est d'autres phénomènes dépendant également des faits d'extériorisation de la sensibilité, qui vien-

ment confirmer cette réalité de la possibilité de l'envoûtement en raison même de l'identité de leur mécanisme intime. Telle est, par exemple, l'action des médicaments à distance. — Reprenons le verre d'eau magnétisée par le sujet endormi et amené au point précis de sommeil où se manifeste l'état dit de *rapport*. Si l'on approche alors du liquide un flacon de cristal renfermant un médicament quelconque, on voit subitement le sujet présenter les réactions caractéristiques du remède, et cela, bien qu'il ne puisse en connaître la nature....»

Au reste, cette action à distance, même sans extériorisation préalable de la sensibilité, des substances médicamenteuses ou toxiques, a donné lieu à des expériences probantes de la part du Dr Luys (*Les émotions dans l'état d'hypnotisme*), et surtout de deux médecins de la marine, les docteurs Bourru et Burot (*La suggestion mentale*).

Pour en revenir à l'envoûtement classique, j'ajouterai que M. de Rochas a fait des expériences caractéristiques, que l'on trouvera dans ses ouvrages, en utilisant les cheveux du sujet pour se rapprocher autant que possible du mode opératoire des anciens sorciers, et qu'il l'a même modernisé en remplaçant la figurine de cire par un portrait photographique.

Peut-être objectera-t-on que ce sont là de pures expériences de laboratoire.... Soit ! Mais n'oublions pas qu'à un phénomène de laboratoire il ne manque jamais que certaines conditions — souvent bien minimes — pour devenir un fait de courante réalisation.

En tout cas, ces expériences de laboratoire prou-

vent amplement que l'envoûtement, si longtemps rapporté au démon, se produit par des moyens absolument naturels et qui ne sont pas sans rapports avec l'hypnotisme.

Parmi les occultistes contemporains, quelques-uns, tels Papus, révoquent en doute dans des ouvrages spéciaux, l'existence de ces pratiques de mal, mais cela dans un but de prudence que l'on comprendra, car ailleurs ils soutiennent leur possibilité; la plupart, comme Marius Decrespe, sont absolument affirmatifs. Je me contenterai, à ce propos, de citer une page d'un auteur qui a spécialement étudié cette question, mais que je ne nommerai pas, de peur qu'un esprit pervers ne recoure, dans un but mauvais, au volume qu'il a écrit sur ces matières :

« Elle (cette question) est si grosse de crimes de toutes espèces, elle présente l'homme sous un si sale aspect, qu'il répugne au cœur fraternel de remuer la fange des passions humaines. Si de nos jours on ne faisait pas un aussi indigne emploi de cette puissance; si d'honorables chercheurs n'avaient pas démontré tout ce qu'on peut en attendre de mal, au lieu de ce qu'on peut en attendre de bien; si je n'avais pas vu moi-même des hommes à passions basses et criminelles épier d'un œil inquiet le moindre geste convulsif, provoqué par ces procédés d'apparat, d'agitation, de trouble et de *triste enseignement*; si je n'avais pas vu, dis-je, la poitrine de ces hommes se dilater à la réussite de l'agitation provoquée et se réjouir de cette nouvelle preuve d'une puissance infernale, se disant en eux-mêmes : « J'en sais assez maintenant pour

ce que je veux faire » ; si je n'avais pas su que ces professeurs convoquaient en assemblée nocturne les plus dispos à connaître et faire ce genre d'études ; si je n'avais pas été pris moi-même pour victime de cette criminelle action enfantée par la jalousie ; si je n'avais pas vu venir à moi de pauvres créatures implorer mon assistance pour les rendre à la liberté et chasser loin d'elles les images de mauvaise impression qui les obsédaient nuit et jour ; si je n'avais pas vu l'épouse aimante et chaste me prier de couper le fil impur par lequel un misérable l'attirait malgré elle vers sa couche immonde ; si je n'avais pas vu jusqu'à des hommes mêmes poussés au désespoir parce qu'ils étaient les esclaves, les victimes d'hommes, *leurs frères*, qui, profitant de leur sensibilité, les forçaient de céder à leurs plus ou moins folles expériences ; si enfin je ne savais pas ce que je sais, et ce que je ne peux dire, je n'aurais pas entrepris de traiter cette question.... »

Donc, personnellement, je crois à l'envoûtement, et cela pour deux raisons :

D'abord, au point de vue théorique, qu'est l'envoûtement, sinon une forme de la télépathie, précisée, aggravée, exagérée, par certains rites et procédés du Mal ? Or, à l'heure actuelle, après les expériences du docteur Ochorowicz, de Pelletier, et de tant d'autres savants en la matière, nul homme de bonne foi ne peut nier l'existence de la télépathie ; quant aux modes de précision et d'aggravation applicables à cette même télépathie, nul occultiste ne s'inscrira en faux contre la réalité de leur existence. Donc....

Enfin, au point de vue pratique, j'ai été témoin, autour de moi, de faits tels, qu'ils sont inexplicables autrement que par l'Envoûtement, soit spontané — ce que les Napolitains appellent la *jettatura* — soit voulu formellement et mis en œuvre suivant les rites spéciaux.

Le premier cas, encore peu étudié, et, par suite, mal connu, paraît résulter d'une organisation spéciale de l'aérosome — corps astral des occultistes, périspit des spirites, et médiateur plastique de certaines philosophies — qui fait que, généralement, la vie est dure pour les intéressés; mais, par contre, tous ceux qui leur font du mal, meurent misérablement; j'ai connu deux personnes dans ces conditions. Quant au second cas, je le répète, j'ai eu autour de moi, dans l'existence, d'indiscutables preuves de sa réalité — soit en bien, soit en mal — car, quoique cela puisse surprendre le lecteur, les deux existent, l'un opérant suivant les rites divins, l'autre ressortant de l'odieuse goétie : au premier se rattache l'envoûtement du pardon.

J'avais d'abord songé à écrire ici une page sur l'envoûtement d'amour, dirigé vers le Bien; mais les procédés de cette sorte d'envoûtement ne différant que peu de ceux auxquels a recours l'envoûtement de haine, et leur principale différenciation résidant presque entièrement dans la direction de la Volonté, il m'a paru inutile, en matière si délicate, de donner certains enseignements qui pourraient mettre trop

facilement quelque lecteur sur la Voie du Mal. Donc, je m'abstiendrai.

Toutefois, j'ajouterai un avertissement à l'usage des imprudents que tenterait l'essai de ces pratiques : il existe en occultisme, et particulièrement dominante en cette matière, une loi dite « du choc en retour », dont la technique est encore assez obscure, mais qui présente beaucoup d'analogie dans ses effets avec celle du même nom, connue en électricité, et qui peut se formuler ainsi : « Tout envoûtement lancé, lorsque sa victime désignée n'est pas, pour un motif quelconque, en état de réceptivité, rejaillit sur son auteur. » Par application de cette loi, l'envoûtement du pardon, lorsqu'il est repoussé, revient décuplé en force de bien, vers l'auteur du pardon ; mais aussi, l'envoûtement de haine, lorsqu'il ne peut toucher sa victime, retourne à l'envoûteur, décuplé en force de mal ; en d'autres termes, l'envoûtement projeté doit nécessairement atteindre un but. Aussi les goétiens qui craignent d'être victimes de leurs agissements mauvais ont-ils recours à ce que l'on appelle « le maléfice de déviation », maléfice en vertu duquel « le ricochet de l'influx mortel, qu'un obstacle a brusquement détourné du but, peut alors rebondir sur une victime subsidiairement désignée d'avance.... » (Stan. de Guaita). Mais le résultat de ce maléfice de déviation est loin d'être toujours assuré, et quiconque fait appel aux rites de l'envoûtement peut s'attendre, s'il n'est pas *absolument* sûr de sa propre force,

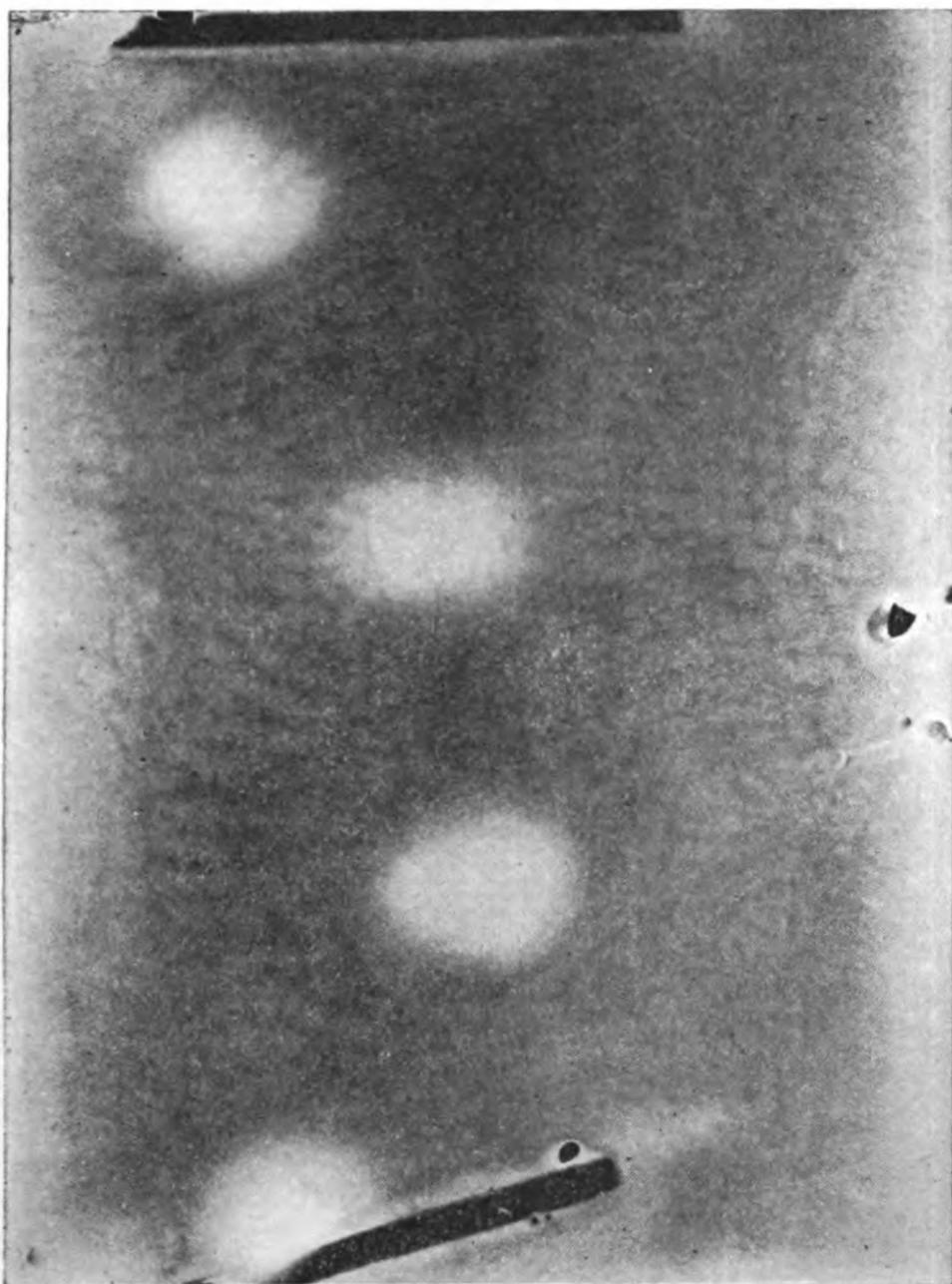
à être exposé lui-même aux effets du choc en retour.

Il existe bien des procédés d'envoûtement : je n'en citerai qu'un qui ressort de la magie du Mal, d'abord parce qu'il est inconnu, et ensuite parce qu'il est extrait d'une pièce officielle ¹.

« Ce rapport, rédigé par ordre des autorités françaises en Annam, constate qu'un mode d'envoûtement fort étrange a fait nombre de victimes dans la province de Quang-Binh. Le sorcier qui en est coutumier annonce à jour fixe, plusieurs mois d'avance, la mort de ceux qu'il va frapper. Il se promène, toujours armé d'un sabre ou d'une lance indigène. Sous un prétexte quelconque, il engage la conversation, *en plein soleil*, avec sa future victime que, durant l'entretien, il dévisage avec persistance; puis, dès qu'elle tourne le dos pour s'éloigner, il fiche vivement son arme en terre, sur l'emplacement où se découpe encore l'ombre de son interlocuteur. Quelques mots, marmottés à voix basse, accompagnent ce geste et en soulignent l'intention. Il est remarquable que ce n'est point alors que la victime se sent frappée; mais à l'heure précise où le magicien noir arrache du sol le fer qui a *encloué l'ombre*; un jour, un mois, un an s'écoulent... puis la mort subite du pauvre diable marque l'instant où l'enchanteur a repris son fer ou sa lance. »

Mais le mode d'envoûtement surtout employé en Occident, est le sacrifice du sang, un des procédés de l'odieux mystère du Mal.

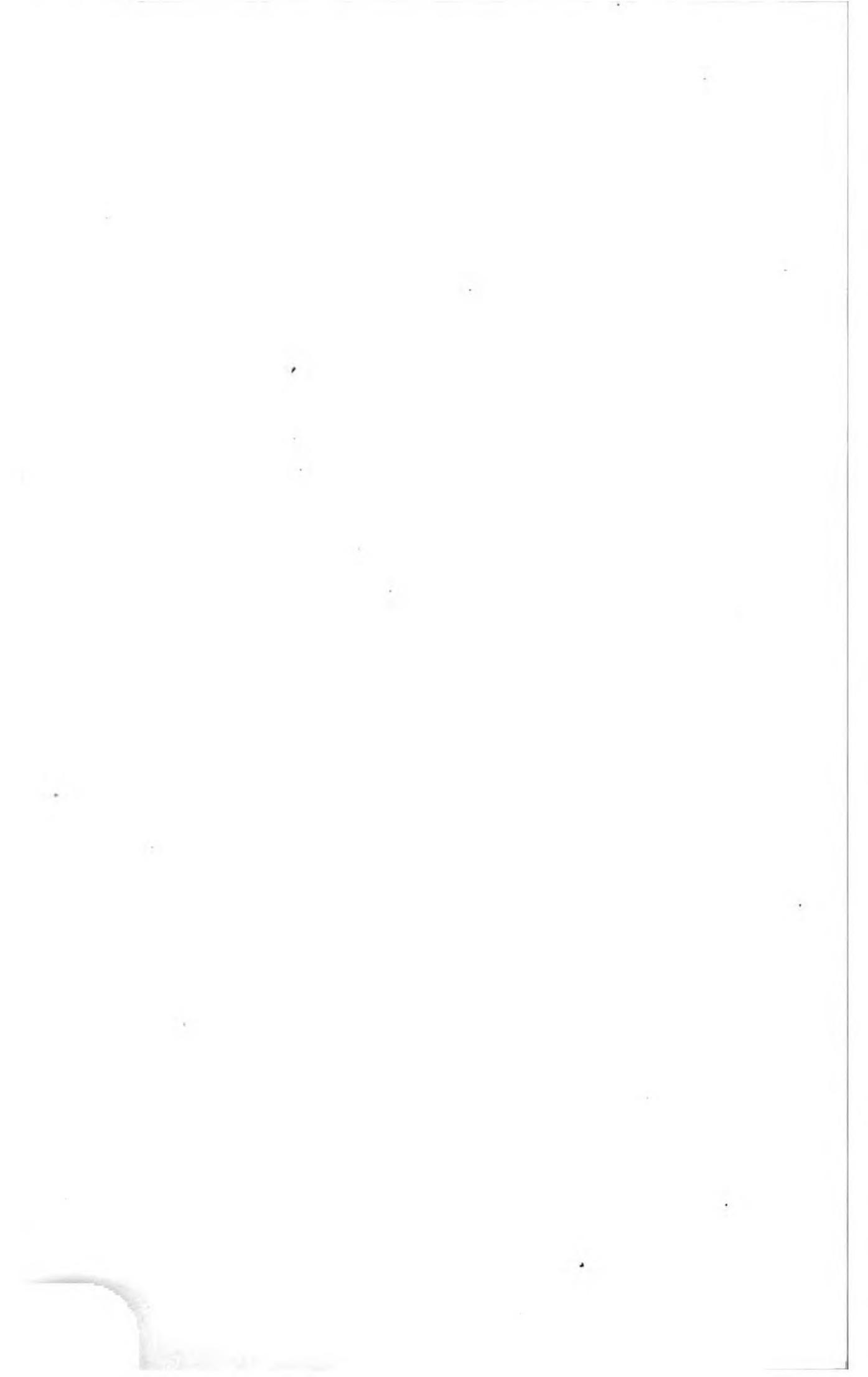
¹ Rapport de M. C. D., vice-résident de France à Dong-Hoï, à M. le résident supérieur en Annam, 12 mars 1892, pièce 3, communiqué par M. de Pourville à Stan. de Guaita, qui l'a inséré dans son ouvrage : « Clé de la Magie noire ».



Radiographie de force odique

Effluves émanés par l'extrémité des doigts (*Théorie des passes magnétiques
et de la projection d'envoûtement*)

(Cliché de l'Auteur)



Ici, je suis forcé de m'excuser vis-à-vis du lecteur, s'il trouve mes explications incomplètes. Il me faut, en effet, soigneusement passer sous silence tout ce qui aurait trait à la pratique de cette abominable application de la goétie; ces modes opératoires sont soigneusement cachés sous des symboles qui n'ont jamais été mis au clair, et que l'on ne peut déchiffrer qu'après de longues études sur l'écriture pantaculaire, toutes précautions prises afin que ces connaissances mauvaises ne soient pas à la portée du premier venu; on ne pense donc pas que, dans un volume sur ces dangereuses matières, — destiné à un public restreint, mais enfin au public — il va être donné à chacun le moyen de commettre impunément le mal.

Oui, le sacrifice du sang existe avec toutes ses conséquences odieuses, mais je me refuse à produire une indication, si légère soit-elle, qui pourrait mettre sur la voie mauvaise un être malintentionné.

Il m'est même impossible, à ce point de vue, de citer les expériences faites de notre temps, pour étudier les rapports qui peuvent s'établir entre deux êtres humains au moyen du sang : la seule indication de la façon de procéder, en pareille matière, pourrait être fâcheuse pour plus d'un lecteur.

Je ne parlerai donc pas des « jugements par le sang », usités dans certains temps et dans certains pays, ni de la « force posthume du sang », qu'étudie Franz von Baader, et qui établit une « communication de vie » entre deux êtres, — ni d'autres... Je me

contenterai de citer une expérience faite vers 1845, en France, et rapportée par G. Crowe, dans son ouvrage *The night side of Nature* : — Vers cette époque, un assassin fut guillotiné; son sang fut recueilli dans un flacon, par un médecin, et aussitôt transporté dans une maison voisine, où se trouvait une femme en état de somnambulisme; le flacon fut simplement placé sur l'épigastre du sujet... il s'ensuivit l'établissement d'un rapport vital entre cette femme et le supplicié, et la vie du sujet qui avait servi à cette macabre expérience demeura durant un certain temps en péril. Je ne veux pas citer d'autres recherches qui se sont faites de nos jours, le danger en serait trop grand.

Je me bornerai, à l'appui de mon dire, à soulever trois coins du voile qui recouvre l'histoire contemporaine — cette histoire dont le public ne voit que les dehors fallacieux et décevants.

Je tiens le premier fait d'une personne qui a eu des rapports intimes avec la famille d'Orléans. De quelle nature ont été ces rapports, je ne sais; mais ce que je puis affirmer, c'est que ces relations ont existé : j'en ai eu la preuve matérielle.

Voici le fait.

En 1836, le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, alors âgé de vingt-six ans, avait comme maîtresse une jeune femme mariée, M^{me} ***, qui, sans faire partie officiellement de la cour, y avait néanmoins ses entrées (on comprendra qu'il ne soit pas même donné d'initiales, les descendants de cette

famille existant encore à Paris et dans le centre de la France). Quel que fût le secret de cette liaison, il ne tarda pas à transpirer, et le mari, prévenu un des premiers, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire en pareil cas, menaça d'un scandale. Grand émoi dans la famille royale, dont on se rappelle les mœurs patriarcales ! Pour couper court, on envoya le jeune prince faire un tour en Allemagne, afin de l'éloigner de l'objet de sa passion. Le duc, ne pouvant se soustraire aux ordres paternels, obéit, mais après avoir juré, dans une dernière entrevue, à M^{me} ***, qu'en lui l'absence ne tuerait pas l'amour. De son côté, M. *** quitta Paris, emmenant sa femme dans le Midi, où il avait des propriétés, mais emportant aussi avec soi une haine bien compréhensible.

Sans doute la passion du jeune duc n'était pas de celles qui suffisent à remplir une existence, car, à Berlin, présenté par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, à la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, il fut séduit par la grâce et les qualités de la jeune orpheline, et, quand il rentra en France, ce fut avec des projets d'union dans l'accomplissement desquels M^{me} *** se trouvait entièrement sacrifiée. En effet, le mariage eut lieu l'année suivante.

Mais l'Ariane délaissée sentit germer en son cœur une soif intense de vengeance, tandis que la colère dissimulée et non éteinte du mari n'attendait que le moment propice pour frapper dans l'ombre un rival qu'il ne pouvait songer à attaquer en face : — deux

haines qui veillaient, attentives, vivaces, et dont le but commun paraît avoir réuni les époux.

A plusieurs reprises, M^{me} *** essaya de se rapprocher du prince, mais les serviteurs avaient des ordres ; la police privée du roi était aux aguets, et toutes les tentatives de l'abandonnée demeurèrent infructueuses.

Les choses en étaient là, lorsque, dans le courant de juin 1842, le prince reçut un billet de M^{me} *** qui le suppliait de lui accorder une entrevue dernière, une après-midi, dans une tierce maison. Fût-ce, de la part du duc, galanterie chevaleresque ou curiosité de souvenir ? Fût-ce la force de la destinée qui affole ceux dont la perte est résolue ? Qui sait ? — Quoiqu'il en soit, le prince se rendit à l'endroit désigné, où d'ailleurs il ne resta que peu de temps. Le soir, le roi remarqua que son fils avait une légère blessure à la main droite, ce que d'ailleurs celui-ci expliqua par le bris d'un verre à boire dont un fragment lui avait déchiré l'épiderme.

Mais le lendemain, des rapports de sa police particulière mettaient le roi au courant de la démarche du jeune duc, et Louis-Philippe eut vite compris la corrélation qui pouvait exister entre la visite faite par le prince et sa blessure à la main. Le roi avait été initié à certaines parties de l'occultisme, — au cours de ses voyages en Scandinavie, paraît-il, durant la période d'émigration — ; il fit aussitôt appeler son fils et eut avec lui un entretien : c'était bien la veille, pendant sa visite à M^{me} ***, que le jeune duc, ayant accepté un

rafraîchissement, avait eu son verre — en cristal très léger — brisé dans sa main par un geste brusque de son hôtesse. A part cet incident d'ailleurs, l'entrevue, sans être des plus cordiales, avait été calme et abrégée, en fin de compte, par le visiteur. Le sang qui avait coulé de la légère blessure avait été reçu dans une coupe qui se trouvait à portée; puis la petite plaie, lavée, avait été enveloppée du mouchoir de M^{me} ***, qui, lorsque le prince s'était retiré, avait demandé à garder, comme souvenir, ce mouchoir — lequel, en somme, lui appartenait.

Aussitôt après avoir reçu ces explications, le roi ordonna des perquisitions pour retrouver M^{me} *** et surtout le sang demeuré, dans la coupe et au mouchoir, en sa possession. On se rappelle que le prétexte mis en avant fut la découverte d'une conspiration; le règne de Louis-Philippe fut une époque féconde en complots. Ces mesures, d'ailleurs exécutées en secret, passèrent à peu près inaperçues; cependant on en retrouve quelques traces dans les journaux du temps, sous forme de racontars discrets relatifs à la découverte d'un vague complot. Quoi qu'il en soit, les recherches n'eurent aucun résultat: dès la veille, M^{me} *** avait quitté Paris, et, pendant qu'on la cherchait dans le Midi de la France, elle passait en Angleterre, où l'attendait son mari: elle portait sur elle un petit flacon dans lequel achevait de se coaguler le sang du prince, et le mouchoir qui avait servi à tamponner la plaie.

Presque aussitôt, par l'intermédiaire d'un mage noir, le sacrifice du sang aurait été inauguré, mais sans mélange, avec celui de M^{me} ***; en d'autres termes, ce fut un envoûtement du Mal. A plusieurs reprises, le prince aurait reçu de son ancienne maîtresse, en rapport avec lui par le moyen de son sang, de mystérieux avertissements et des menaces qui troublaient ses nuits, et devenaient de plus en plus énergiques au fur et à mesure que se resserrait autour de lui le réseau du charme : — il est à remarquer que les derniers jours du prince furent remplis de préoccupations intimes.... Craintes, ou pressentiments ?

Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1842, à Londres, eut lieu l'opération terminale qui donnait toute sa force à l'envoûtement par le sang.

Le prince revenait des eaux de Plombières où il était allé conduire sa femme ; il se disposait à partir pour le camp de Saint-Omer, et se rendait à Neuilly pour faire ses adieux à sa famille, lorsque, à la Porte-Maillet, son attelage s'emporta. Y avait-il réellement danger ? Les chevaux étaient jeunes et fougueux, cela est indubitable ; de plus ils étaient, m'a-t-on dit, entrés récemment dans l'écurie du duc. Mais de là faut-il conclure à un danger mortel ? Non, si l'on se rappelle les derniers mots échangés entre le prince qui s'était levé dans sa voiture et son cocher occupé à calmer l'attelage.

— Es-tu maître de tes chevaux ?

— Oui, monseigneur.

En effet, l'homme était si maître de son attelage que cent mètres plus loin il l'arrêtait sans aucun dommage pour la voiture.

Et cependant le prince était tué.... Est-ce un choc qui le jeta sur le pavé ? Est-ce un mouvement irréfléchi de crainte qui le fit sauter à terre ? — Non, ce fut le maléfice du sang qui accomplit son œuvre.

Ce jour-là, à l'heure précise où le drame s'accomplissait à Neuilly, une femme, à Londres, en racontait instant par instant toutes les péripéties à son mari : le fait est rapporté et certifié par G. Crowe, dans son ouvrage *The night side of Nature, or ghosts and ghost-seers....* N'était-ce pas M^{me} *** que sa haine rendait voyante, ou qu'un lien de sang rattachait alors à sa victime ?

Les contemporains de cette catastrophe se rappellent avec quel soin on fit garder, sur la route de la Révolte, l'endroit où avait eu lieu l'accident, jusqu'à ce que toute trace de sang eût été soigneusement effacée ; et, après la révolution de 1848, le vieux roi dans l'exil attribua, paraît-il, sa chute au maléfice accompli avec le sang de sa famille.

Car en effet, ce genre de maléfice n'est pas personnel et peut atteindre la race entière du maléficié ; et c'est ce qu'il y a de terrible dans cette sorte d'envoûtement : la solidarité du sang existe pour chacun des congénères, et le maléfice, accompli suivant certains rites abominables, peut faucher une famille entière.

C'est à ce propos et à l'appui de cette affirmation que sera cité le second fait.

Ici, je ne m'abriterai derrière aucun témoin. Je sais. Comment ai-je appris ? Peu importe : je sais — et cela suffit... je raconte ce que je sais. Que le penseur médite et croie, ou que l'esprit léger passe avec un haussement d'épaules — cela m'indiffère profondément : je dis ce que je pense être la Vérité.

Qui donc n'a été frappé, en songeant aux faits multiples qui constituent l'histoire de notre temps, par cette implacable fatalité qui semble s'être abattue, depuis un demi-siècle, sur la cour d'Autriche ? Faut-il rappeler, parmi les drames que le public a connus — car il en est qui ont été soigneusement cachés — le jeune empereur François-Joseph plaçant sur sa tête la double couronne d'Autriche et de Hongrie à la suite d'une sanglante révolution, et demeurant comme un vieux chêne à travers les tempêtes de sang et de mort qui emportaient tous les siens ? Faut-il parler de son frère Maximilien, le doux rêveur de Miramar, jeté dans l'aventure mexicaine et fusillé à Queretaro, cependant que sombre la raison de sa femme l'impératrice Charlotte ? Faut-il remettre en mémoire la tragédie de Meyerling où le fils unique — le dernier survivant — du vieil empereur trouve la mort avec la baronne de V....a ? Faut-il évoquer l'assassinat tout récent de l'impératrice Élisabeth, tombée sous les coups d'un misérable ? Trois morts tragiques qui ont

impitoyablement fauché les trois êtres touchant de plus près à l'impérial chef de la maison d'Habsbourg-Lorraine ! Mais autour de lui encore, que de sombres et mystérieuses fatalités ! Il est de ces pages, dans l'histoire de ces cinquante dernières années de la cour de Vienne, qu'il vaut mieux laisser ensevelies sous la cendre noire de l'oubli, mais — pour ne citer qu'un fait où le scandale vorace n'a rien à voir — qui nous dira jamais ce qu'est devenu ce noble archiduc Johann-Salvator, qui, après avoir renoncé à tous les droits de sa naissance, employait ses loisirs à parcourir sous le nom plébéien de Jean Orth, tous les océans du globe, sur le yacht *Santa-Margarita* qu'il commandait en personne ? Depuis plus de dix ans, aucune nouvelle n'a été donnée de ce navire perdu certainement corps et biens, dans les mers du Sud où il croisait alors ; toutes les recherches ont été infructueuses, et nul ne sait, nul ne saura jamais sous quelle algue, dans quel abîme du globe repose le corps de l'impérial Jean Orth !

Le sacrifice du sang a été accompli, mais ce sang était celui de l'empereur Ferdinand I^{er} et le maléfice a atteint toute la race en respectant — pourquoi ? on a parlé d'un contre-charme personnel — l'empereur François-Joseph.... L'auteur du crime magique ? Il serait dans une des lignées qui remontent à l'empereur Léopold II ; il est décédé maintenant, mais l'envoûtement n'a pas été rétracté : il subsiste et continue à porter ses fruits de mort.

Ah ! l'on croit que le sacrifice du sang n'existe que dans certaines imaginations dévoyées !...

Et ceci encore qui concerne une des plus nobles familles de l'Europe, la Maison de Bragance — maléfice de sang qui fit un charnier de la famille royale de Portugal, et dont une projection, mal dirigée, atteignit le prince-consort, époux de la reine Victoria d'Angleterre, qui en est mort.

Voici le récit vrai — et que par suite l'Histoire, Menteuse et Prostituée pour tout ce qui n'est pas la gloire des Princes, recouvre d'un voile discret....

Après la mort arrivée en 1853 de Dona Maria II da Gloria, princesse de Béira, reine de Portugal et des Algarves, son époux le prince Ferdinand-Auguste-François-Antoine de Saxe-Cobourg-Gotha, duc de Saxe, et depuis 1837, roi titulaire de Portugal, demeura comme régent du royaume au nom de son fils aîné, dom Pedro V d'Alcantara, encore mineur. La famille royale était alors florissante, et comprenait, outre le jeune roi dom Pedro V, les infants dom Luiz, dom Joao, dom Fernando, et dom Augusto, plus les infantes dona Maria, depuis duchesse de Saxe, et dona Antonia, plus tard princesse de Hohenzollern-Sigmaringen : en tout, sept enfants.

A la cour de Portugal vivait alors un collatéral qui a joué un rôle important dans les annales de ce pays, mais dont le nom ne peut être prononcé ici ; pour la clarté du récit, on l'appellera le prince de Belem ; il avait un fils qui n'a rien à voir en cette

série de tragédies, et une fille, dona Agueda. Je dirai tout de suite, afin d'éviter toute interprétation erronée, que le prince de Belem n'avait rien de commun avec dom Miguel qui avait tenté de s'emparer de la royauté en essayant de détrôner la reine dona Maria II ; il se contentait de conspirer sourdement, et son nom, très illustre, se trouve entièrement mêlé à tous les complots qui, dans la première moitié du XIX^e siècle, agitèrent le Portugal. Toutefois sa haute situation, le nom qu'il portait, et son immense fortune qui lui permettait de se créer des appuis menaçants, même en dehors du royaume, le protégèrent toujours contre les châtements dont ses complices, plus obscurs, se trouvaient frappés.

Le roi mineur, dom Pedro s'éprit de dona Agueda de Belem qui était alors une jeune fille d'une beauté resplendissante, mais d'une intelligence à la fois très développée et dirigée vers le mal. Le prince de Belem, dont l'ambition voyait déjà sa race assise sur le trône, encouragea sa fille à répondre à l'amour royal. Lorsqu'enfin dom Pedro V s'ouvrit à son père de ses projets matrimoniaux, le régent, plein de sagesse, engagea son jeune fils à attendre une plus grande maturité d'âge avant de prendre une décision qui devait peser d'un si grand poids dans la politique du royaume.

En 1855, le prince mineur était reconnu comme roi et le régent lui transmettait le pouvoir : il avait alors dix-huit ans.

Que se passa-t-il entre les deux amants, dès lors ? Le jeune roi comprit-il la portée des conseils de son père ? Dona Agueda fit-elle trop voir que son amour n'était que de l'ambition déguisée ? Toujours est-il qu'il y eut alors un refroidissement dans leurs relations.

A cette époque, l'ex-régent fut invité par le prince de Belem à une série de grandes chasses au cours desquelles, soit hasard, soit dessein prémédité, il se trouva fortement indisposé ; le chirurgien du prince, appelé près du malade, ordonna une saignée qu'il pratiqua lui-même sur le champ. Dès lors, la maison de Bragance était perdue : son ennemi possédait son sang, et la princesse Agueda trompée dans ses espoirs de royauté avait dit à son père : « Pour nous ouvrir le chemin du trône, il faut que la maison de Bragance-Bourbon disparaisse tout entière ! »

Et de ce jour, le maléfice du sang accomplit son œuvre !

En 1858, le roi dom Pedro V épousait la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen : l'année suivante, la jeune reine mourait, emportée par un mal inconnu.

Deux ans plus tard, en 1861, le régent rêva une nouvelle alliance pour le jeune roi ; dans ce but, il envoya en Angleterre les deux infants dom Luiz et dom Joao. A Windsor, ils plurent beaucoup à la reine Victoria et au prince-consort Albert. Mais leur séjour en Angleterre fut marqué par des incidents de telle nature

que la police anglaise supplia le ministre de Portugal de la délivrer de la lourde responsabilité qu'entraînait pour elle la sauvegarde des deux infants, qui furent alors rappelés en Portugal. Toutefois, avant leur départ, une dernière réception les amena à Windsor : — leurs places y avaient été désignées d'avance, comme dans toutes les réceptions d'apparat à la cour d'Angleterre : et leurs places avaient été maléficiées. Le hasard fit que le prince-consort changea de siège avec dom Luiz, pendant que le duc de^{***}, sous un prétexte de fantaisie, prenait celui de dom Joao. Le soir même, le duc et le prince-consort étaient pris de convulsions ; le duc mourait trois jours plus tard, et le prince Albert succombait en décembre, après deux mois de longues souffrances.

Lorsque les infants dom Luiz et dom Joao furent de retour à Lisbonne, le palais des *Necessitades*, habité par leur royal frère, était sous le coup d'une épouvante profonde : des menaces mystérieuses surgissaient presque journellement à l'adresse du jeune roi.

Le 8 novembre 1861, le roi dom Pedro V, sortant le matin pour aller à la chasse, trouvait clouée sur la porte de sa chambre une pancarte contenant ces mots énigmatiques : « *Pedro, se andas diligente, olha que vais per san Vicente!* » (Pierre, si tu ne changes, tu coucheras bientôt à Saint-Vincent [le lieu de sépulture des rois de Portugal]).

Complot, dira-t-on ? Non ! Le roi était très populaire,

et le courage qu'il avait montré au cours de l'épidémie qui, dix-huit mois plus tôt, ravagea Lisbonne, avait fait de lui l'idole de ses sujets. Donc, non pas menace de conjurés, mais avertissement de la vengeance magique : — trois jours plus tard le charme du sang opérait encore, et le jeune roi expirait sous le même mal mystérieux qui avait emporté la reine Stéphanie et le prince-consort d'Angleterre.

Mais des soupçons, bien que sans consistance, avaient commencé à se faire jour; on avait constaté que le prince de Belem et sa fille dona Agueda faisaient fréquemment de mystérieux voyages à l'étranger; on avait observé que la princesse parlait volontiers de sciences maudites et qu'autour d'elle gravitaient des gens que le peuple regardait comme voués au mal... On surveilla le prince que les devoirs de sa charge rappelaient au palais des *Necessitades* pour les funérailles du roi : à son entrée dans la salle de deuil, il s'inclina profondément devant la couche funèbre, mais on remarqua qu'il n'osait poser ses lèvres, selon le cérémonial usuel, sur la main glacée de son maître....

Après l'inhumation du roi, les Chambres s'occupaient du couronnement de son frère puîné, l'infant dom Luiz, lorsque le régent fut subitement appelé à Belem : en cette même fin d'année 1861, l'infant dom Joao y expirait, frappé comme son frère, sa belle-sœur et le prince-consort d'Angleterre, par un mal foudroyant et mystérieux.

A peine l'infant don Joao était-il inhumé que, toujours en cette fin néfaste de l'année 1861, le régent, fou de douleur, était brusquement rappelé au palais des *Necessitades* où le charme du sang opérait encore : l'infant dom Fernando était foudroyé à seize ans.

Puis, presque aussitôt, ce fut le tour de l'infant dom Augusto : le régent, convoqué à l'improviste au chevet de son dernier né, chez qui les mêmes symptômes de mort venaient de se déclarer, courait affolé vers la chambre du moribond, lorsque, comme il traversait un salon d'attente, un mulâtre qui ne faisait point partie du personnel du palais et qui ne se trouvait là que par suite du désarroi général, lui dit à mi-voix : « Prenez bien garde aux jours du roi dom Luiz ! »

Sur le moment, le régent ne fit pas attention à cette apostrophe, mais, en sortant de la chambre de dom Augusto, il retrouva, à la même place, le même mulâtre qui lui répéta : « Prenez bien garde aux jours du roi dom Luiz ! »

— Qui donc êtes vous ? demanda le régent en s'arrêtant.

— Un inconnu qui vient sauver ce qui reste de votre race si vous voulez l'écouter.

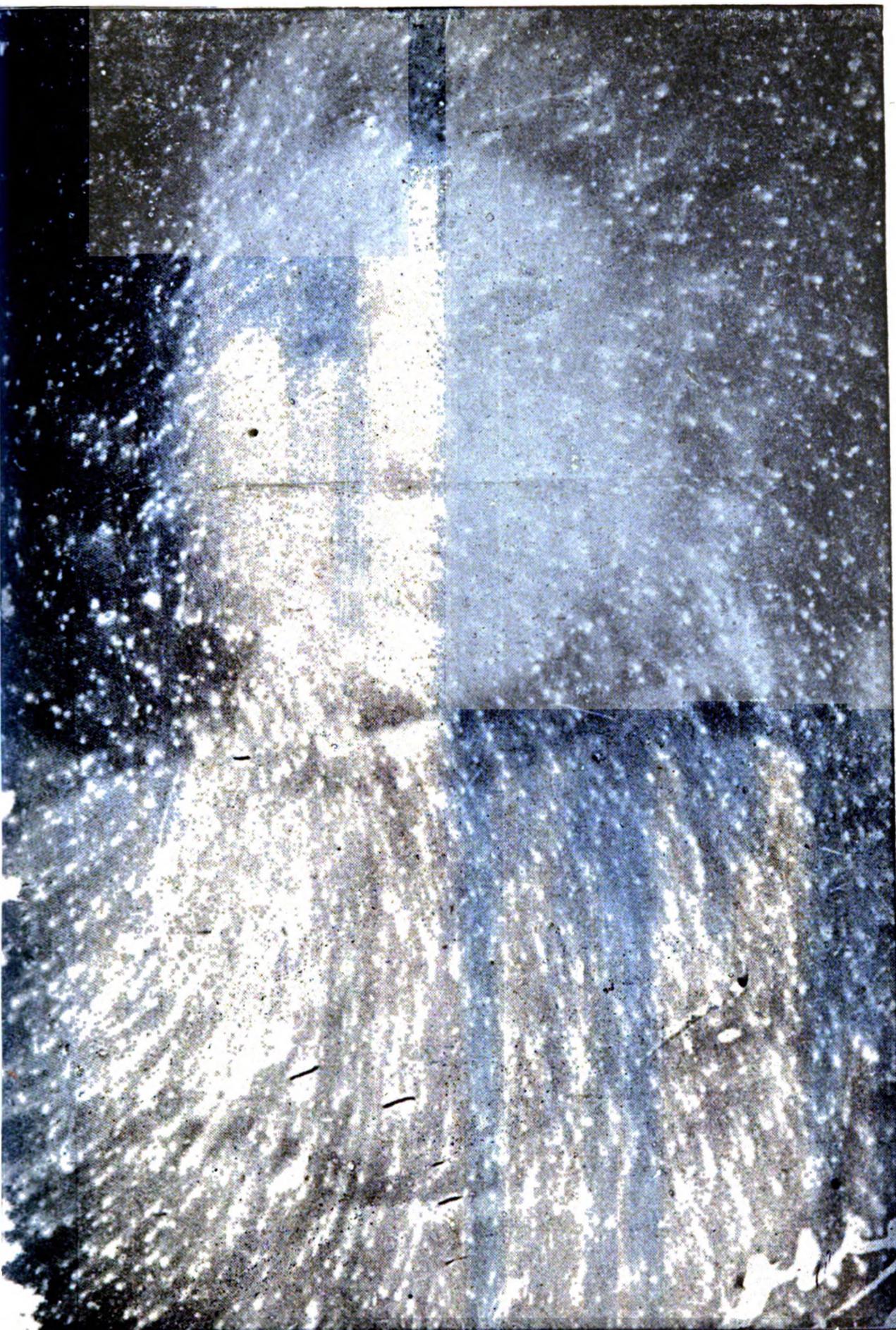
Aussitôt, le régent fit entrer le mulâtre dans une pièce voisine où il fut mis au courant d'un mystère abominable.

Le mulâtre était depuis longtemps l'aide, le prépa-

rateur, l'élève, et l'ami d'un autre mulâtre habitant Londres et docteur en occultisme.

Un soir de 1857, il avait introduit près de son maître deux étrangers, un homme dans toute la force de l'âge et une très jeune femme brune, qu'il avait pris pour des Italiens, et qui s'étaient présentés sous des noms évidemment faux. Ces étrangers venaient demander à son maître le secret de l'envoûtement par le sang. D'abord, le vieux savant refusa ; et plusieurs fois les étrangers revinrent à la charge. Enfin, pauvre comme la plupart des occultistes qui ont consacré leur vie à l'étude de la haute science cachée, le docteur faiblit devant l'offre de dix mille livres sterling, et il fut convenu que le maléfice s'accomplirait. Les étrangers mystérieux revinrent plusieurs soirs de suite, pour suivre les opérations du Mal qui furent faites sur une fiole de sang desséché dont les deux occultistes ignoraient la provenance.

Mais l'étrangeté des circonstances et l'incognito que gardaient jalousement l'homme et sa compagne, avaient piqué la curiosité du jeune mulâtre. Ayant remarqué que la femme portait à un doigt une bague — qu'il crut d'abord être d'argent, mais qu'il reconnut ensuite pour être du platine, métal assez rare à cette époque — sur laquelle étaient gravées des armoiries, il la prit un soir à l'écart, et, sous prétexte d'une opération secondaire où devait intervenir un bijou porté habituellement par elle, il lui emprunta la bague qu'il conserva quelques minutes : cela lui

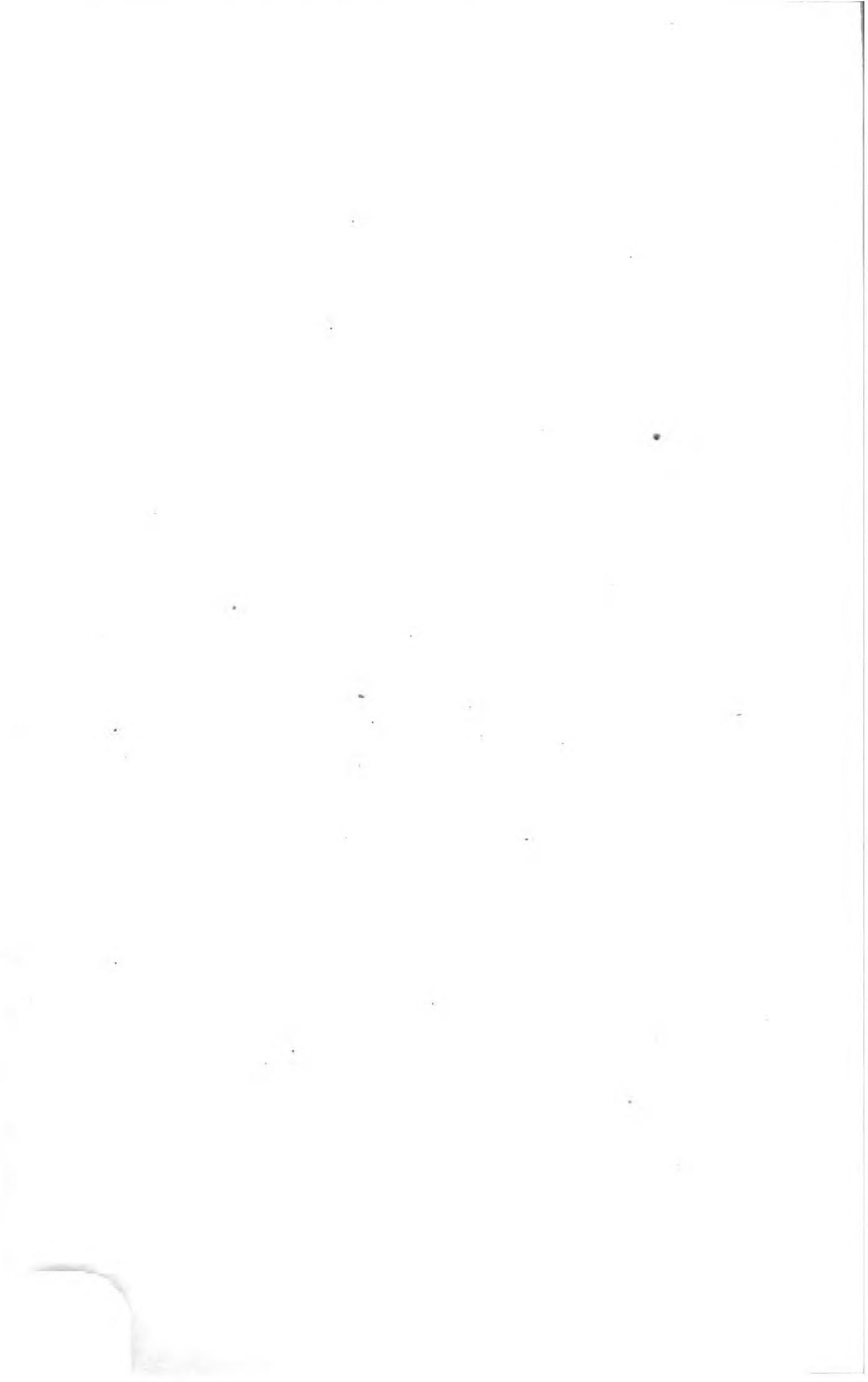


Radiographie d'Aura éthérée

Vibration, en mouvement giratoire, de force éthérique dans l'aura d'une jeune fille, en corrélation avec sa force odique extériorisée sous l'influence d'une violente et subite émotion de colère.

(Envoûtement actif.)

(Cliché communiqué par le Dr H. BARADUC)



suffit pour en prendre l'empreinte sur de la cire, et, dans la suite, ses recherches à cet égard lui apprirent que ces armoiries étaient celles de la maison princière de Belem.

En 1859, la mort de la reine Stéphanie le laissa indifférent : ce pouvait n'être qu'un accident. Mais en 1861, les morts successives, à quelques jours d'intervalle, du roi dom Pedro V et des infants dom Joao et dom Fernando, lui montrèrent l'usage épouvantable qui avait été fait du charme. Il s'en ouvrit à son maître en lui révélant l'identité de leurs visiteurs de 1857. Le vieil occultiste, épouvanté, envoya aussitôt son élève à Lisbonne où il parvint à voir le régent au moment même où le dernier infant venait d'être frappé. Un contre-charme fut aussitôt opéré, et le soir même, dans une salle basse du palais des *Necessidades*, se déroula une scène tragique que l'histoire se gardera bien d'enregistrer, mais qui a été murmurée à l'oreille de quelques-uns par M^{me} A***, une dame de la cour de Lisbonne, très au courant, semble-t-il, des dessous de toute cette lugubre affaire.

Le nouveau roi, dom Luiz, convoqua à un conseil de nuit six officiers de la couronne, pris parmi les plus grands de l'État, et dévoués à la dynastie ; et il appela à ce conseil le prince de Belem. Là, après un silence pesant, quand tous furent réunis, le roi dom Luiz se leva et s'adressa au prince de Belem :

— Monseigneur, lui dit-il, vous avez été jusqu'à ce jour un des grands de ce royaume : je veux encore

augmenter les attributions de votre charge. Dès maintenant, vous ne me quitterez jamais : je vous confie la garde de ma royale personne; et votre fils sera attaché à celle de mon frère, l'infant dom Augusto; mais vous serez l'un et l'autre les otages de nos existences; votre vie répondra de la mienne, et la vie de votre fils répondra de celle de l'infant : voici les garants de ma décision royale et de votre fidélité à ma personne !

A ces mots, les autres assistants tirèrent leurs épées et s'avancèrent, énergiques et menaçants, vers le prince blême, anéanti.

Le roi dom Luiz poursuivit :

— Quant à votre fille, dès que le deuil royal aura pris fin, elle épousera votre neveu et quittera la cour....

L'infant dom Augusto fut sauvé, mais depuis lors il vécut dans un état de santé toujours chancelant : seul de toute la famille, le roi dom Luiz, dont les auteurs du charme magique avaient réservé la mort, échappa au maléfice du sang, et l'année suivante, il épousait Maria-Pia de Savoie.

Aujourd'hui le prince de Belem est mort ; sa fille dona Agueda, devenue veuve, sans enfants, termine sa vie dans un couvent de Portugal.

Le fils du prince, successeur de son titre, est actuellement en bonne place dans l'almanach de Gotha.

A l'époque, on a parlé de poison, et l'on a cité plu-

sieurs toxiques qui auraient été employés, mais sans pouvoir préciser.

Les alcaloïdes végétaux étaient alors connus, et d'ailleurs tous laissent de ces traces que n'a fait découvrir aucune des autopsies royales.

On mit en cause le poison Vaudou, mais ce poison était depuis longtemps connu sinon dans sa composition, au moins dans ses effets.

Enfin, à la cour même de Portugal, on cita un toxique mystérieux, préparé avec une espèce particulière de solanée croissant dans l'Inde, toxique analogue paraît-il à *l'aqua tofana* dont se servaient les Borgia, et tuant sans laisser après soi aucune trace ; les toxicologues qui ont étudié sur place, dans l'Hindoustan, cette flore vénéneuse du pays n'ont jamais rencontré, ni dans leurs recherches de laboratoire, ni dans leur pratique, de substance répondant à cette désignation.

Oui certes, il y eut du poison dans toutes ces morts successives et tragiques, mais c'était le poison de la Goëtie, le charme de l'immonde Magie Noire, le maléfice du sang.

J'aurais pu, à l'appui de mon dire, citer certains faits particuliers dont j'ai été le témoin dans mes relations, et qui ne peuvent s'expliquer que par ce moyen ; mais j'eusse été un témoin sujet à suspicion ; j'ai préféré m'appuyer, en soulevant ces coins du voile qui recouvre l'histoire contemporaine, sur des faits authentiques que tout le monde connaît, que le pre-

mier venu peut contrôler.... Le lecteur croit-il maintenant au sacrifice du sang opéré par les goëtiens? Moi, j'y crois fermement. Aussi, pour ce qui est de donner, dans un volume que peuvent feuilleter toutes les mains, la moindre indication sur ces rites de mal et sur ces incantations d'épouvante et de mort, non ! mille fois non ! j'aime mieux faire faillite au désir qui m'a guidé jusqu'ici en écrivant ce chapitre, de donner au lecteur toutes preuves plausibles et tangibles de l'existence réelle, pratique, de l'envoûtement.

Ce chapitre d'explications ne serait pas complet si je ne disais quelques mots des *philtres* dont l'administration constitue, comme chacun sait, une sorte d'envoûtement, et qui, à ce titre, doivent trouver place ici.

Le philtre est un breuvage, ou une drogue, préparé dans un but déterminé pour obtenir un résultat voulu, principalement pour inspirer de l'amour en faveur d'une personne. Il existe de nombreuses recettes pour composer les philtres, suivant les résultats qu'on veut atteindre; je ne m'attarderai pas à citer de telles puérités, non plus que des exemples dont on trouvera plusieurs, en quelque sorte classiques — notamment l'histoire d'un jeune homme de Gênes, et celle de Marie de Ranfain — rapportée par Görres en sa *Mystique* (Liv. VIII, ch. XXXIV); je me bornerai à quelques considérations scientifiques qui montreront que le philtre magique existe réellement, tel que l'ont compris les temps anciens, bien qu'alors les génies du

Mal et plus tard le démon ne fussent pour rien dans sa fabrication.

Pour bien faire comprendre d'abord quelle peut être la force d'un philtre composé, non suivant les formules de magie diabolique, mais selon les données de la pharmacopée moderne, je me contenterai de transcrire une page d'un auteur cité ailleurs au cours de ce volume, mais dont il est préférable de ne donner ici ni le nom ni le titre de l'ouvrage, la lecture de son œuvre pouvant être dangereuse entre certaines mains, — les mains d'imprudents ou de malintentionnés.

« Je connais une substance qui, administrée à une personne dont les dispositions sont peu bienveillantes à votre égard, peut la mettre dans un état de dépendance envers vous, au point de vous aimer ardemment ou de vous haïr avec la même ardeur à *vos* gré. Vous pouvez profiter de son état pour lui suggérer une idée hallucinante contraire à son repos, ses affections et sa fortune, comme lui procurer les plus douces jouissances qu'elle puisse désirer. Qu'elle soit femme ou vierge, jeune homme ou homme fait, vous pouvez être pour elle ce que vous *voulez être*, c'est-à-dire obtenir d'elle l'abandon de sa personnalité et de sa liberté d'examen au profit de vos passions ou de vos conseils. La puissance de cette plante m'a été démontrée accidentellement, et je ne voudrais pour rien au monde qu'elle fût connue, quoique chacun la *voie* et la *palpe* tous les jours; mais je parle de ses propriétés découlant de *certaines préparations*. Il est heureux pour l'espèce humaine que la connaissance d'une telle puissance lui soit cachée, car elle dépasse de beaucoup celle de l'hypno-

tisme et peut conduire à de bien plus grands troubles, vu qu'elle s'étend à une plus grande quantité d'êtres : quatre-vingts sur cent au moins en sont tributaires.... »

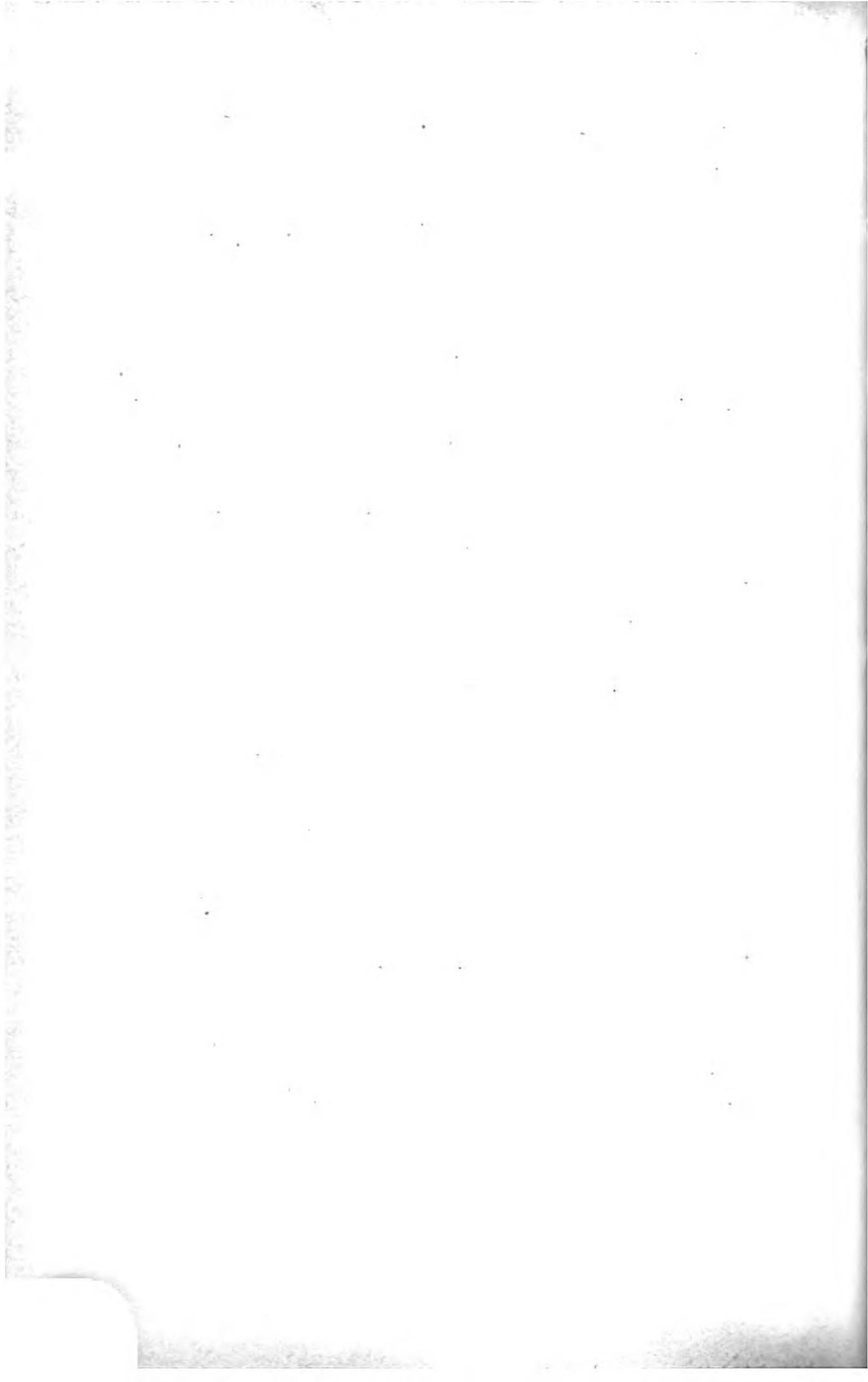
Il est à peine nécessaire, pour expliquer logiquement le pouvoir des philtres, de rappeler que l'ingestion de certaines substances produit sur l'organisme des effets qui, pour ne pas ressortir absolument de la magie diabolique, n'en sont pas moins utilisés dans certaines expériences d'hyperphysique pour mettre l'esprit de l'opérateur dans telle ou telle condition voulue. En première ligne se placent ce que l'on appelle les plantes psychiques dont les unes excitent particulièrement les fonctions du cerveau, comme le *cannabis indica* d'où s'extrait le haschich, et le pavot d'où se tire l'opium ; les autres sont plutôt narcotiques et sédatives, telles que les ciguës, l'aconit, la belladone, la digitale, la jusquiame, le datura, etc. Une des plantes psychiques les plus étranges par ses effets est le *cocculus indica*, dont l'usage et les propriétés sont d'ailleurs absolument inconnus en France ; mais elle est assez utilisée, dans certains cas, en Angleterre et surtout en Amérique, sous forme de boisson ; elle offre cette particularité bizarre de produire, en des conditions spéciales, les mêmes effets que l'hypnose : l'individu qui en a pris garde intacts ses forces corporelles, mais il n'a plus la vigueur intellectuelle que nécessitent le raisonnement et la pensée ; par suite, il prend comme siennes les idées qui lui sont suggérées et les réalise avec autant d'énergie

matérielle que si elles émanaient de son propre cerveau.

On voit qu'en résumé le philtre classique n'est autre chose qu'une mixture pharmaceutique renfermant en soi toutes les propriétés des substances composantes, et chargée, en outre, le plus souvent, de la volonté de l'opérateur, au même titre que l'eau magnétisée.

Comme, parmi les corps chimiques, il en est de fort dangereux à manier, je ne m'appesantirai pas davantage sur ce sujet qui pourrait induire à mal quelque lecteur trop curieux d'expérimentation. Il ne me convient pas — et ce que je dis là, je le dis, non pas seulement à propos des philtres, mais au sujet des procédés scientifiques d'envoûtement — il ne me convient pas, dis-je, de me faire, auprès des esprits inquiets ou portés étourdiment vers des mystères mortels, le pourvoyeur d'une abominable semence qui, si le malheur voulait qu'elle germât, justifierait pour sa part l'obsécration de Stanislas de Guaita :

« Si tous ces secrets étaient divulgués et qu'il fût assez de pervers au monde pour en abuser collectivement, c'est chose triste à dire, mais tels seraient les fruits d'une civilisation néfaste qu'il faudrait espérer une invasion de barbares comme une délivrance ! Elles viendraient, les brutes bienfaisantes, et, pour anéantir les fruits malsains, saperaient l'arbre contaminé, et bénies seraient-elles de déblayer les débris immondes de ce qui aurait été la grande civilisation européenne ! »



III

L'INCUBAT DE LA LÉGENDE

L'incube et le succube sont les deux formes spectrales d'un hermaphrodite convertible, si j'ose dire, tour à tour phalloïde ou ctéimorphe, selon que l'être brutal dont l'appétit l'évoque est une sorcière ou un sorcier.

Stanislas DE GUAITA.

(Le Temple de Satan.)



III

L'INCUBAT DE LA LÉGENDE

Les auteurs mystiques appellent communément *Incubat* le commerce charnel d'un démon avec une femme, et *Succubat* le même commerce du démon, sous la forme féminine, avec un homme.

Il est certain que pour aborder telle question, il convient d'user d'une grande légèreté de plume, de façon à être compris à demi-mot. Mais, d'une part, le présent ouvrage n'est pas écrit pour les jeunes filles, et, d'un autre côté, je pense que les lecteurs sérieux savent, au moins *grosso modo*, les faits généraux dans le détail desquels il me faudra entrer, et m'ouvriront ce large crédit d'indulgence dont a besoin quiconque étudie de façon claire, mais tout en voulant garder certaine mesure, les points de la science qui confinent aux intimités de la nature humaine. Et c'est précisément parce que l'on s'est toujours gardé, par un sentiment de décorum mal compris, de porter la lumière dans la fange de l'incubat, que pour beaucoup ce mystère d'abomination ne se peut expliquer qu'en faisant appel au pouvoir du démon. J'ai prouvé

dans mon volume précédent que le démon n'existe pas : je vais montrer maintenant que le monstrueux phénomène de l'Incubat repose uniquement sur des causes très naturelles.

De tous temps, l'homme s'est ingénié pour entrer en relation avec les puissances supérieures, et, de communication en rapport, il a dans certains temps de démence abouti à l'incubat. La plupart des cultes antiques, quand le divin ésotérisme s'en est mué en un exotérisme grossier, ont versé dans cette infamie ; des temples les plus sacrés de l'antique Orient, lorsque le culte qu'ils abritaient s'est écorcifié, jusqu'aux nôtres ainsi que je l'ai démontré plus haut en parlant du *Carmel* contemporain, en passant par les éphialtes des grecs, les empuses des Latins, les walkyries des Scandinaves, les dusiens des Gaulois, on est arrivé à faire copuler des dieux avec l'homme. Les amours de Vénus avec les mortels sont classiques. Nous voyons Ocrésia enfanter Servius Tullius par la fécondation du dieu Lateranus ; Pénélope sur le Taygète, donner naissance à Pan par la grâce de Mercure.... Il n'est guère d'homme illustre de l'antiquité, Scipion, Aratus, Aristomène, Alexandre, Romulus, Platon, dont l'origine ne fût regardée comme divine. Les anecdotes scandaleuses à ce sujet foisonnent chez les anciens auteurs, depuis Hérodote décrivant le cérémonial avec lequel l'épouse mortelle choisie par le dieu Bélus est conduite la nuit au lit du sanctuaire, jusqu'à Josèphe qui raconte la mésaventure de Pauline,

femme d'un chevalier romain, avec un faux Anubis.

L'avènement du christianisme n'a nullement mis fin à ces pratiques, loin de là ! Mais au moins l'introduction du démon dans le dogme a permis de rejeter sur Shatan l'immense majorité de ces abominations, je ne puis malheureusement dire la totalité, car la démence humaine a été jusqu'à imaginer des rapports charnels entre Dieu et la créature, rapports causés par un mysticisme dévoyé, au sujet desquels la médecine pourrait en dire long, et qui ont parfois abouti à un tel gouffre de folie que l'on se refuserait à y croire si l'on n'avait sous les yeux — comme moi au moment où j'écris ces lignes — des ouvrages de casuistique et de mystique traitant de la « Sodomie divine ».

Ici, nous tombons dans la folie pure en ce qu'elle a de plus caractérisé : je ne m'occuperai donc pas de telles ordures et me confinerai dans l'étude de l'incubat proprement dit, c'est-à-dire des rapports charnels de l'homme et de la femme avec le démon — suivant la croyance vulgaire.

C'est surtout au Moyen-Age que se manifeste cette épidémie de névrose. Avec sa religiosité malade, sa sensualité étrange, qui se traduisirent par de très blanches vertus et d'infâmes débauches, le Moyen-Age était l'époque la plus favorable au développement de ce vice. Alors, de toutes parts, les faits fourmillent, soit recueillis en détail par des écrivains spéciaux, soit conservés dans les archives judiciaires

qui en révèlent toutes les circonstances par le menu des enquêtes. Je n'ai donc que l'embarras du choix, et me bornerai à citer quelques faits dont chacun a son importance à un point de vue particulier.

Voici d'abord le cas de Madeleine de la Croix dont le caractère bizarre et compliqué tient à la fois de celui de Sainte Thérèse et de Magdeleine Bavent, de la Cadière et de Catherine Emmerich.

Née en 1487 à Aquilar, elle avait pris le voile en 1504 ; devenue abbesse du couvent de Sainte-Elisabeth, à Cordoue, elle passait pour une sainte. Princes de l'Église ou grands du monde, savants, religieux de tous ordres, se recommandaient à ses prières ; le nonce du pape la visita ; l'impératrice rechercha ses bénédictions. Elle prophétisait, opérait des miracles et avait une réputation européenne de sainteté. Durant quarante ans, ses révélations, ses prédictions, ses guérisons miraculeuses furent constatées par les savants et les théologiens les plus habiles, lorsqu'enfin, en 1543, une maladie la mit à deux doigts de la mort. Prise de convulsions terribles, elle fut jugée possédée et exorcisée : c'est alors que se révéla le drame d'incubat qui avait rempli sa vie. A l'âge de cinq ans, avoua la maléficiée (Llorente, *Hist. crit. de l'Inquis.*, II. — Majole, *Dier. Canic.*), le démon lui était apparu sous la forme d'un ange de lumière et lui avait annoncé qu'elle deviendrait une grande sainte. Plus tard, elle contracte mariage avec lui et lui donne, en gage d'alliance, deux doigts qui

resteront désormais atrophiés, et qui en sont le signe visible et permanent. Dès lors, il prend le nom de Balban, se présente sous la forme d'un bel adolescent, et devient l'incube de sa victime ; puis, plus tard, quand elle est complètement subjuguée, il revêt, dans ses visites, l'apparence d'un homme noir et difforme, qui d'abord l'effraie, mais auquel elle s'habitue — et les accouplements diaboliques continuent. Quand elle résiste, le démon la soulève et la laisse brutalement retomber : elle a, notamment, d'après les procès-verbaux, deux côtes brisées à la suite d'une scène de cette nature. Elle signa ses aveux, en conséquence desquels elle parut le 3 mai 1546 dans un auto-da-fé, puis fut jetée dans une prison ecclésiastique où elle termina ses jours.

A cette époque, d'ailleurs, le fait est considéré presque comme normal. En voici la preuve :

En 1643, raconte Brognoli, je fus chargé par mes supérieurs d'aller exorciser une jeune fille de vingt ans qui était poursuivie par un incube.... A peine étions-nous entrés que le démon, qui était précisément alors occupé avec elle, se retira. Elle m'avoua sans détour tout ce que l'esprit impur faisait avec elle. Je jugeai, d'après ce qu'elle me dit, que, malgré ses dénégations, elle prêtait au démon un consentement indirect. En effet, elle était toujours avertie de ses approches par une surexcitation violente des organes sexuels ; et alors... elle courait à sa chambre et se mettait sur son lit....

D'autre fois, le démon prend la forme d'un objet aimé.

Le même Brognoli (*Alex. disp.*), 2 cite le fait d'un jeune homme de Bergame qui, tourmenté par un succube, confia son histoire à notre auteur.

Un jour, comme il se mettait au lit, le démon lui était apparu sous la forme d'une jeune fille qu'il aimait beaucoup. A sa vue, il poussa un cri, mais le fantôme lui ordonna de se taire, en l'assurant qu'il était sa bien-aimée. Il savait très bien que ce n'était point là celle qu'il aimait, mais un démon; malgré tout, après quelques paroles et quelques caresses, il consentit à ses désirs. Le fantôme lui dit alors être un démon et lui affirma que s'il le poursuivait jour et nuit, c'était par amour. Et leur commerce charnel dura plusieurs mois....

Brognoli rapporte plusieurs faits de ce genre, et les histoires analogues abondent chez Sprenger, Barnelt, Thomas de Brabant, Alvaro Pélagio, etc.

En cette période, d'ailleurs, il a été écrit des livres entiers sur ce sujet. L'un des plus curieux, du R. P. Sinistrari d'Ameno, est intitulé : *De la démonialité et des animaux incubes et succubes, où l'on prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetées par N. S. J. C., et capables de salut ou de damnation.* On y rencontre plusieurs curieuses anecdotes; mais celle que je lui emprunterai se trouve dans son traité *De delictis et pœnis* qui, dit son traducteur Liseux, est un véritable Code de l'Inquisiteur. Je résume.

Dans un monastère, une nonne s'était fâchée avec une

de ses voisines de cellule. Celle-ci remarqua un jour que sa compagne évitait fréquemment les autres religieuses et se retirait seule en sa cellule où elle s'enfermait à double tour. La curieuse épia, entendit comme deux personnes qui parlaient à voix basse, puis *poppysmata*, des craquements de lit, des gémissements et des soupirs, *quasi duorum concumbentium* ; mise en éveil, elle surveilla la porte de la cellule, mais sans en jamais voir sortir que la nonne toute seule. Elle avertit l'abbesse qui vint écouter avec « d'autres personnes discrètes » ; après enquête, on ne put découvrir la cause de cet émoi ; alors on perça la cloison et l'on vit *elegantem quemdam juvenem cum moniali concumbentem*. Les autres nonnes vinrent constater le délit ; on enfonça la porte et... l'on trouva la religieuse seule. Une accusation fut portée devant l'évêque et la coupable finit par avouer qu'elle avait commerce avec un incube.

Au reste, dans ces temps, l'incubat était chose si commune que des couvents entiers se trouvaient envahis à chaque instant — et durant de longues années — par cette épidémie ; et la croyance à cette folie devint telle que les démonographes en arrivèrent à préciser les jours préférés des incubes (Pâques, Noël, etc.), les êtres humains qui leur plaisent davantage (ceux qui ont une belle chevelure ; les femmes mariées, plutôt que les vierges, à cause du péché d'adultère, etc.), à discuter doctoralement les procédés usités par le diable (usage d'un corps récemment défunt et momentanément rendu à une vie factice, ou création complète d'un corps de matière aérienne condensée), et à approfondir la grave question de

savoir si de tels rapports peuvent donner naissance à des enfants, — question longuement controversée et généralement résolue comme suit : Par lui-même, le démon ne peut procréer, mais, en prenant préalablement la forme d'un succube, il peut s'approprier la semence d'un homme, qu'ensuite, en revêtant la forme incubique, il peut transmettre à une femme. Et à la suite naquirent des controverses invraisemblables, telles que celle-ci : L'enfant né de l'incubat provient-il du démon, ou bien de l'homme dont le démon a dérobé la semence ? En tout cas il devint alors communément admis que l'enfant né dans ces conditions doit être criard, glouton au point d'épuiser successivement plusieurs nourrices, — c'est à cette particularité qu'on le reconnaissait d'habitude, — ne prenant plaisir qu'à voir et à faire le mal, et vivant d'ordinaire peu de temps. Et telle croyance en vint à s'enraciner chez tous les peuples d'Occident au point que toutes les langues de l'Europe avaient des termes spéciaux pour désigner cette progéniture de Shatan : *Selkind*, *cambions*, *wechselbalg*, *kilcrops*, etc.

Mais aujourd'hui, dans notre état de progrès intellectuel et moral, l'incubat existe-il encore ? A cette question, un médecin, un confesseur seraient plus qualifiés que moi pour faire réponse. Cependant, je trouve dans des auteurs contemporains des quantités d'exemples ; je n'en citerai que deux :

Le premier se rencontre dans la *Revue spiritualiste*

de La Haye du 25 août 1859, sous la signature de Revius, major de l'armée néerlandaise ¹.

« Un soir, nous eûmes des attouchements inusités..., les dames étaient touchées très indécement. Une d'elles, d'ailleurs très respectable, manqua de tomber à la renverse par un attouchement très saisissant au-dessus des genoux et sous ses vêtements. Très courageuse... elle demanda à l'être ce qu'il exigeait d'elle : « Vous embrasser. — Eh bien, embrassez-moi ! — Non, pas ici, mais au lit.... » Pour prévenir d'autres scandales, on mit fin aux expériences. »

Un autre jour où le major Revius n'avait avec lui que des hommes, des êtres féminins se révélèrent :

« Ce fut une suite de scandales... Elles commencèrent à nous faire des caresses non équivoques, nous touchant d'abord les mains avec leurs mains... A ma demande si celle qui s'était accrochée à moi m'avait connu, elle répondit : oui, et ajouta plusieurs paroles curieuses. Pendant cette conversation, deux autres prenaient plaisir à faire à deux des assistants des caresses telles que je m'abstiens de les indiquer... L'un d'eux se sentit étreint dans des bras invisibles et accablé de telles caresses que.... »

On me permettra d'interrompre ici cette citation fragmentaire.

Le second exemple que je citerai est extrait d'un

¹ Il va sans dire que les expériences citées ci-après, bien qu'opérées en mode spirite, ne sont que des manifestations de forces odiques ou psychiques, alors complètement insoupçonnées, personnelles aux opérateurs, et mises en œuvre par eux-mêmes et à leur insu. — Voir à cet égard la note, page 105.

auteur dont, il est vrai, la documentation est fort sujette à caution (G. des Mousseaux, *les Hauts Phénomènes de la Magie*), mais je le rapporte parce que, d'autre part, j'ai eu personnellement connaissance d'un cas analogue.

« Une jeune veuve avait formé le projet de se remarier, et, de bons amis, approuvant sa pensée, trouvèrent et se hâtèrent de lui proposer un parti digne de fixer son choix. — Non, merci, répondit-elle, cela ne se peut. — Vous renoncez donc au mariage ? — Oh ! les choses ont bien changé ; maintenant je me suis mise en rapport avec mon mari ; mon mari revient la nuit, et, si je ne le vois point, je l'entends, je le sens à mes côtés : *je ne suis plus veuve !* »

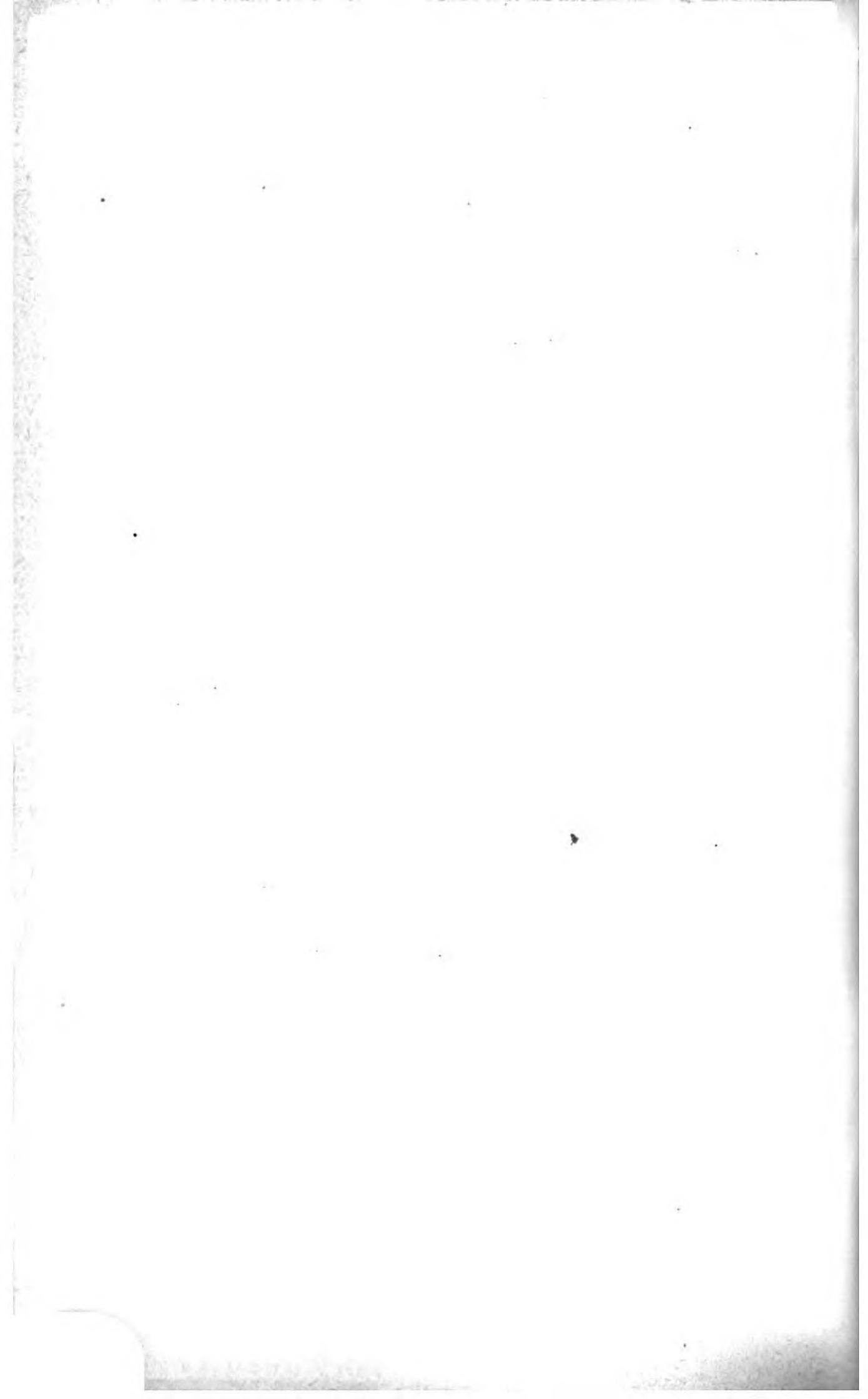
Tel est, à grands traits, l'incubât contemporain. On voit que Shatan n'y est pas expressément nommé ; mais comme l'Église rapporte tous ces faits au démon, ce n'est pas sans raison que je les ai cités sous cette rubrique. Au reste, comme on va le voir, les exemples des temps antérieurs, aussi bien que ceux de notre époque, s'expliquent de la même façon scientifique, que je vais étudier au stade suivant de cette seconde septaine.

IV

L'INCUBAT DE LA SCIENCE

**Le cœur de l'homme est parfois
une insondable sentine de vices.**

D^r DURAND DE GROS.



L'INCUBAT DE LA SCIENCE

Ambroise Paré — cela tient évidemment à l'époque où il écrivait — admet l'existence de l'incube tel que le définissaient les théologiens de son temps. Aujourd'hui, le médecin qui emploie ce terme l'applique uniquement à une sorte de cauchemar. Lorsque, au cours du sommeil, on se sent suffoqué par un poids sur l'estomac, l'imagination du dormeur lui représente un chien monstrueux, un nain velu, une sorcière ou autre création fantaisiste, qui pèse sur sa poitrine : c'est l'incube tel que le comprend la médecine moderne.

Mais une telle définition est trop restreinte, et c'est traiter trop légèrement le sujet que de ne pas aller plus loin, car, ainsi que je vais le montrer, l'incube du Moyen-Age *est* — réellement — médicalement — physiologiquement....

Je l'ai écrit ailleurs¹, et je le répète ici : pas plus qu'aucun occultiste ou psychiste, je ne crois à un démon existant autrement que comme créature de

¹ *Histoire mythique de Shatan*, 1 vol. in-8, chez Daragon.

nos terreurs, ou symbole, abominable à la fois et grotesque, de nos vices. Pour moi, comme pour quiconque réfléchit sans être aveuglé par quinze siècles de manichéisme latent, il n'apparaît que comme une entité irréelle, comme une caricature monstrueuse de la Divinité....

Et cependant, je crois à l'incubat; et je dirai même plus : je suis absolument certain de son existence et je vais en donner des preuves.

Il semble y avoir en cette double affirmation une contradiction absolue, mais qui n'est que superficielle et disparaîtra au cours de l'explication qui suit :

Nombre de théologiens ont écrit des volumes sur la question. Tous les faits qu'ils racontent de la possession sexuelle, pour incroyables qu'ils paraissent, peuvent néanmoins être tenus comme rigoureusement vrais¹ : leur erreur git en ceci qu'ils rapportent au démon la cause des phénomènes dont l'essence leur échappe, et qui sont en réalité produits par les créations larvaires du cerveau humain... je ne dis pas, je suis loin de dire : produits par l'imagination humaine, car, malheureusement, les faits matériels sont indéniables.

J'explique ailleurs ce que sont les larves, êtres extra-naturels, émanés sur un autre plan par la

¹ Sauf, naturellement, les cas où le mysticisme des temps met au compte de l'incubat les faits qui n'ont d'autre cause que celle — très naturelle — de la dépravation purement humaine.

pensée, le désir, ou la volonté de l'homme, mourant rapidement lorsqu'elles sont créées par une idée fugitive, vivant au contraire, et se fortifiant au point de devenir dominatrices et fascinantes, lorsque le cerveau qui les a produites se complait en leur idée-mère : l'incubat ne serait donc qu'une possession larvaire.

Je ne rééditerai pas les histoires longuement rapportées dans les ouvrages de mystique diabolique : j'en ai résumé quelques-unes au chapitre précédent, cela suffit ; je me placerai simplement sur un autre terrain en traitant médicalement la question pour faire bien saisir la réalité des faits.

Le D^r Durand de Gros rapporte quelque part l'observation suivante ¹ :

¹ Pour donner à cette observation médicale toute la valeur qu'elle comporte, il importe de la faire précéder d'une essentielle explication.

Les adeptes du spiritisme se divisent en deux classes absolument distinctes l'une de l'autre : les intellectuels, ceux qui réfléchissent, qui étudient, et... les autres. Ces derniers acceptent indifféremment comme manifestation de l'au-delà tout ce qui leur paraît, sans plus ample informé, être du ressort du merveilleux. Les premiers, au contraire — et ceux-là seuls sont sérieux et méritent d'être pris en considération — savent parfaitement que l'homme renferme en lui-même, à l'état latent, potentiel, des dynamismes spéciaux qu'ignore encore la physiologie banale, mais que des chercheurs ont mis en lumière, comme l'a fait, pour la force odique, M. de Rochas au cours de ses expériences avec Eusapia Paladino. Ceux-là n'admettent comme communications *réelles* des Êtres désincarnés que celles qui portent en elles-mêmes la preuve de leur réalité, au triple point de vue moral, intellectuel ou matériel. Pour toutes les autres, ils se rendent compte d'être en présence de manifestations de ces forces personnelles dont je viens de parler, inconsciemment mises en œuvre par

« Un jour qu'il était dans son cabinet avec un ami, dont il donne le témoignage, un client, ancien notaire de province, le vint consulter, lui disant en substance à peu près ceci :

« Monsieur, je m'occupe de phénomènes spirites; j'ai eu le malheur d'évoquer Louis XIV, et depuis lors ce prince est acharné à ma perte d'épouvantable façon; dès que je suis couché, je vois ma porte s'ouvrir et entrer deux de ses maîtresses envoyées par lui, tantôt la Vallière et Fontanges, tantôt Marie Mancini et la Montespan, ou d'autres, mais toujours matérialisées : ces deux femmes me comblent de caresses malgré ma résistance et mes refus; j'ai beau lutter, leur cracher au visage, rien n'y fait; je deviens leur victime passive chaque soir,

eux-mêmes ou par un assistant — et ils ne les étudient que comme telles.

Les autres, au contraire, regardent aveuglément comme transmission des « Esprits » tout phénomène extra-physique, quel qu'il soit, et, par suite, sans s'en douter, se rendent dupes d'eux-mêmes. C'est un de ces derniers qui fait l'objet de l'observation du Dr Durand de Gros.

Ceux-ci, dans leurs expérimentations, au lieu de se trouver, comme ils le pensent, devant un « jour ouvert sur l'Autdelà », sont placés, à leur insu, en face d'une sorte de miroir psychique qui reflète leurs propres pensées, personnelles ou collectives, et c'est leur propre force odique, maniée par leur désir, qui produit devant eux les phénomènes physiques dont ils rapportent la cause aux Etres avec lesquels ils se croient en communication. C'est, en un mot, leur propre cerveau qui opère, — et cela sans qu'ils s'en doutent.

Je me suis trouvé un jour en face d'une jeune fille qui, douée d'une grande force psychique, obtenait des communications très curieuses à étudier : « Oh ! monsieur, me dit-elle naïvement, les communications que j'obtiens en public sont à peu près sérieuses (!), mais vous ne sauriez vous imaginer combien sont ordurières celles qui me sont faites en particulier. » La malheureuse enfant ne se doutait pas de la véritable cause de cette différence : c'est que, devant des étrangers, elle réfrénait ses pensées intimes, auxquelles elle donnait libre cours dès qu'elle se trouvait seule.

la nuit entière, et le matin je me réveille à demi-mort de consommation et d'épuisement. N'est-ce pas, messieurs, ajouta-t-il, tremblant et grinçant des dents, que c'est terrible de sentir son cerveau se fondre tous les jours à l'impur contact de ces bacchantes toujours inassouvies, de sentir la vie qui s'épuise, la folie qui s'avance à grands pas, et de n'y pouvoir rien... rien... rien ! »

Remarquons que ce malade, au moment où il est devenu la proie de l'incubat, avait déjà le cerveau détraqué — ce qui, en pareil cas est la condition essentielle et primordiale — ; il s'était trouvé pouvoir émettre en grande quantité du fluide psychique, et, probablement sans études préalables, s'était livré aux évocations spirites, sans mesure, sans frein.

Je rends maintenant la parole au docteur Durand de Gros.

Par quelle voie cet homme était-il arrivé à un tel degré d'abrutissement ? Je vais le dire, car ce n'est malheureusement pas le premier que j'aie vu dans une pareille situation.

Il y a des spirites réellement doués d'une certaine force psychique, c'est-à-dire capables de faire mouvoir et parler la table, qui emploient cette puissance à la satisfaction de curiosités malsaines et d'appétits inavouables. Seuls, le soir, avec leur instrument d'interrogation, — c'est en général un petit guéridon que l'on peut charger du fluide —, ils commencent avec une certaine hésitation à lui poser des questions obscènes. Notez bien que ces gens-là ne manquent jamais d'évoquer quelqu'un de ces morts fangeux, comme le marquis de Sade, Lebel, l'agent des plaisirs de Louis XV, ou tout autre. Alors commence dans

le silence de la nuit une de ces conversations éhontées, dans lesquels le médium solitaire ne fait que se renvoyer l'expression de ses ignobles pensées et de ses honteux désirs. Il sait le moyen de se mettre lui-même en extase, de provoquer par auto-suggestion le sommeil somnambulique, ce sommeil que tout le monde connaît aujourd'hui par les travaux des illustres expérimentateurs de la Salpêtrière, pendant lequel on peut donner au sujet toutes les impressions qu'on veut lui faire éprouver.

Ainsi, lorsque l'éminent professeur Charcot, en lui présentant une pomme de terre, dit à son sujet : « Ceci est une poire délicieuse, mangez-la ! » le somnambule, ou l'hypnotisé comme vous voudrez, se jette avec avidité sur ce légume, et le mange avec tous les dehors de la réalité d'une jouissance complète.

Supposez qu'au lieu de cela, on dise au malheureux, en lui montrant une chaise : « Voici une jeune et charmante femme, saluez-la ! » L'hypnotisé se confondra en révérences et en politesses.

Supposez encore — le terrain devient brûlant, mais je prie le lecteur de m'excuser : je fais de la science pure, et, en cherchant à lui faire comprendre un état pathologique des plus extraordinaires, je sais ce que je lui dois et que la langue française est assez riche en détours qui puissent permettre à un honnête homme de rendre chaste sa pensée. — Donc, je suppose encore que l'on dise à l'hypnotisé : « Là, dans ce lit, se trouve une femme charmante ; je vous ordonne de la posséder ! » Le misérable suggestionné se précipitera, et non seulement il verra la femme, mais encore l'acte s'accomplira avec toutes les sensations de la réalité....

Eh bien ! c'est là qu'en est arrivé à la longue le soi-disant spirite dont je parle comme exemple. Il finit par acquérir peu à peu le pouvoir de s'auto-suggestionner lui-

même, et, en s'hypnotisant, il évoque dans son cerveau toutes les femmes que sa lubricité convoite.

Dans l'horrible attraction qu'il subit, il prend l'habitude de s'hypnotiser tous les soirs, faisant défiler dans son lit toutes les femmes célèbres que son imagination grandit encore, depuis Cléopâtre et Aspasia jusqu'à Ninon et Madame Récamier.

Malheureusement, pour le misérable, au bout de quelque temps, il ne peut plus s'arrêter; l'innervation est complète, l'habitude est acquise; le seul contact de son lit, la position couchée l'hypnotisent malgré lui, et chaque nuit recommence l'orgie terrible qui détruit peu à peu chez lui toutes les forces vitales, car le rêve n'a rien de platonique... ¹ et bientôt arrivent l'épuisement, la folie et la mort....

« ... Dormez dans un fauteuil, lui dis-je, prenez trois fois par jour un milligramme d'hypophosphite de strychnine, douches froides sur la tête et sur les reins, exercice violent pendant le jour.... »

Ainsi qu'on peut le voir par cet exemple, il s'agit là d'une véritable maladie — d'une maladie mortelle.

Le Moyen-Age, terrifié par Shatan, rapportait au démon tous ces abominables phénomènes qu'il ne s'expliquait pas, et cela se comprend — l'hypnose n'était alors connue que des occultistes, des magiciens, comme on disait alors —; dans le public, dans les cloîtres, l'être à qui le hasard avait révélé cette faculté ne se rendait pas compte de la façon dont elle s'exerçait; celui qui procédait par auto-hypnotisme n'avait

¹ *Vestem meum et cubiculum semine video maculata*, disait ce malade au médecin.

garde de s'en vanter ; et le diable, qui avait bon dos, endossait la responsabilité de l'affaire. On avait recours à des exorcismes dont le cérémonial hallucinait les assistants eux-mêmes mais en réalité le démon ne cédait que le jour où sa victime épuisée par les jeûnes, les macérations et les supplices corporels, n'avait plus la force de penser et, par suite, de s'autohypnotiser.

Car, et c'est là ce qu'il y a de terrible en pareille matière, le premier venu, lorsqu'il est au courant des conditions où il doit se placer et des pratiques qu'il convient de mettre en œuvre, toutes plus simples et plus faciles les unes que les autres, peut se livrer à volonté à l'incubat. Seulement il est nécessaire de bien le faire savoir aux détraqués que tenterait l'exercice de cet immonde sadisme : ce serait pour eux se lancer sur une pente que l'on ne peut que très rarement remonter et qui n'a que deux terminaisons possibles : la folie par le gâtisme, et la mort par le ramollissement.

Mais la façon de procéder est si simple, je dirai même si lumineusement naïve¹, qu'il a pu paraître un manuel spécial donnant au premier venu toutes les indications nécessaires à la perpétration de cette abominable chose.

¹ Le docteur Liébeault, dans un de ses ouvrages dont on me pardonnera de ne pas citer le titre pour ne pas mettre des imprudents sur la voie, mentionne le cas d'un sourd-muet, d'intelligence rudimentaire, qui était arrivé à mettre ces procédés en œuvre, sous la simple impulsion de son instinct animal.

Je regrette bien vivement de ne pouvoir citer ni le nom d'auteur ni le titre de cette plaquette de huit pages, imprimée en province : la satisfaction que j'aurais de clouer à un pilori d'indignation l'auteur de ce *factum* néfaste — qui ne s'est jamais douté du devoir incombant à quiconque manie une plume —, doit céder devant la crainte que j'éprouve de lui faire de la réclame et, par suite, d'amener sa brochure entre des mains qui ne la doivent pas feuilleter. Dans sa lamentable inconscience, l'auteur écrit des choses comme celles-ci : « ... Avec l'entraînement, la suggestion devient si forte, l'hallucination conséquent est si intense, que le fantôme évoqué revêt une chair obsédante, avec toutes les propriétés du corps vivant. On en perçoit alors instantanément les formes, la couleur, l'odeur, le goût, les sons qu'il émet ; on peut même ressentir des impressions nouvelles.... »

Parbleu ! oui, tout cela *est*, et nous le savons dès longtemps ; et nous savons bien d'autres choses, sur ce même sujet, que l'auteur ignore, fort heureusement ! sans quoi, il les eût probablement révélées avec autant d'inconscience qu'il en a mis à expliquer les voies et moyens.

Toutefois, il me semble utile d'affirmer que, à la lecture de sa brochure, il ne m'a pas paru le moins du monde être un adepte de l'occultisme : dans ce cas, il eût compris la grande loi des droits et des devoirs, et la faute qu'il commettait lui fût apparue avec toutes ses conséquences. Il me paraît plutôt un banal

curieux à qui le hasard d'un pantacle déchiffré ou d'un manuscrit imprudemment laissé ouvert, a livré ce secret — et qui s'est hâté de le répandre, sans aucun souci du péril auquel il exposait ses lecteurs.

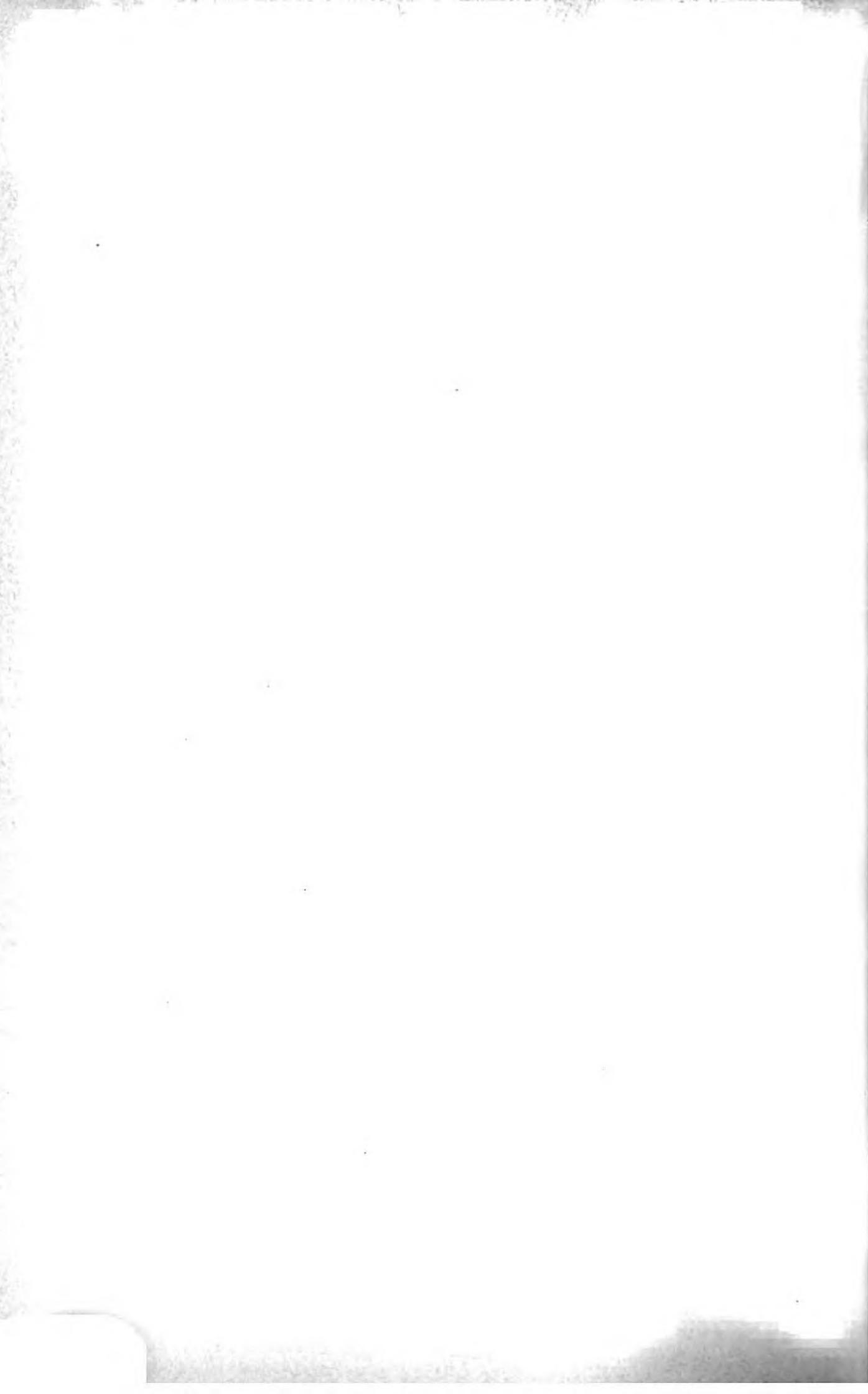
Il n'est malheureusement pas seul dans son cas ; mais ses imitateurs — ceux du moins que je connais, et ils sont rares — ont su envelopper leur parole dans un voile de phraséologie que peut soulever seul celui-là qui est déjà au courant, — qui *sait* : ils ont, en un sens, fait œuvre de science. Quant au premier, je regrette d'avoir à le dire ici, sa brochure est de ces choses que l'on ne peut qualifier que d'un mot — mais ce mot n'est usité que dans la basse charcuterie. Et si je l'ai citée — de façon anonyme, — c'est seulement pour bien prouver, pour mettre absolument hors de conteste non seulement que l'incubat est un phénomène avéré, patent, irrécusable, mais encore qu'il existe des procédés spéciaux pour en amener la production, procédés assez simples et faciles à pratiquer pour être artificiellement utilisés — mais seulement par des déments, de volontaires candidats à la grande névrose, que guettent, au détour d'une expérience, les dépressions lamentables de l'idiotie et les affres d'une mort atroce.

Arrivé au terme de ces pages dangereuses, j'ai la conscience d'avoir dit tout ce qu'il fallait dire, de m'être montré assez explicite pour que tout lecteur soit maintenant bien convaincu qu'il ne s'agit, en fait d'incubat, que d'une névropathie spéciale dans laquelle

le démon, tel que le comprennent les religions occidentales, n'a rien à voir. Je crois m'être expliqué avec la plus entière prudence, et, si quelques passages ont paru nébuleux à certains, c'est qu'il m'a semblé inutile de leur indiquer la voie qui mène au plus sombre des vertiges : il me suffit d'avoir été compris par le philosophe et le médecin.

C'est qu'en effet, à notre époque d'affolement général, où c'est à qui inventera un délire inédit ou découvrira une frénésie jusqu'alors ignorée, cette démence, encore peu connue, a tendance à entrer dans nos mœurs : elle suit la même voie que la passion de l'opium, qui, longtemps cachée dans les principaux ports de l'Europe, a maintenant ses « fumeries » dans toutes les grandes villes de l'intérieur. A l'heure où j'écris, je pourrais citer une maison, située dans un quartier de la périphérie nord-ouest de Paris, où se mettent en pratique les leçons données par les manuels dont j'ai parlé ; où le candidat — homme ou femme, — sous une direction trop habile, est soumis à un savant entraînement, où, en un mot, l'Incubat tient ses assises avec le secours des procédés les plus simples et sans avoir, en aucun cas, recours à Shatan.

Mais, au fronton de cette demeure, on pourrait placer l'inscription suivante : « *Ici, se granulent les poumons ! Ici, se liquéfient les moëlles ! Ici, s'effritent les cerveaux !* »

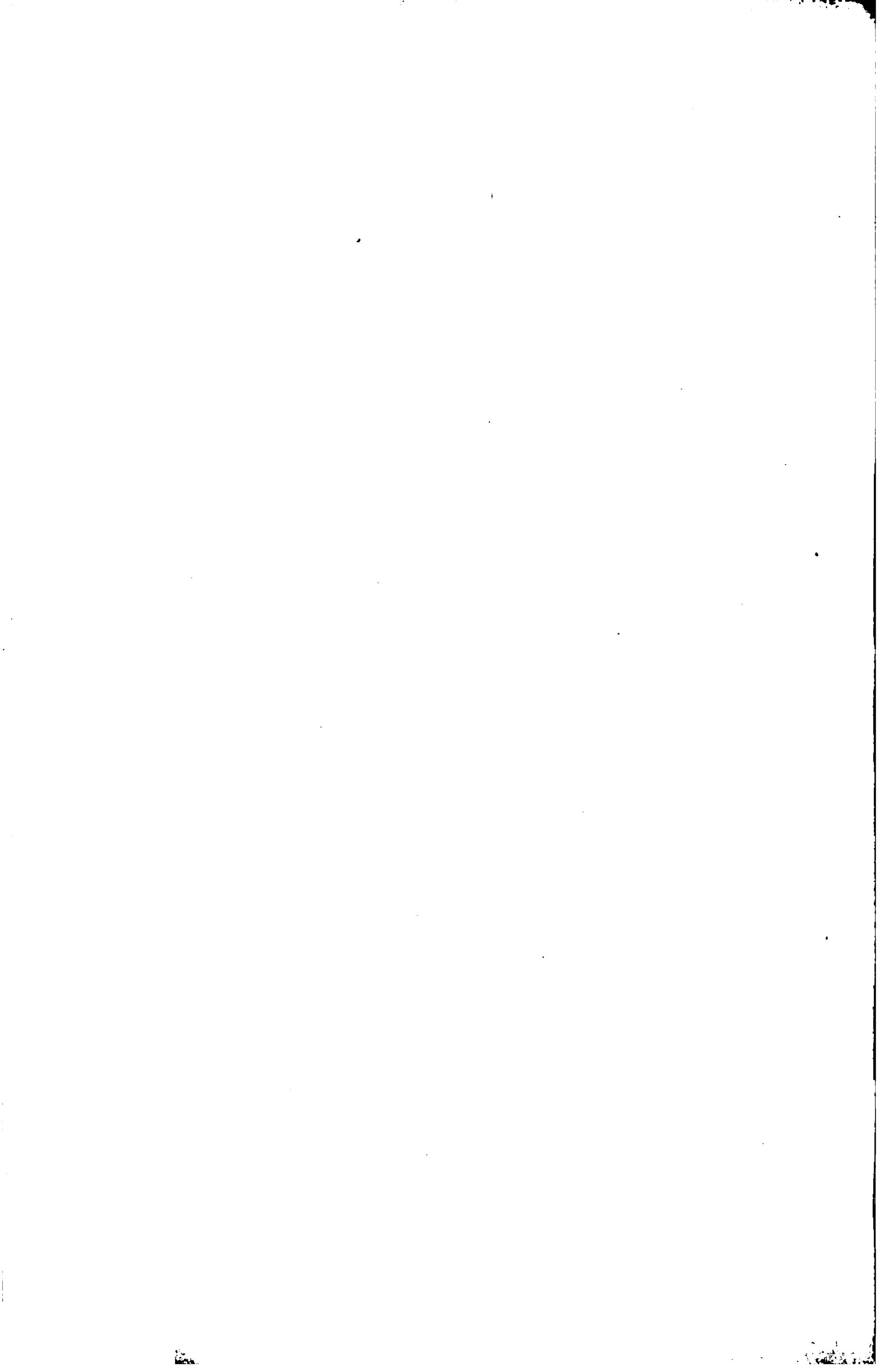


V

LE VAMPIRISME THÉORIQUE

Le sang des êtres animés, c'est
leur âme vitale.

DEUTÉRONOME, XII, 23.



LE VAMPIRISME THÉORIQUE

Les croyances populaires appliquent le nom de *vampire* à l'être défunt qui sort du tombeau et vient sucer le sang des vivants afin de prolonger en lui-même une vie factice.

Pour beaucoup d'auteurs, le vampirisme est une croyance inaugurée par le Moyen-Age : c'est une erreur.

L'Orient a de tous temps connu les Ghols (ou goules), sorte de djinns femelles qui mangent la chair des morts et boivent le sang des vivants. Les Lamies, démons du Mal, ayant une figure de femme et des têtes de dragons au bout des pieds, hantant les cimetières pour y dévorer les cadavres, quand elles ne peuvent s'attaquer aux vivants, furent connues dans les déserts de Syrie et de l'antique Libye ; elles s'attaquaient surtout aux enfants, dont elles buvaient le sang et dévoraient la chair ; leur voix était semblable au sifflement des serpents (J. Wier, *de Lamïis*, Bâle, 1577). Les Étrusques ont eu leurs Lémures, âmes des pervers et des hommes privés de sépulture,

qui venaient tourmenter les vivants et les faire périr. Les Romains ayant hérité d'eux cette croyance, ont assimilé les Lémures aux Larves, qu'ont connues tous les peuples anciens. Chez les Grecs, Platon en a parlé. A Rome, Apulée les décrit, et Suétone note qu'après le meurtre de Caligula, le palais de l'empereur devint inhabitable à cause des fantômes effrayants qui apparurent jusqu'à ce qu'on eût décerné une pompe funèbre.

Au reste, les Larves avaient, à Rome, leurs fêtes annuelles (Lémuries), qui se célébraient au mois de mai, la nuit. Durant ces féeries, les temples étaient fermés et les mariages suspendus. La dernière nuit, chaque père de famille, après s'être lavé les mains aux eaux d'une fontaine et dans une obscurité profonde, jetait quelques fèves derrière son dos pour se racheter, lui et les siens, des persécutions des larves.

D'autre part, on écrit généralement que cette croyance était particulière à l'Europe orientale : c'est encore une erreur qui provient de ce fait qu'au commencement du XVIII^e siècle, elle subit une recrudescence qui se manifesta d'abord en Grèce, puis gagna l'Autriche, l'Allemagne et la Lorraine. « On n'entendit plus parler que de vampires, depuis 1730 jusqu'à 1735 », s'écrie Voltaire. En fait, cette opinion fut générale, et elle l'est encore dans les campagnes ; ce qui a dérouté les écrivains qui s'en occupèrent, c'est le changement continu des noms qui servaient,

ici et là, à désigner les vampires : Upiers, Vukozlaks, Oupires, Katakhanès, Broucolacas, etc.

J'ai retrouvé moi-même cette croyance au fond de la Bretagne, où le vampire est appelé « moribond ». J'ai eu à ce sujet, entre les mains, une lettre adressée par un paysan à son évêque, pour le supplier de le débarrasser des « moribonds », — qui est absolument typique. L'infortuné signataire de cette épître, qui d'ailleurs m'a paru avoir l'esprit un peu dérangé par l'obsession à laquelle il était — ou croyait être — en butte, y exposait que lui et les siens finiraient par mourir de cette persécution supra-naturelle, et que, en attendant qu'on en vînt à le délivrer par un exorcisme en règle, il se trouvait réduit à défendre sa vie à coups de revolver. Et c'était vrai. Mes renseignements personnels me permettent de dire que souvent, la nuit, il tirait des coups de feu dans son « lit clos » pour éloigner les « moribonds » qui l'y assaillaient.

Enfin une troisième erreur existe à ce sujet : c'est que, pour beaucoup de personnes qui n'ont étudié que superficiellement la question, le diable ne saurait être mis en cause à cet égard, et que la croyance au vampirisme repose seulement sur la crainte qu'inspirent généralement les morts aux populations d'esprit simpliste. Il est certain que le nom de Shatan est, en cette occurrence, assez rarement prononcé ; mais, au fond, à qui rapporte-t-on le maléfice des faits ? au démon. Je n'en veux pour preuve que ceci : en Russie, en Allemagne, en Autriche, en Suède, etc.,

c'est toujours le ministre du culte dominant qui préside aux opérations destinées à mettre fin à l'obsession. C'est ainsi que, dans la lettre dont je parle plus haut, le paysan en question exposait qu'il avait recours à son évêque pour que celui-ci ordonnât de faire à son endroit les cérémonies d'exorcisme. Au fond, c'est donc bien Shatan qui est en jeu dans le vampirisme, et cela se comprend, car, en se plaçant seulement au point de vue du catholicisme, quelle pourrait être la force mauvaise qui jetterait les morts sur les vivants? Dieu?... non; ce serait blasphème que de le penser. Alors, Shatan!

On pourra objecter que ce n'est là que superstition populaire... soit! Mais le peuple, en ses idées frustes, est plus près de la vérité que les intellectuels, car il est l'héritier d'une tradition ininterrompue de myriades de siècles — bien que déformée par lui, — que les autres, talons-rouges de la science, répudient dédaigneusement, parce qu'ils ne savent comment l'expliquer. Le peuple croit aux fantômes.... A-t-on assez ri des fantômes? Et cependant, aujourd'hui les faits abondent, *constatés scientifiquement*, depuis que William Crookes, le plus grand savant de l'Angleterre, a vécu des mois et des mois en compagnie de Katie King — un fantôme!

C'est donc au point de vue purement populaire que je vais examiner la face théorique du Vampirisme. Au chapitre suivant, j'étudierai ce que l'on doit en croire selon la science.

Chez les Morlaques, puisqu'il est admis que le centre de cette croyance se trouve dans l'Europe orientale, les Vukozlaks sont des morts qui ont mené une vie coupable, et qui, par suite des instincts mauvais auxquels ils demeurent soumis après leur mort, prennent plaisir à tourmenter les vivants. Lorsque quelque Morlaque attribue l'amaigrissement de son enfant ou d'une personne qui lui est chère aux visites d'un vampire, il s'adresse à un prêtre qui se rend ensuite au tombeau du défunt qu'on soupçonne de vampirisme ; il ouvre le cadavre et lui perce le cœur avec des épingles, des épines, ou un pieu ; après cette cérémonie, le vampire ne peut plus recommencer ses courses nocturnes.

En Grèce, le vampire est un mort dont le corps ne peut se dissoudre parce qu'il a été frappé d'excommunication. (Pouqueville, *Voyage en Grèce*, VI.)

D'après les croyances populaires, ceux qui sont tués par un vampire deviennent habituellement vampires à leur tour. Les vampires apparaissent ordinairement de midi à minuit, et ils sucent le sang des hommes et des animaux — en leur pressant la gorge pour les empêcher de crier — avec tant d'avidité que souvent ce sang leur sort par la bouche, par les narines, par les oreilles ; quelquefois même, leurs cadavres nagent dans le sang au fond de leurs cercueils. (*Mercur Galant*, 1693-1694.)

Quant à leurs victimes, elles s'affaiblissent tellement qu'elles meurent presque aussitôt ; et la persé-

cution du vampire ne s'arrête pas à une personne seule, mais se poursuit d'ordinaire jusqu'au dernier survivant de la famille ou du village.

Le seul moyen de se garantir de ses atteintes était, jadis, de mêler le sang du vampire, au moment où on le *retuait*, avec de la farine pour en faire du pain que l'on mangeait.

Etudiant en ce moment cette croyance au point de vue populaire, je citerai plusieurs faits rapportés, soit par dom Calmet (que Voltaire appelle quelque part l'historiographe des vampires) dans son *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou revenants* (Paris, 1751), soit par d'autres auteurs.

I. — Dans le dernier siècle, mourut au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisca, en Esclavonie, un vieillard âgé de soixante-deux ans. Trois jours après avoir été enterré, il apparut la nuit à son fils et lui demanda à manger; celui-ci lui en ayant servi, il mangea et disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui était arrivé, et le spectre ne se montra pas ce jour-là; mais la troisième nuit, il se fit voir et demanda encore à manger. On ne sait si son fils lui en donna ou non; mais on trouva le lendemain celui-ci mort dans son lit. Le même jour, cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village, et moururent l'une après l'autre, peu de jours après. Le bailli du lieu, informé de ce qui était arrivé, envoya une relation au tribunal de Belgrade, qui chargea deux de ses officiers d'aller à ce village avec un bourreau pour examiner l'affaire. L'officier impérial, dont on tient cette relation, s'y rendit de Gradisca pour être témoin d'un fait dont il avait souvent entendu parler. On

ouvrit tous les tombeaux de ceux qui étaient morts depuis six semaines ; quand on vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile et mort ; d'où l'on conclut qu'il était un signalé vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur. On fit un bûcher et l'on réduisit en cendres le cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme, ni dans le corps du fils, ni dans les autres.

II. — Après qu'en 1718 une partie de la Serbie et de la Valachie fut échue à l'Autriche, le gouvernement autrichien reçut plusieurs rapports qui lui étaient adressés par les commandants des troupes cantonnées dans le pays. On y disait que c'était une croyance générale parmi le peuple, que les personnes mortes, mais vivant encore dans le tombeau, en sortaient en certaines circonstances pour aller sucer le sang des vivants et entretenir ainsi sous terre un reste de santé et de bien-être. Déjà, en 1720, un rapport annonçait qu'à Kisilova, village situé dans la basse Hongrie, un certain Pierre Plogowitz, dix semaines environ après sa sépulture, avait apparu la nuit à plusieurs habitants, et leur avait tellement serré le cou, qu'ils étaient morts en vingt-quatre heures ; de sorte que dans l'espace de huit jours étaient mortes de cette manière neuf personnes, les unes jeunes, les autres âgées. Sa veuve elle-même avait été inquiétée par lui, et avait quitté, à cause de cela, le village. Les habitants demandèrent au commandant de Gradisca l'autorisation d'exhumer le cadavre et de le brûler. Le commandant la leur ayant refusée, ils déclarèrent qu'ils quitteraient tous le village, si on ne leur accordait pas leur demande. Le commandant se rendit donc au village avec le curé de Gradisca. Il fit ouvrir le cercueil de Pierre et l'on trouva son corps intact, à l'exception du bout du

nez qui était un peu desséché; mais il n'exhalait aucune mauvaise odeur et ressemblait plutôt à un homme endormi qu'à un mort. Ses cheveux et sa barbe avaient crû, de nouveaux ongles avaient remplacé ceux qui étaient tombés. Sous la peau extérieure, qui paraissait blême et morte, avait poussé une autre peau vive; les mains et les pieds ressemblaient à ceux d'un homme en parfaite santé. Comme on trouva dans sa bouche du sang tout frais encore, le peuple crut que c'était celui qu'il avait sucé à ceux qui étaient morts tout dernièrement, et on ne put l'empêcher d'enfoncer dans la poitrine du cadavre un pieu pointu. Il sortit alors beaucoup de sang frais et pur de la bouche et du nez. Les paysans jetèrent le corps sur un bûcher et le brûlèrent.

III. — Quelques années après, un soldat des frontières qui demeurait à Haïdamac, raconta à son régiment qu'étant un jour à table avec son hôte, il avait vu entrer un inconnu qui était venu s'asseoir avec eux; que son hôte avait été très effrayé et qu'il était mort le lendemain; qu'il avait appris ensuite que cet étranger, mort il y avait déjà dix ans, était le père de son hôte lui-même, qu'il lui avait annoncé et même donné la mort. Le comte Cabrera, commandant du régiment, fut chargé d'examiner l'affaire, et se rendit au lieu et place avec d'autres officiers, l'auditeur et le chirurgien. Il interrogea les personnes de la maison, et comme leur témoignage fut confirmé par celui des autres habitants du lieu, il fit exhumer le cadavre que l'on trouva parfaitement conservé, avec le regard vif comme celui d'un homme vivant. On lui coupa la tête et l'on remit ensuite le corps dans le tombeau.

IV. — Un autre homme, mort depuis trente ans, était venu trois fois, disait-on, en plein jour, dans sa maison, et avait tué, en leur suçant le sang, d'abord son propre

frère, puis un de ses fils, et enfin leur domestique. On trouva son corps dans le même état et on le remit en terre après lui avoir enfoncé un clou dans les tempes.

V. — Cabrera en fit brûler un troisième, mort déjà depuis seize ans, et qui, disait-on, avait tué ses deux fils. Il adressa son rapport au commandant du régiment qui l'envoya à la cour. Après quoi, l'empereur nomma une commission composée d'officiers, de juges, de jurisconsultes, de médecins, de savants, pour étudier de plus près ces phénomènes extraordinaires.

Je donne pour la bonne bouche la plus extraordinaire histoire de vampirisme. Ce récit, qui pourrait s'intituler « le mort récalcitrant », montre jusqu'à quel point d'insanité peut aller la croyance populaire quand elle est lancée sur une pente où rien ne la peut refréner.

VI. — L'auteur de la *Magia Posthuma* raconte qu'un pâtre du village de Blow, près de Kadam, en Bohême, apparut quelque temps après sa mort à la manière des vampires. Il appelait par leur nom certaines personnes qui ne manquaient pas de mourir dans la huitaine. Il tourmentait ses anciens voisins et causait tant d'effroi que les paysans de Blow déterrèrent son corps et le fichèrent en terre avec un pieu qu'ils lui passèrent à travers le cœur. Le spectre qui parlait bien qu'il fût mort (!) et qui du moins, dit ingénument notre auteur, n'aurait plus dû le faire dans une situation pareille, se moquait néanmoins de ceux qui lui faisaient subir ce traitement. — « Vous avez bonne grâce, leur disait-il en ouvrant une grande bouche, de me donner ainsi un bâton pour me défendre contre les chiens ! » On ne fit pas attention à ce qu'il disait (?) et on le laissa. La

nuit suivante il brisa son pieu, se releva, épouvanta plusieurs personnes, et en suffoqua plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. On le livra au bourreau qui le mit sur une charrette, pour le transporter hors de la ville et le brûler. Le cadavre remuait les pieds et les mains, roulait des yeux ardents et hurlait comme un furieux¹. Lorsqu'on le perça *de nouveau* avec des pieux, il jeta de grands cris et rendit un sang très vermeil; mais quand on l'eut brûlé il ne se montra plus.

D'ordinaire, d'après don Calmet (*loc. cit.*) quand on est infesté de vampirisme, on va au cimetière voisin et l'on visite les fosses; on en trouve qui ont un ou plusieurs trous de la grosseur du doigt; on fouille alors celles que dénonce cet indice, et l'on ne manque pas d'y trouver un corps souple et vermeil.

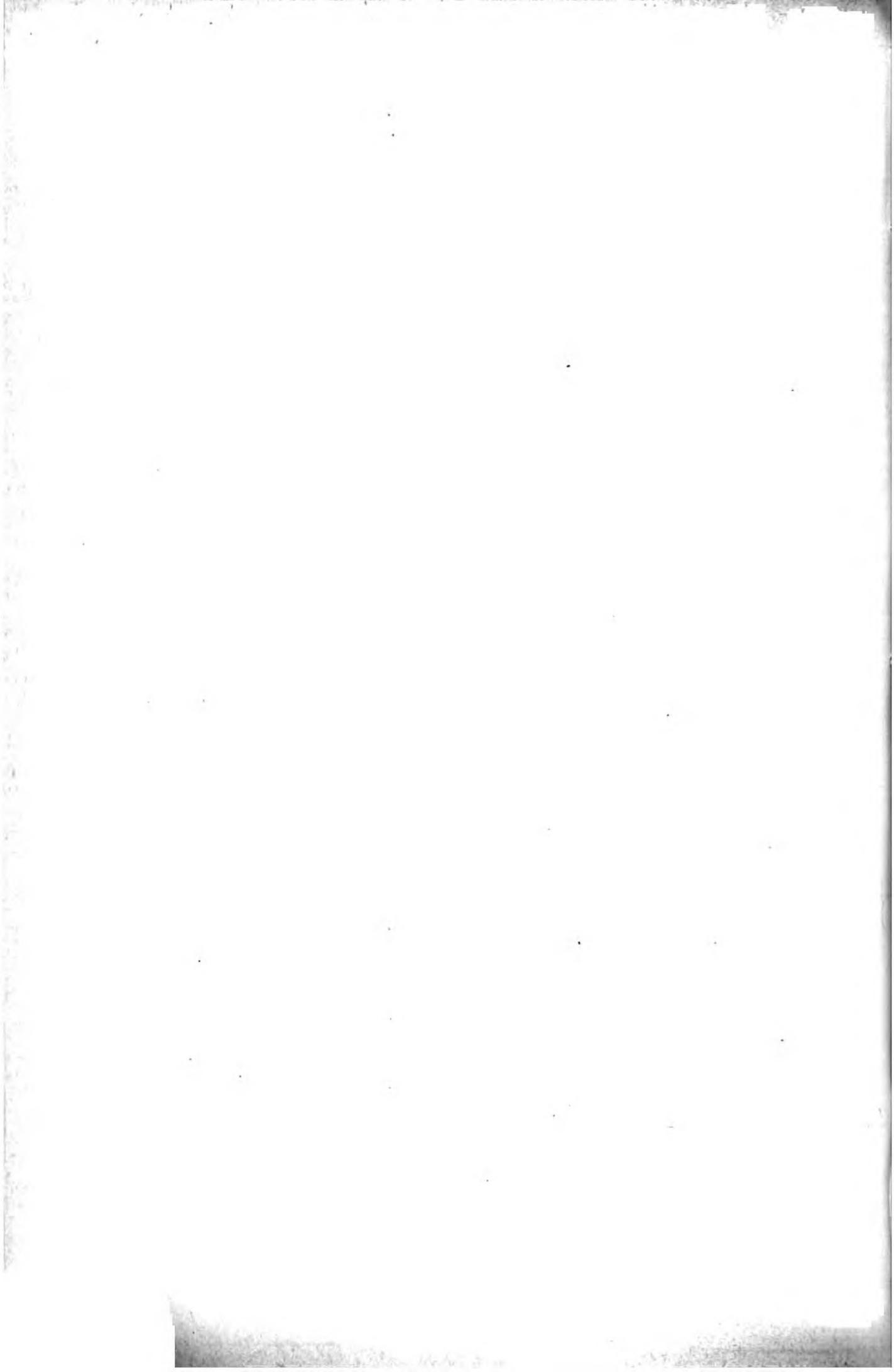
D'autres écrivains, Guillaume de Neubrige (xii^e s.), Leo Allatius (xvi^e s.), le voyageur Ricaut (xvii^e s.), Michel Raufft (xviii^e s.) etc. rapportent nombre de faits de vampirisme en Angleterre, en Autriche, en France et ailleurs. Aujourd'hui, et cette croyance remonte loin, beaucoup de populations allemandes assurent que dans leur tombeau les morts *mâchent comme des porcs*, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent. Au xvii^e siècle, Philippe Rehrius a même publié un traité (*De masticatione mortuorum in tumulis*) sur les morts qui mangent dans leurs sépulcres.

Parmi les auteurs contemporains rapportant des

¹ Je prie le lecteur de croire que je suis très sérieux et que je transcris fidèlement le texte.

exemples de vampirisme, je citerai les lettres privées du marquis d'Argens, Brière de Boismont, qui les considère comme des phénomènes d'hallucination, le voyageur Pasley (*Revue britannique*, mars 1837), le docteur belge Jobart, etc.

Cette croyance au vampirisme est donc bien établie chez tous les peuples du monde : il nous reste à savoir ce qu'elle renferme de vrai. — C'est ce que je vais étudier dans les pages suivantes.



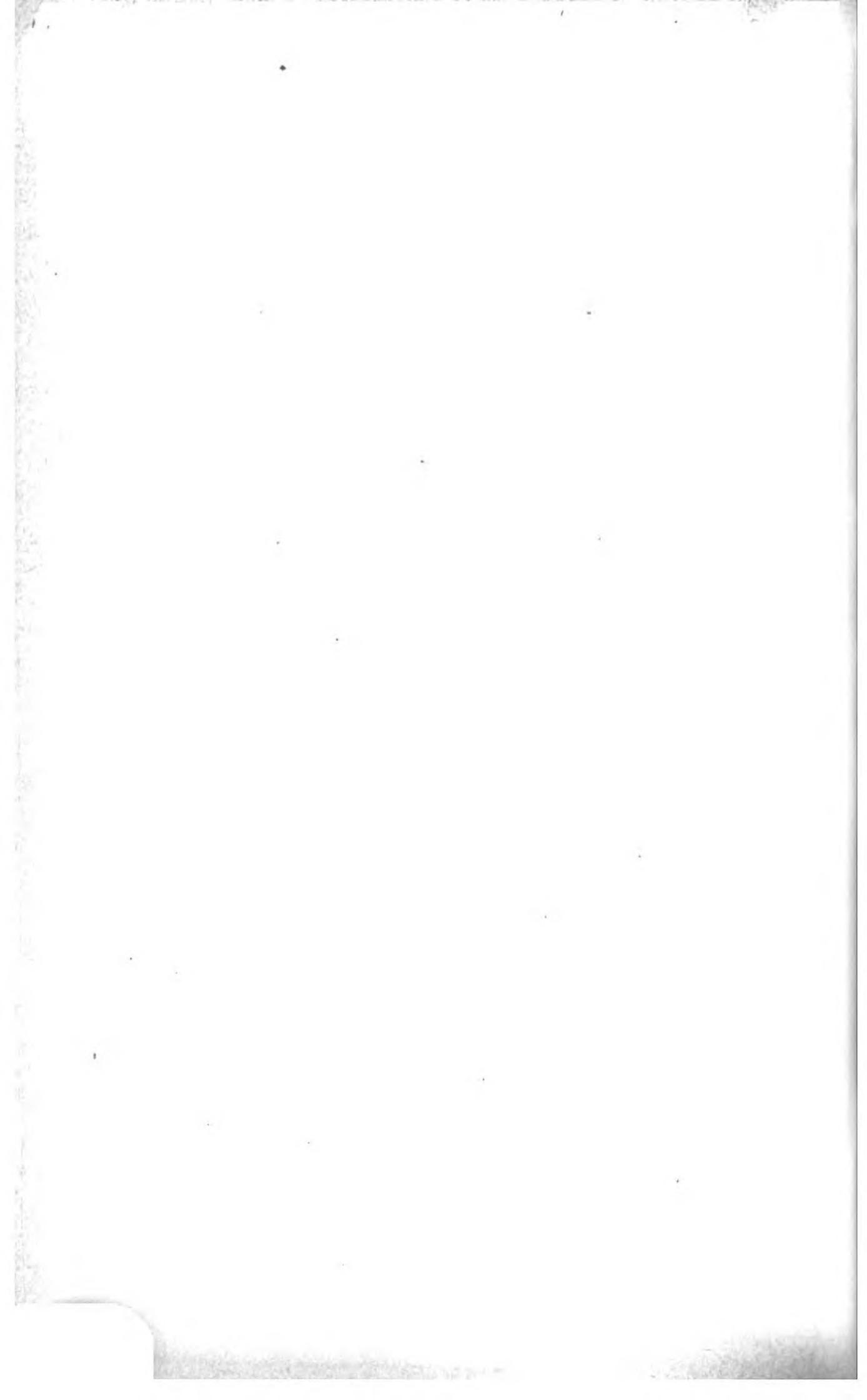
VI

LE VAMPIRISME PRATIQUE

**J'avoue que je suis surpris et
peiné de la timidité ou de l'apa-
thie que montrent les hommes de
science en présence de ces faits.**

William CROOKES.

*(Recherches sur les phénomènes
du spiritualisme.)*



VI

LE VAMPIRISME PRATIQUE

Le titre de ce chapitre pourra surprendre quelques-uns ; mais il n'est que justement exact, puisque, ainsi que cette conclusion va résulter de la présente étude, nous sommes tous, plus ou moins, et d'une façon ou de l'autre, des vampires pour les êtres qui nous entourent.

Litré définit le vampire : « Être qui, suivant la superstition populaire, sort du tombeau pour sucer le sang des vivants. » Ces termes ne donnent que la reproduction de la croyance populaire, mais sont inacceptables dans leur restriction, pour quiconque, sans se payer de mots, a l'habitude d'aller au fond des choses, et d'analyser une question.

Je définirai donc le vampirisme : « un être — mort ou vivant, peu importe — qui aspire la vie d'un autre être vivant, pour se l'assimiler, soit dans un but purement égoïste, soit dans un but d'altruisme, pour en faire profiter autrui. »

Cette seconde interprétation, pensé-je, enlèvera au terme « vampirisme » l'impression d'horreur légén-

daire que produit sa seule énonciation, pour le ramener à un cadre purement scientifique.

Mais comment un être — quel qu'il soit, d'ailleurs mort ou vivant — peut-il aspirer la vie d'un autre être, c'est-à-dire une force qui semble être absolument propre et personnelle à chacun ?

Pour résoudre ce problème, en apparence insoluble, et pour faire bien comprendre les données de la question, il convient d'entrer dans quelques détails sommaires sur la constitution de l'homme, je pourrais aussi bien dire de l'être vivant, quel qu'il soit.

Et, à ce propos, j'avertis le lecteur que, la question du vampirisme étant des plus complexes et n'ayant jamais été étudiée scientifiquement, je ne compte pas seulement l'examiner à la lueur de la science officielle, mais faire, pour épuiser mon sujet, une large incursion dans la science occulte — science occulte d'aujourd'hui, qui demain sera la science officielle.

Deux principales écoles philosophiques, jusqu'à ce jour, ont étudié la constitution de l'homme. L'une, le spiritualisme, le considère comme composé d'une âme et d'un corps ; l'autre, le matérialisme, le regarde comme composé seulement d'un corps, la pensée étant pour elle « une sécrétion du cerveau au même titre que l'urine est une sécrétion du rein ».

Le vice de la théorie spiritualiste réside en ceci qu'elle n'a jamais pu rendre compte de la façon dont l'âme agit sur le corps ; pour ma part, si j'étais un

adepte de cette philosophie un peu simpliste, il me répugnerait singulièrement de songer que l'âme peut présider aux fonctions du sphincter anal, ou se livrer dans l'estomac aux voluptés de la chylication.

D'autre part, la théorie matérialiste est dans une singulière débandade, depuis qu'il est prouvé que la matière n'existe pas, mais n'est qu'un assemblage de forces¹. De nos jours, cette doctrine a essayé de se reformer sur de nouvelles bases, regardant l'homme comme un être composite, formé de substance-force et d'énergie vitale. Elle peut alors nous expliquer la pensée : elle ne nous explique pas la volonté, qui ne peut rentrer ni dans la substance-force, puisque dans la gangrène un membre peut mourir sans cesser d'être soumis à la volonté, ni dans l'énergie vitale, puisque sous l'influence de la paralysie le membre est soustrait à la volonté sans cesser de vivre.

Toutes les écoles admettant l'existence de l'âme se sont trouvées à court quand il leur a fallu expliquer par quel moyen la pensée qui conçoit devient le geste qui réalise ; aussi plusieurs d'entre elles ont-elles enseigné qu'il devait y avoir, entre l'esprit et le corps, sous différents noms, un *médiateur plastique*, à la fois immatériel pour saisir la pensée, et matériel pour la transmettre aux organes d'exécution : celles-là se sont ralliées à un enseignement qui nous a été transmis, dès l'antiquité la plus reculée, par la science occulte.

¹ En sanskrit, *māya* signifie illusion et, par suite, matière : *māya gunā mayi*, illusion produite par la matière.

L'occultisme reconnaît en effet l'existence d'un *médiateur plastique* qu'il appelle corps astral, que le psychisme désigne sous le nom de *périsprit*, et auquel les savants contemporains qui l'ont étudié donnent communément le nom d'*aérosome*.

Trois principes constituent l'aérosome : 1° un principe matériel, qui suit le corps physique dans la mort, mais supporte, durant la vie, les deux principes suivants; il est anatomiquement localisé dans les ganglions du grand sympathique, et constitue la matière (à son minimum de densité) de l'aérosome; il préside aux fonctions de vie; — 2° un principe médiateur, générateur de la vie animale et de vie propre de l'aérosome, localisé dans les plexus du grand sympathique; il est l'origine de l'instinct et des passions; 3° un principe animateur, spiritualisant le fluide nerveux sous l'influence du système nerveux conscient, localisé dans les ganglions du cerveau (circonvolutions cérébrales); il est le siège de l'intelligence et de la mémoire, procédant de l'âme et faisant fonction d'âme spéciale de l'aérosome.

J'étudierai plus amplement ailleurs¹ cet aérosome, en exposant la formation et la constitution générale de l'Univers et de l'Homme; pour l'instant, je me bornerai à dire que ce corps fluide est l'essence et le double parfait du sarcosome ou corps physique dans lequel il est théoriquement renfermé, mais au-

¹ *La faillite de Shatan*, 1 vol. in-8, chez Daragon (sous presse).

tour duquel il rayonne dans une sorte d'émanation fluïdique (forces radiantes de la physique moderne). Il peut également être projeté partiellement dehors (double des vivants) et subsiste après la mort où il apparaît parfois (fantômes). Depuis l'antiquité hindoue qui l'appela Kama-Rupa (corps de désir), il a été souvent mentionné. De nos jours — et je ne cite que des médecins français —; il a été étudié par le Dr Encausse, sous son nom générique de *corps astral*; par le Dr Lecat, sous celui de *fluïde animal*; par le Dr Baréty qui l'a dénommé *force neurique rayonnante*; par le Dr Baraduc qui l'a photographié sous la désignation de *force vitale*, et par plusieurs autres.

Toutes ces considérations un peu techniques, mais nécessitées par le sujet même, peuvent sembler avoir entraîné loin du Vampirisme : il n'en est rien. En effet, si le lecteur a suivi ces explications il a pu en tirer lui-même la double conclusion suivante : que la principale force constitutive de l'aérosome à l'état de vie est la force neurique, et que cet aérosome qui rayonne presque constamment autour du corps physique, peut même être projeté au dehors sous certaines conditions, ou totalement, ce qui amène la mort, ou partiellement comme, par exemple, dans certains états de l'hypnose, du sommeil naturel ou magnétique, de la léthargie naturelle ou voulue, etc.

Ceci posé, que le lecteur veuille bien se souvenir que le vampirisme a été plus haut défini : « aspiration de la vie d'un être par un autre être, vivant ou

non ». Il est maintenant aisé de mettre en rapport les deux termes de la proposition, en se rappelant que le facteur principal de la vie matérielle est la force neurique.

Donc, tout être qui s'assimile la force neurique d'un être vivant commet un acte de vampirisme, et combien nombreux sont les cas où le fait se produit ! Mais, ramené de la sorte à son exacte signification scientifique, le terme de « vampire » n'a plus la portée horrifique que lui donne le langage populaire, car qui de nous peut affirmer n'avoir jamais fait acte de vampirisme, même inconsciemment ?

Je ne sache pas qu'aucun occultiste ait, jusqu'à ce jour, traité de cette matière, en la ramenant à ses justes limites au point de vue naturel, et en l'étudiant selon les données de la science positive combinées avec les données de la science occulte.

Certes, les âges précédents nous ont laissé bien des dissertations sur cet objet, mais toutes plus enfantines et plus merveilleuses les unes que les autres. Parmi les principaux auteurs qui ont abordé cette matière, je citerai au premier rang le bénédictin dom Calmet (au précédent chapitre, j'ai donné quelques extraits de son ouvrage); mais ce n'est étonner personne, d'avancer que la critique de cet auteur est plus qu'insuffisante; d'autre part sa science, très étendue pour son siècle, manque absolument de profondeur; et les chapitres qu'il consacre aux vampires dans l'ouvrage en question, ne sont qu'un recueil

d'anecdotes, entremêlées de considérations mystiques, historiques, religieuses, et qui, au point de vue de la critique moderne, sont totalement dénuées de valeur.

D'autres, plus près de nous — Gougenot des Mousseaux, Görres, Ribet, Bizouard, etc., — ont consacré des chapitres à cet objet, mais en l'étudiant uniquement au point de vue de la Mystique Diabolique.

Aussi me semble-t-il à propos d'entrer dans quelques développements à ce sujet, développements que je m'efforcerai de rendre, la matière s'y prêtant, aussi intéressants que possible.

Le Vampirisme peut se diviser en deux sections qui vont être examinées séparément : le Vampirisme inconscient, et le Vampirisme conscient, ce dernier se subdivisant lui-même en Vampirisme physique, c'est-à-dire exercé par un être humain sur un autre être humain, et Vampirisme hyperphysique, c'est-à-dire exercé sur un être humain par un être de l'au-delà, « élémentaire » ou « élémental ».

A. — VAMPIRISME INCONSCIENT.

Cette espèce de Vampirisme est certainement la plus répandue, mais comme elle s'opère à l'insu et du sujet actif et du sujet passif, on n'a encore réuni que peu de données à son égard. Toutefois, les quelques documents que nous possédons à ce point de vue ont l'avantage d'être sérieux — parce que bien étudiés :

« Tout être vivant, dit Jussieu, dans son rapport sur le mesmérisme, est un véritable corps électrique, constam-

ment imprégné de ce principe actif, mais pas toujours en même proportion : les uns en ont plus, les autres moins.... Dès lors, on conçoit qu'il doit être poussé au dehors par les uns, et attiré ou repompé avidement par les autres : que le voisinage de celui dans lequel il abonde est profitable à celui qui en manque. La cohabitation de l'enfant et du vieillard est utile à celui-ci et nuisible à celui-là. Les végétaux errants, rapprochés en pépinières, sont vigoureux et frais; mais, voisins d'un grand arbre, ils se dessèchent et dépérissent.

« Ce dernier fait, dit le D^r J. Ochorowicz dans son maître livre *De la suggestion mentale*, a été confirmé par des recherches récentes, et il est certain que Jussieu le jugeait bien, en attribuant à l'absorption de l'électricité les effets mentionnés. Mais ce qu'il dit de l'électricité s'applique également à *tous* les mouvements moléculaires, et à *tous* les états organiques, quoique cette influence puisse n'être visible qu'après une transformation multiple, due aux influences des milieux.

Le fait de transmission physiologique entre le corps d'un enfant et celui d'un vieillard est-il empiriquement constaté? Jusqu'à ce moment, la science moderne ne s'est pas occupée de ces questions; mais la science ancienne trouvait le fait tout naturel, et la tradition des peuples le consacre. On m'a raconté plusieurs faits de guérison, surtout dans les maladies rhumatismales, accomplis uniquement par contact des personnes et même des animaux jeunes et sains. Dans un cas, trop extraordinaire pour être cité comme preuve, des *poules* ont servi de remède et *elles sont mortes* après avoir guéri le malade. Je ne mentionne ce fait que pour attirer l'attention des observateurs sur ce qui se passe tous les jours dans les campagnes, et que les médecins ont peut être tort de dédaigner.... » (D^r Ochorowicz, *loc. cit.*)

Ces préliminaires exposés, j'appellerai l'attention sur un fait acquis par la science courante : c'est que l'être qui va mourir, quel qu'il soit, homme, animal ou plante, fait des efforts intenses pour attirer à soi, pour s'assimiler toute la force vitale que la nature ou le hasard a mise à sa portée ; c'est ainsi que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer avec quelle énergie l'être humain qui sort d'évanouissement se cramponne au flacon d'éther qu'on lui a placé sous les narines, et dans lequel il puise la vie.

D'autre part, j'ai eu le loisir d'étudier un cliché photographique singulièrement suggestif, obtenu il y a quelque temps par le D^r Baraduc, qui a jusqu'à présent consacré une partie de sa vie et tout son savoir à la photographie de l'invisible¹. Ce cliché a été obtenu au moment de l'agonie mortelle d'un pigeon ; il représente plusieurs vortex d'éther cosmique tourbillonnant autour d'un centre commun, et formant l'*aura* d'un être qui va mourir : c'est la force vitale,

¹ Le D^r Baraduc aurait échoué, m'a-t-on dit, au cours d'expériences tentées par lui devant les membres d'un cercle photographique : cela n'infirme en rien la haute valeur des documents qu'il a produits dans des circonstances plus favorables. En effet, nul n'est sûr, si bon praticien qu'il soit, de réussir une expérience chimique, où cependant on n'agit que sur la matière inerte ; par conséquent un échec est-il toujours possible, lorsque l'on expérimente en dehors de la nature sensible et dans des conditions où l'on se heurte à des forces mal connues ou bien à des êtres hostiles.... Est-ce que les expériences de magnétisme animal ont jamais pu réussir absolument — plusieurs épreuves même n'ont-elles pas piteusement échoué — devant les académies ? Cela empêche-t-il que l'hypnotisme existe, au point que la plupart des hôpitaux ont leur laboratoire d'hypnologie ?

éparse dans la nature, répondant à l'instinctive aspiration de vie de l'animal en détresse mortelle.

Il paraît donc prouvé que tout être, au moment de la mort, cherche âprement la vie où qu'elle se trouve, pour se soutenir, pour durer.... D'autre part, lorsque nous nous trouvons au chevet d'un être cher que terrasse l'agonie, toutes les forces physiques et autres qui sont en nous ne se tendent-elles pas vers l'aimé que nous ne verrons bientôt plus ? Ces forces, l'agonisant les absorbe pour en vivre encore quelques instants — et cela, dans une proportion plus ou moins grande. Qui donc peut affirmer qu'il a quitté le chevet d'un moribond affectionné sans se sentir soi-même affaibli ? Et n'arrive-t-il pas fréquemment dans ce cas que les êtres nerveux — ceux qui extériorisent le plus facilement leur aérosome — défont au point de s'évanouir ? Impression morale, dira-t-on ? Non, l'impression morale n'est pas assez forte, dans la grande généralité des cas, pour justifier un état de faiblesse allant jusqu'à la perte de la connaissance ; une agonie n'est généralement pas terrible à voir, exception faite pour certains cas spéciaux et rares ; autrement impressionnante est l'inhumation dans la tombe, et cependant je ne connais pas de cas d'évanouissement devant une tombe ouverte, alors que je pourrais en citer plusieurs survenus en présence d'une agonie même très douce.

Quittons ce lugubre sujet pour n'y plus revenir.

De même que les mourants font un appel éperdu

et instinctif à la vie, de même les vieillards, les malades, et les débiles aspirent toutes les forces vitales qui sont répandues dans leur ambiance ou passent à leur portée. Les cures d'altitude, de forêts ou d'océan ont-elles un autre but que de permettre au malade d'absorber un air plus riche en vie? N'a-t-on pas remarqué souvent que quand deux êtres, l'un débile et l'autre sain, associent leur vie par le mariage ou autrement, l'être faible profite d'un regain de santé alors que l'être bien portant s'affaiblit ou contracte la maladie de l'autre?

A ce propos, rapporte le D^r Cabanis, il existait autrefois dans les montagnes de l'Auvergne une coutume singulière : lorsqu'un voyageur fatigué s'arrêtait dans une hôtellerie pour y passer la nuit, on faisait coucher préalablement, dans le lit qui devait lui servir, un jeune garçon robuste et dispos qui, lorsqu'il avait réchauffé la couche, c'est-à-dire qu'il l'avait imprégnée de sa force vitale rayonnante, cédait la place au voyageur épuisé qui y trouvait à la fois le sommeil qui repose et la vigueur étrangère qu'il s'assimilait.

Une coutume analogue existe dans certains pays, et notamment, m'a-t-il été dit, en Provence où l'on ne laisse jamais un vieillard coucher avec un adolescent pour ce motif que le plus faible des deux — généralement le vieillard — accaparerait les forces du plus fort.

D'autre part, il se fait, en hypnotisme, une expérience assez curieuse qui consiste à prendre deux sujets, l'un sain et l'autre malade, et à transférer la ma-

l'adie de l'un à l'autre : dans ce cas, le sujet malade s'assimile la force vitale du sujet sain. En outre, lorsque l'on traite par l'hypnotisme ou le magnétisme un sujet souffrant, il arrive assez fréquemment — du Potet, Deleuze, Cahagnet et d'autres auteurs en relatent de nombreux exemples — que l'opérateur éprouve par lui-même les douleurs dont il a délivré son sujet, — lequel, dans ce cas, a absorbé la force vitale de son hypnotiseur.

Il y a même plus : sans s'en douter, dans certains cas, l'hypnotiseur utilise le vampirisme en quelque sorte pour amorcer le sujet ; c'est ce que dit très clairement quoique en d'autres termes le Dr Ochorowicz (*loc. cit.*) quand il étudie les relations de l'état de rapport et de l'action mentale : « La présence seule
« d'un organisme doué d'une tension nerveuse émi-
« nente, d'une vitalité bien équilibrée des mouvements
« moléculaires, peut agir physiquement sur un sujet
« *avide d'une énergie vitale semblable*, et préparer le
« terrain pour une action mentale voulue, etc. »

Enfin, pour terminer, qui ne se souvient, en évoquant les jours d'enfance, du plaisir presque voluptueux qu'il a jadis ressenti, quand il était tout petit, à se blottir dans le grand lit que venaient de quitter ses parents ? Gloriole d'occuper « le grand lit », dirait-on ? — Non : instinct de l'animal qui, dès le premier essai, s'est rendu compte que, dans cette couche encore chaude de la force d'êtres forts — résidu du rayonnement nocturne de leur corps fluidique qui atteint

son maximum durant le sommeil — il y a cette force à prendre, et qui a le désir irraisonné de se l'assimiler.

Comment se fait-il, d'autre part, que lorsqu'une femme couche avec son mari malade, ou réciproquement, celui des deux époux qui est en bonne santé passe généralement une mauvaise nuit et se lève au matin, même après avoir dormi, fatigué, courbaturé, — sinon par ce motif que son aérosome s'est surtout extériorisé durant le sommeil, et a communiqué sa force vitale au souffrant ?

De plus, le développement du fœtus dans la mère et la lactation ne constituent-ils pas, à y regarder de près, des actes de vampirisme inconscient, puisque dans l'un et l'autre cas il y a assimilation, par le sujet, de la vie d'autrui ? Et même, à ce point de vue, le vampirisme peut être médiat, c'est-à-dire s'exercer non pas directement, mais par le moyen d'un intermédiaire. La matière est obscure parce que encore peu étudiée ; mais le Dr Brown-Séguard a très bien vu la portée de ce fait dans son étude sur les *Modifications de mères par leurs embryons*, où il établit nettement, — d'après les expériences du Dr Harvey, d'Edimbourg, qui l'a observé sur l'homme et dans quelques espèces d'animaux, — que le père peut modifier physiquement la mère par l'intermédiaire de l'enfant. Entre autres expériences, il a fait celle-ci : Des cobayes mâles, ayant eu le nerf sympathique cervical coupé, ont eu des petits présentant les effets

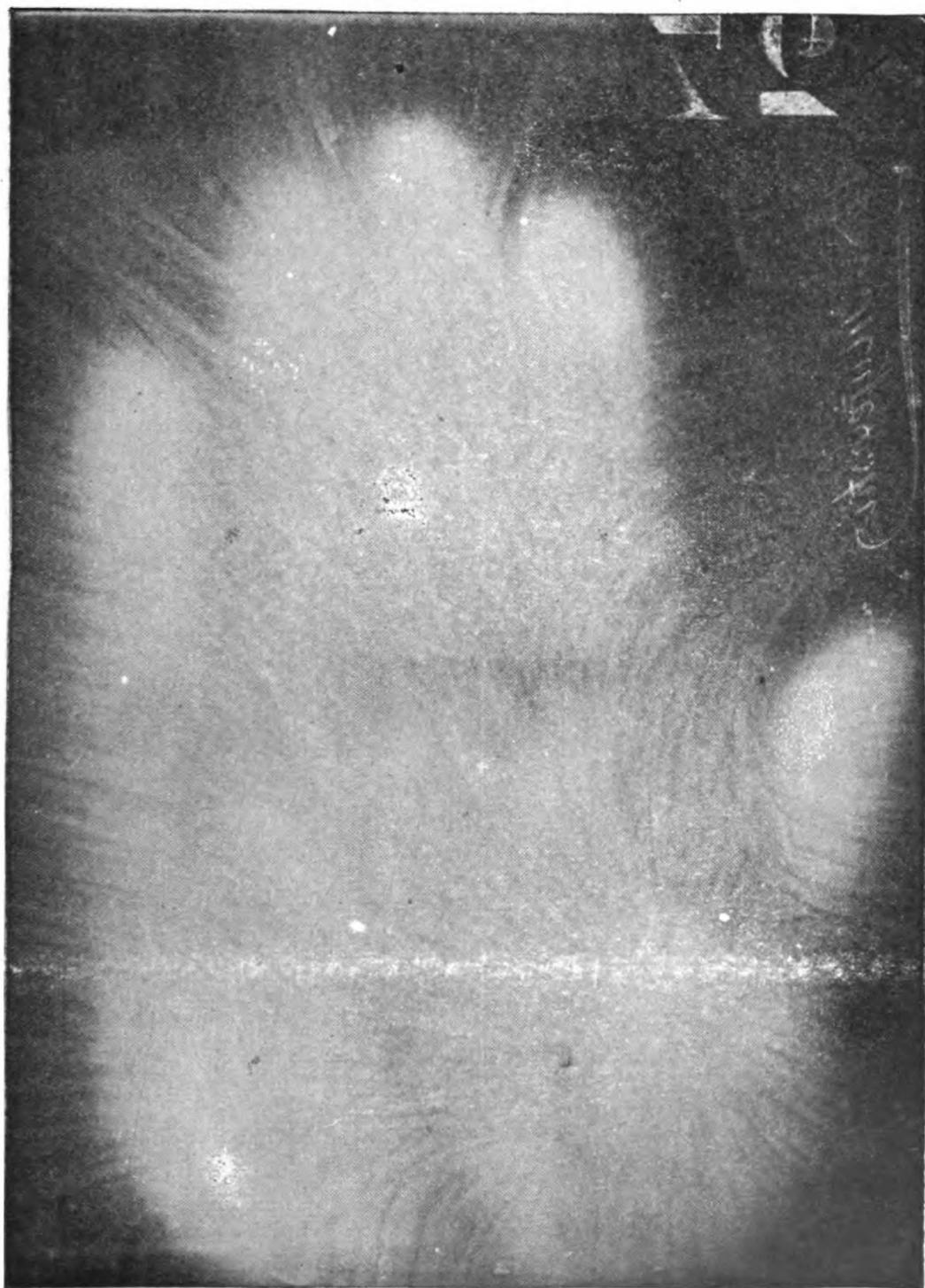
de la section de ce nerf, et la mère a, elle aussi, à l'époque de la naissance des petits et plus tard, présenté les mêmes effets.

Tous ces faits et bien d'autres dont le lecteur pourra se souvenir, mais dont la mention allongerait trop ces pages, rentrent dans le domaine du Vampirisme inconscient.

Le mot sonne mal, soit ! mais le fait est plus puissant que le mot, et le doit dominer. A ce Vampirisme inconscient physique se rapporte ce que l'on a appelé le Vampirisme d'amour, et ce que j'appellerai plus justement, me semble-t-il, le Vampirisme de Luxure, qu'il ne faut pas confondre avec l'Envoûtement d'amour ou Envoûtement du Bien, dont il a été question plus haut ; celui-ci est purement et hautement moral dans son essence, procède d'un principe élevé, et a le Bien pour but : c'est en quelque sorte l'Amour lui-même dans ses effets de rayonnement vers l'objet aimé, et la projection intense de la volonté d'Éros pour donner la vie à son frère Antéros.

Au contraire, le Vampirisme de luxure procède d'un sentiment bas et matériel, je dirai presque d'une sensation, — et il a le mal pour objet.

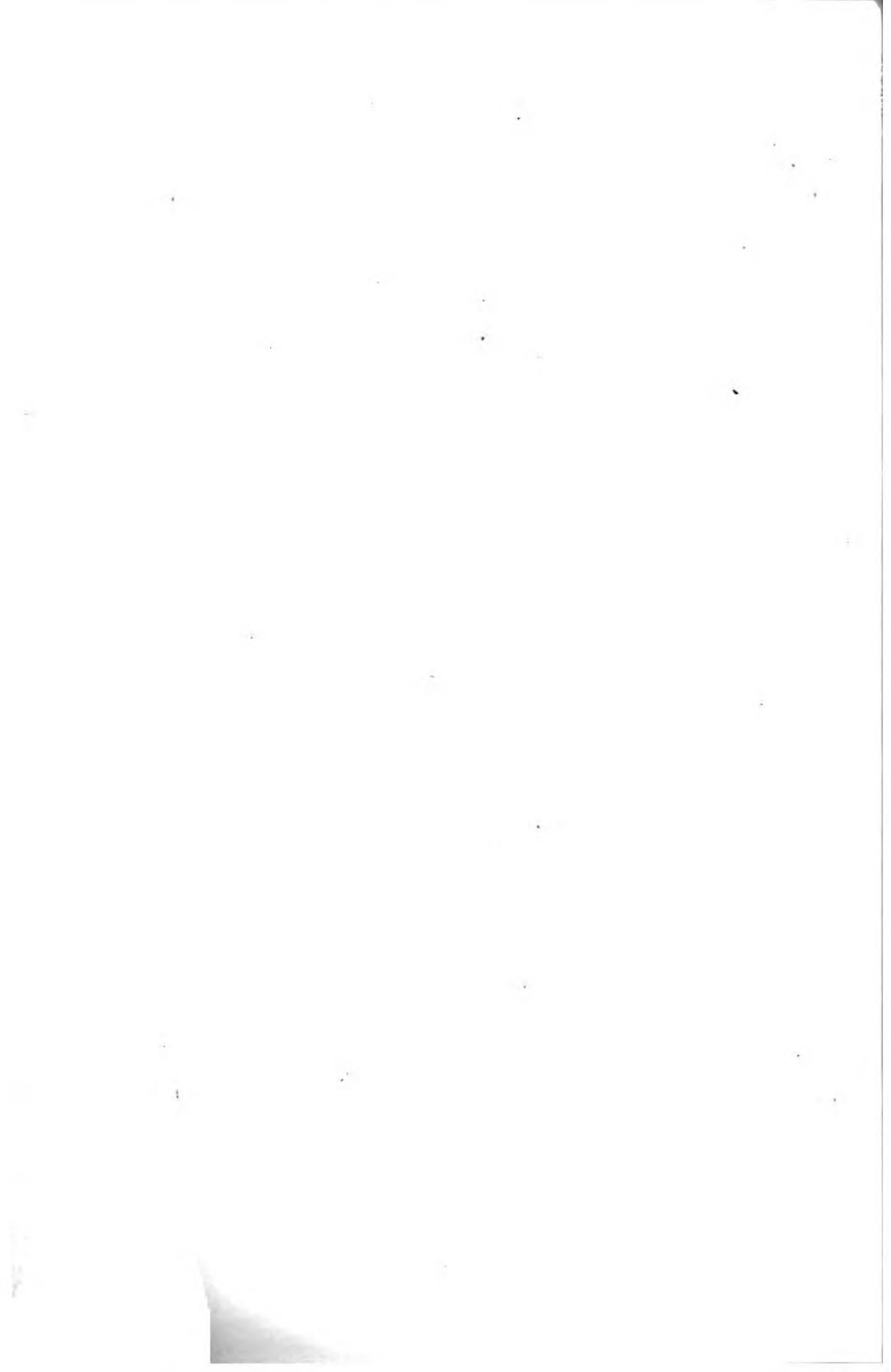
Il peut être qualifié de semi-conscient, et par suite trouve sa place en cette étude, entre les faits qui précèdent et ceux qui vont suivre. Il n'ignore pas, en effet, qu'il agit en vue du mal, mais son inconscience réside en ceci que le mécanisme de ses actes échappe à leur auteur aussi bien que leur portée. A qui n'est-il



Radiographie de force vitale

Radiations émanées par une main masculine (*Envoûtement actif et vampirisme passif*)

(Cliché communiqué par le D^r H. BARADUC)



pas arrivé de voir avec pitié, au cours de la vie, un homme d'intelligence supérieure et de cœur élevé, tomber entre les bras d'une créature vile que son imagination revêt de toutes les perfections, qui progressivement le fait déchoir, le dégrade, l'émascule, l'annihile, et le rejette enfin, pauvre loque humaine, après s'être abreuvée de sa vie, s'être assimilé sa force et lui avoir volé sa divine Psyché ? « Brisez à l'instant, dit quelque part le D^r G. Encausse, parlant de ces êtres, ayez des refus inexorables et ne laissez pas prendre vos mains : souvenez-vous que le vampire prolonge son existence aux dépens de la vôtre ! »

Et, d'autre part, P.-B. Randolph dit dans *Eulis*, œuvre étrange et complètement inconnue en France, citée par Papus (*la Magie et l'Hypnose*) :

« Toutes ces choses du Vampirisme, qu'elles proviennent du Sombre de la nature ou des imaginations perverses, véritables ou légendaires, sont réelles, et nous nous en détournons avec dégoût ; quelque terribles qu'elles soient, aucune d'elles, ni même leur somme, ne peut se comparer à l'effroyable réalité, à la certitude de l'existence d'êtres humains, goules et gorgones dévorantes, qui parcourent les rues de nos villes, qui vivent au milieu de nous, qui respirent notre air, dont la seule pensée virile est de satisfaire des passions morbides ; les filles et les femmes de vos amis deviennent la proie de ces vampires deux fois maudits, contre lesquels aucune pénalité ne serait trop sévère, dont la conscience s'est enfuie, et auxquels la gratitude est inconnue. Ils sont engendrés par les mariages sans amour. Le père est un homme égoïste et matériel, dur et sans affection ; la

mère est probablement son opposé, et n'a jamais connu que la passion égoïste ; elle nie le véritable amour, et conséquemment, l'enfant qu'elle met au monde ne le connaîtra jamais, et le cherchera du temps à l'éternité, et de l'éternité au temps ! Lorsque donc il rencontre ses complémentaires, foyers d'amour, il s'attache à eux avec la ténacité de la mort ; il sème la désolation et le désespoir sur sa route, toute souillée du sang des cœurs qu'il a déchirés.... »

Le mécanisme de cette sorte de vampirisme est le même que celui des cas précédents, c'est-à-dire qu'il s'opère au moyen de l'accaparement des forces extériorisées de la victime par l'aérosome de l'opérateur, mais avec cette différence que, dans cette occurrence, celui-ci, généralement doué de sentiments bas et matériels, ne se rend pas compte, d'ordinaire, du mode opératoire employé par lui sous l'influence d'une sorte d'instinct qui le dirige vers le mal ; il n'a, en ceci, conscience que d'un fait, c'est de l'énergie de volonté qu'il lui faut déployer et qui actionne à son insu les énergies secondaires de son aérosome. On ne saurait mieux comparer son acte qu'à celui d'un chien fatigué, affamé, qui comprend seulement que pour réparer sa vigueur il lui faut trouver de la nourriture et qui, lorsqu'il l'a rencontrée, se jette dessus avec gloutonnerie, mais sans avoir la moindre notion des phénomènes de digestion qui se passent en lui.

Ce déploiement de volonté de la part du sujet, précédant et amenant l'acte proprement dit de Vam-

pirisme et dirigé contre l'être qui en doit être l'objet, fait rentrer ce cas particulier dans l'envoûtement du mal dont il est parlé ailleurs, c'est-à-dire qu'il peut y avoir choc en retour au détriment de l'opérateur, si sa victime convoitée n'est pas dans les conditions voulues pour subir les effets de cette volonté néfaste qui veut agir sur elle, — et, le cas échéant, le mal déchaîné se retourne, décuplé, contre son propre auteur.

Les hasards de la vie m'ont mis en rapport, il y a quelques années, avec un être de cette sorte, que j'ai pu étudier durant deux ans avec la curiosité qui s'attache à l'examen d'un phénomène de tératologie. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'aspect plaisant au premier abord, mais où l'on pouvait démêler ce je ne sais quoi qui réfrène malgré tout la sympathie : on devinait en lui un caractère entreprenant, mais souple, félin et rusé ; avec cela, une extraordinaire nervosité, mais sur laquelle, lorsque son intérêt était en jeu, il savait prendre un empire absolu ; c'est-à-dire qu'il appartenait, sous ce rapport, à cette catégorie d'êtres humains qui peuvent à volonté extérioriser leur aéroosome dans les plus grandes proportions : je suis persuadé qu'il aurait fait un excellent médium, mais un motif m'a toujours empêché d'étudier son organisation à ce point de vue : étant donnés son caractère et sa moralité, en même temps que la puissance psychique qu'il aurait pu développer, j'ai toujours redouté, en opérant avec

lui, de provoquer de ces phénomènes dangereux dont je n'aurais pas été maître.

Il avait été marié, mais après peu de temps de vie commune, sa femme s'était séparée de lui pour des causes obscures et mal définies, où je crois toutefois avoir démêlé la crainte instinctive, et peut-être un secret pressentiment du sort qui l'attendait si elle était demeurée avec son mari.

Dès lors, lancé sans frein à travers le Monde, il avait accumulé autour de lui des ruines de vies parmi lesquelles il passait, fort et presque glorieux — à faire croire que la santé insultante naît surtout du manque de conscience.

Un jour que je l'interrogeais pour savoir s'il se rendait compte de ce qu'était la force qu'il maniait à son insu dans un but de mal et d'abomination : « Moi, répondit-il avec une assurance superbe, j'ai un *tour de main* particulier; je ne sais comment je m'y prends, mais en huit jours au plus, je fais ce que je veux de la femme, si honnête qu'elle soit, sur laquelle j'ai jeté mon dévolu ! »

Et c'était vrai.

Parmi toutes les femmes qui se rencontraient chez lui et dont j'ai eu l'occasion d'interroger quelques-unes, il n'y avait que deux opinions : « C'est un homme charmant, mais il me fait peur ! » me disaient celles qu'il ne visait pas. Et les autres, qui toutes étaient tombées dans le piège : « C'est un monstre ! »

De fait, une maîtresse lui durait environ trois

mois : chaque fois que je le voyais chez lui, c'était une nouvelle figure féminine qui ornait son intérieur. Au bout de ce temps, ou elle s'enfuyait — j'en ai su une qui a cru devoir mettre un océan entre elle et lui — affolée, comprenant que sa vie était en jeu, ou il la rejetait loin de lui, loque de misérable chair, ruinée par une maladie nerveuse, presque exsangue.

Et cela dura des ans entiers, durant lesquels il fallait qu'une femme fût bien forte pour résister à son emprise. Il en était quelques-unes — heureusement! — et l'on m'a cité un escalier que, sous la poussée des valets, il avait descendu autrement qu'avec ses pieds; et je sais que, dans le salon d'une ambassade, la maîtresse de la maison lui montra la porte d'un de ces gestes qui n'admettent ni la réplique, ni même la tergiversation.

Mais qu'était cela? Les milieux où le scandale s'était passé n'en faisaient pas bruit, et l'homme-vampire n'en était pas autrement troublé dans la recherche de ses victimes.

Comment cela finit-il? De façon bien simple et par un juste retour des choses.

Un jour se rencontra sur sa route une femme qui sortait du ruisseau, ayant son organisation et ses appétits, mais à un bien autre degré que lui-même. Il la vit et la devina. Il crut l'avoir prise....

Deux fois, je la rencontrai chez lui : une créature portant bien, douée d'une dignité apparente, d'une allure de reine, d'une admirable chevelure véni-

tienne, corporellement magnifique, bien que sa taille ne s'élevât que peu au-dessus de la moyenne, et dont la carnation, blanche et rosée, presque transparente, faisait songer aux vierges de Murillo; de plus, sa parole était positivement musicale : en un mot, une fleur rare, éclore sur le fumier de Paris.

Il crut l'avoir prise, ai-je dit : point ! Ce fut elle qui le posséda. Et elle le posséda au point qu'après avoir anéanti en lui tout ce qu'il y avait d'honorabilité au moins superficielle et de dignité humaine, elle fit rouler dans les bas-fonds les plus fangeux cet être devant qui s'ouvrait pourtant un bel avenir.... De ce jour — il est de ces boueuses promiscuités qui entachent le moindre contact — je le perdis de vue, ne regrettant en lui que le curieux objet d'études qu'il était.

L'hiver dernier, à la chute d'une journée de pluie, sous la lumière crue d'un bec de gaz qui ne permettait aucune confusion, je me trouvai face à face avec l'homme....

C'était bien lui — mais le teint plombé, les yeux caves, la taille voûtée et la démarche mal assurée. Sans doute il me reconnut aussi, car après un moment rapide d'hésitation de sa part, je vis un rictus amer plisser sa physionomie pendant qu'il se détournait, s'éloignant....

Dans les quelques mois qui s'étaient écoulés depuis notre dernière entrevue, un arrêt de justice avait brisé sa vie, dont maintenant un vampire plus fort,

plus monstrueux que lui-même, buvait les restes lamentables.... Je ne l'ai jamais revu depuis. Est-il mort? Est-il vivant? Cela m'indiffère au delà de toute expression.

B. — VAMPIRISME CONSCIENT

1° *Vampirisme conscient physique*

Arrivons maintenant au Vampirisme conscient physique, c'est-à-dire exercé en connaissance de cause par un être vivant sur un autre être vivant.

Ici, à la louange de l'homme, il n'y a que peu de chose à dire — peut-être parce que l'homme ignore la façon de procéder, et ce n'est pas dans ces pages qu'il convient de la détailler, car elle est du domaine des œuvres de maléfice.

A peine trouvons-nous, au cours du Moyen-Age, quelques médecins qui, imbus des théories de l'occultisme, lequel se résolvait généralement à cette époque en goétie, les faussaient dans les applications qu'ils en faisaient.

C'est encore au D^r Cabanis que je vais emprunter la citation suivante. Le lecteur peut constater que, dans l'étude de cette matière particulièrement délicate et dangereuse, je m'abrite absolument derrière des autorités scientifiques contemporaines et irrécusables.

Donc, Cabanis écrit ceci (*Rapports du physique et du moral de l'homme*), et l'on peut faire remarquer

que ce qu'il dit des animaux s'applique absolument à l'homme :

« En général, les émanations des animaux jeunes et vigoureux sont salutaires; conséquemment, elles produisent des impressions agréables, plus ou moins distinctement perçues. De là naît cet attrait d'instinct par lequel on est attiré vers eux, et qui fait éprouver un certain plaisir organique à leur vue, à leur approche, avant même qu'il s'y mêle l'idée d'aucun rapport d'affection ou d'utilité. L'air des étables, qui renferment des vaches et des chevaux, proprement tenues, est également agréable et sain; on croit même, et cette opinion n'est pas dénuée de tout fondement, que, dans certaines maladies, cet air peut être employé à leur guérison. Montaigne raconte qu'un médecin de Toulouse, l'ayant rencontré chez un vieillard cacochyme dont il soignait la santé, frappé de l'air de force et de fraîcheur du jeune homme (car le philosophe avait alors à peine vingt ans), engagea son malade à s'entourer de personnes de cet âge qu'il regardait comme non moins propres à le ranimer qu'à le réjouir. Les anciens savaient déjà combien il peut être utile, pour des vieillards languissants et pour des malades épuisés par les plaisirs de l'amour, de vivre dans une atmosphère remplie de ces émanations restaurantes qu'exhalent des corps jeunes et pleins de vigueur. Au rapport de Gallien, les médecins grecs avaient depuis longtemps reconnu, dans le traitement de différentes consumptions, l'avantage de faire têter une nourrice jeune et saine; et l'expérience leur avait appris que l'effet n'est pas le même lorsqu'on se borne à faire prendre le lait au malade, après l'avoir reçu dans un vase. Cappivaccius conserva l'héritier d'une grande maison d'Italie, tombé dans le marasme, en le faisant coucher entre deux

filles jeunes et fortes. Forestus rapporte qu'un jeune Polonais fut retiré du même état en passant les jours et les nuits auprès d'une nourrice de vingt ans, et l'effet du remède fut si prompt, que bientôt on eut à craindre de voir le convalescent perdre de nouveau ses forces avec la personne qui les lui avait rendues. Enfin, pour terminer sur ce sujet, Boerhave racontait à ses disciples qu'il avait vu guérir un prince allemand par le même moyen, employé de la même manière qui réussit jadis si bien à Cappivaccius.... »

Ce que Cabanis omet de dire, c'est que les forces recouvrées par les malades l'étaient aux dépens de celles des personnes employées comme moyen curatif. En tout et partout, dans la nature comme en dehors de la nature, l'axiome de chimie « Rien ne se crée, rien ne se perd » est éternellement vrai, et puisque, par ce moyen, des malades recouvraient leurs forces, c'est que ces forces étaient perdues par les êtres sains et vigoureux que l'on utilisait dans ce but.

Cette médication bizarre qui, je le répète, n'est autre que du Vampirisme conscient, paraît avoir des adeptes en Allemagne si j'en crois les lignes suivantes, extraites d'un ouvrage (*Die Kunst das menschliche Leben zu verlaen*) du docteur Hufeland : « En observant l'effet produit par des animaux fraîchement tués sur les membres paralysés, et des animaux vivants sur les parties douloureuses, il paraît qu'on ne devrait pas repousser cette méthode thérapeutique. »

D'autre part, comme contre-partie du transfert des

maladies, dont il a été question plus haut, d'un sujet hypnotique à un autre ou même à l'opérateur, on m'a cité quelques hypnotiseurs — de bas étage, cela va sans dire — qui, lorsqu'ils ont affaire à un sujet sain et vigoureux, en profitent pour récupérer, et au delà, aux dépens de leur patient, les forces dépensées par eux-mêmes au cours de l'expérience. Il semble avéré, en effet, que toute la force neurique d'un sujet en état d'hypnose est à la disposition de l'opérateur, mais de tels cas d'aspiration vitale au détriment d'un être humain paraissent infiniment rares: ils rentrent absolument dans le Vampirisme conscient physique, dont les conséquences peuvent aller jusqu'à la mort.

On trouve en effet, dans l'appendice du volume de Stanislas de Guaita (*Clé de la Magie noire*), le récit suivant dû à la plume de M. A. de Pourville, ancien attaché militaire en Indo-Chine.

« Au mois de janvier 1889, je me trouvais, par suite des fonctions spéciales qui m'avaient attaché à la mission de M. Paire, consul général de France au Siam, dans le village de Ma-Ho, aux environs des montagnes de Loïso, sur la route qui, de la Rivière Noire, mène au Mé-Kong par Muong-Bang et Muong-Mouen.

« Le chef du district, nommé par le Quan-Phong (retiré aujourd'hui dans le chaù de Van-Ban, aux environs de Luong-Qui) avait un condamné à mort qui devait subir son sort spécial (il avait été condamné à souffrir la mort sans l'approche du fer, c'est-à-dire sans effusion de sang) dans la nuit même que je passais à Ma-Ho.

« Le condamné fut ligotté étroitement; on ne lui laissa

qu'une ceinture autour des reins. On le transporta assez solennellement dans une cabane en torchis, couverte de feuilles de latanier, à une extrémité de Ma-Ho, et parfaitement séparée des autres maisons du village.

« Le chef du district et le « sorcier » (prêtre de Pi, culte grossier des objets de la nature) restèrent seuls avec lui quelques instants, et sortirent les derniers. Puis la cabane fut gardée, aux quatre angles, par quatre soldats indigènes du Quan-Phong.

« Le *sorcier* se retira après avoir fait quelques tours, quelques signes, et prononcé quelques paroles, autour et en dehors de la maison. Ce sorcier est précisément de ceux auxquels il est fait allusion dans les rapports officiels des commissaires français au Laos. (Voir à ce sujet, page 64.)

« Le lendemain matin, quand les factionnaires furent relevés et qu'on pénétra dans la cabane, je vis le prisonnier mort, déjà froid, *complètement exsangue*, et, bien que les chairs fussent molles encore au toucher, ayant l'air parfaitement desséché d'un corps embaumé à l'Égyptienne.

« Je ne veux tirer de là aucune conséquence, car je n'étais pas bien placé pour connaître les détails ni pour contrôler l'opération. Je n'avais pas eu le temps de m'en occuper sérieusement : je partais le lendemain, et on ne m'en avait pas parlé comme d'une chose remarquable à voir. Je présente simplement ici ce fait bizarre, dont les esprits analogiques pourront tirer les conséquences qu'il leur plaira de supposer vraisemblables. »

Stanislas de Guaita hésite s'il doit placer ce fait dans l'Envoûtement ou le Vampirisme. Pour moi, d'après ce que je sais de la basse magie orientale, je veux parler de cette Magie qui touche presque à la

Goétie, et de la façon dont se réalisent là-bas les œuvres de sorcellerie, il est indubitable qu'il s'agit dans ce récit d'un fait de Vampirisme. Par le procédé qui sera détaillé plus loin, le sorcier a fait sortir du corps physique du condamné, son aérosome dont il a absorbé la force neurique — et la mort s'en est suivie.

Avant d'aborder le Vampirisme hyperphysique je terminerai cette double étude du Vampirisme physique inconscient et conscient par la citation suivante du docteur Th. Pascal (*Les sept principes de l'homme*) qui en forment comme le résumé :

« Nous présentons les considérations suivantes à la méditation des personnes qui nieraient la possibilité, pour les vampires, de soutenir leur vie sans nourriture matérielle : —

« Il est populairement admis que les jeunes animaux qu'on touche ou qu'on caresse trop, perdent de leur vitalité, et restent maigres et chétifs.

« Les éleveurs avisés ne mêlent pas les jeunes animaux avec les vieux.

« Dans certains pays froids et montagneux, les hôteliers chauffent le lit des voyageurs fatigués et transis, au moyen d'un jeune garçon vigoureux logé dans un sac; ceux qui ont essayé de ce système sont unanimes à reconnaître qu'il donne au corps une restauration telle qu'on ne peut établir de comparaison entre un lit chauffé par ce procédé, et un autre chauffé par la chaleur vulgaire d'un brasier : c'est encore la vitalité qui intervient.

« Le roi David, devenu vieux et épuisé, nous dit-on, fit coucher dans son lit de jeunes personnes, d'une santé florissante; ce moyen lui permit de prolonger sa vie et

d'augmenter ses forces, car il ne s'agit évidemment pas d'un érotisme sénile cherchant un regain de jeunesse factice¹.

« Que de couples mal assortis, dont l'un vampirise inconsciemment l'autre !

« Il est malsain de coucher les enfants avec leurs parents, ou avec des personnes plus âgées qu'eux. Comme dans les phénomènes du calorique vulgaire, l'équilibre tend à s'établir — dans des proportions déterminées par la polarité magnétique respective des individus en contact — entre les personnes douées d'une forte proportion de vitalité, et celles qui en possèdent moins ; de là vient la perte subie d'ordinaire par les enfants et le gain recueilli par les personnes âgées qui couchent avec eux.

« Ce rhumatisant du Languedoc, qu'on appelait le « Crève-chien », devait connaître par expérience ce fait de radiation vitale, puisqu'il transmettait par le contact ses rhumatismes aux animaux, et que ces derniers en mouraient.

« Le docteur Kerner affirme que la voyante de Prévorst absorbait la vitalité des personnes qui l'entouraient, et que ces dernières ressentaient plus ou moins cette déperdition ; elle avouait elle-même qu'elle soutenait presque entièrement sa vie de cette façon.

Le D^r Fortin, de Paris, cite le cas d'une très vieille dame, demeurant, en 1868, rue Rochechouart. Son âge était inconnu, on la disait vampire. Elle avait à son service des jeunes filles qu'elle appelait des « demoiselles de compagnie », lesquelles arrivaient en parfaite santé, puis dépérissaient à vue d'œil et mouraient assez rapide-

¹ « C'était une fille d'une grande beauté ; elle dormait auprès du roi, et elle le servait, et le roi la laissa toujours vierge. » (*III Rois*, I, 4.)

ment. Elle les remplaçait successivement, étouffant les plaintes des parents par un présent ou par une somme d'argent. Ces faits avaient donné l'éveil chez les voisins. La dernière «demoiselle de compagnie» qu'elle eut à son service était la fille d'un cocher. Quand ce dernier la vit dépérir comme toutes celles qui l'avaient précédée, il se rappela les bruits qui couraient sur la vieille dame à l'âge mystérieux, et il prévint le commissaire de police. Des médecins furent appelés. Ils déclarèrent qu'il serait dangereux de laisser des enfants ou de jeunes personnes avec cette dame. On lui retira la jeune fille ; une indemnité fut donnée au père, et la vieille vampire mourut quelque temps après.

Le même docteur Fortin raconte encore l'histoire d'une jeune fille nommée Eugénie, habitant Ginécy, près Bordeaux, et qui, pendant douze années, vécut d'eau fraîche pour toute nourriture. Elle avait la « double vue » et produisait à volonté des apparitions et autres phénomènes psychiques. Son âge était, à ce moment, de trente-cinq à quarante ans ; elle avait un ventre très gonflé et des jambes hydropiques. Ses pouvoirs merveilleux lui avaient fait une grande réputation de sainteté, et de tous les coins du département, on lui amenait des enfants pour qu'elle leur donnât sa bénédiction. Elle saisissait ces petits êtres et les embrassait avec fureur sur les lèvres, le cou et la tête, comme si elle se fut abreuvée de leur sang. On lui en portait beaucoup l'été, c'est alors qu'elle revenait à la vie ; l'hiver, les routes étaient mauvaises, les visiteurs rares : il n'y avait plus d'enfants à vampiriser, et Eugénie devenait très malade. Sa réputation s'était répandue au loin ; M. Thiers, beaucoup d'autres personnages et un grand nombre de médecins la visitèrent ; c'est ainsi que la connut le D^r Fortin. Il eut un jour l'idée de la magnétiser brusquement sans la pré-

venir; une hémorrhagie utérine grave s'en suivit aussitôt, et, après d'émouvantes péripéties, la vampire se leva, eut de l'appétit, mangea et guérit.

Tous ces faits prouvent qu'un désincarné peut vampiriser les vivants, c'est-à-dire absorber le fluide vital qui les baigne, pour prolonger l'existence de son corps physique....

C'est ce Vampirisme, exercé par les désincarnés sur les vivants, qui va faire l'objet des pages suivantes.

2° *Vampirisme conscient hyperphysique*¹.

Cette importante variété se rapproche beaucoup du Vampirisme macabre tel que le conçoit la foule, mais en perdant, dans nombre de cas, le caractère épouvantable que lui prête la croyance populaire. Comme, de tous, c'est le mieux caractérisé, j'en profiterai pour donner, au cours de cette étude, le détail du mécanisme au moyen duquel un être de l'au-delà peut vivre de la vie d'un être humain, après la lui avoir partiellement soustraite et se l'être assimilée.

Quiconque a assisté à une séance de psychisme pratique a pu se convaincre de la réalité d'un fait : c'est que toujours, chez le médium, il y a déperdition de forces; et cette déperdition est d'autant plus grande que le phénomène produit est plus considérable. Au premier abord cette formule, commune à tous les phénomènes naturels, n'offre rien de surpre-

¹ Cette subdivision est entièrement basée sur les théories et les expériences de l'occultisme et du psychisme.

nant, puisque la loi générale « Rien ne se crée, rien ne se perd » veut qu'à tout travail effectué réponde une corrélative dépense de force — cérébrale, mécanique ou autre. Mais ici, une particularité est fort remarquable : c'est que la force dépensée — en l'espèce, force neurique — est généralement hors de proportion avec le travail produit; chacun connaît pour l'avoir vu opérer, la classique manœuvre du guéridon; il ne viendra à l'idée de personne d'affirmer que le fait de laisser reposer ses mains sur ce meuble d'un poids léger — en général de deux à huit ou dix kilogrammes, — en suivant ses mouvements ou même, au dire des sceptiques superficiels, en les produisant, il ne viendra, dis-je, à l'idée de personne, de prétendre que cette occupation soit très fatigante; et cependant il m'est arrivé plus d'une fois de voir le médium, quand il était femme, tomber dans une véritable crise névropathique après simplement un exercice de dix minutes. Il y a là un puissant intérêt, pour qui étudie, à chercher ce qu'est devenue la différence de force entre la quantité perdue par le sujet et la quantité utilisée par l'objet.

Trois cas peuvent se présenter :

- 1° Aucun être de l'au-delà ne répond à l'évocation;
- 2° L'être demandé répond à l'appel du médium;
- 3° Le médium tombe sous l'empire d'une entité mauvaise qui abuse des forces corporelles de son sujet.

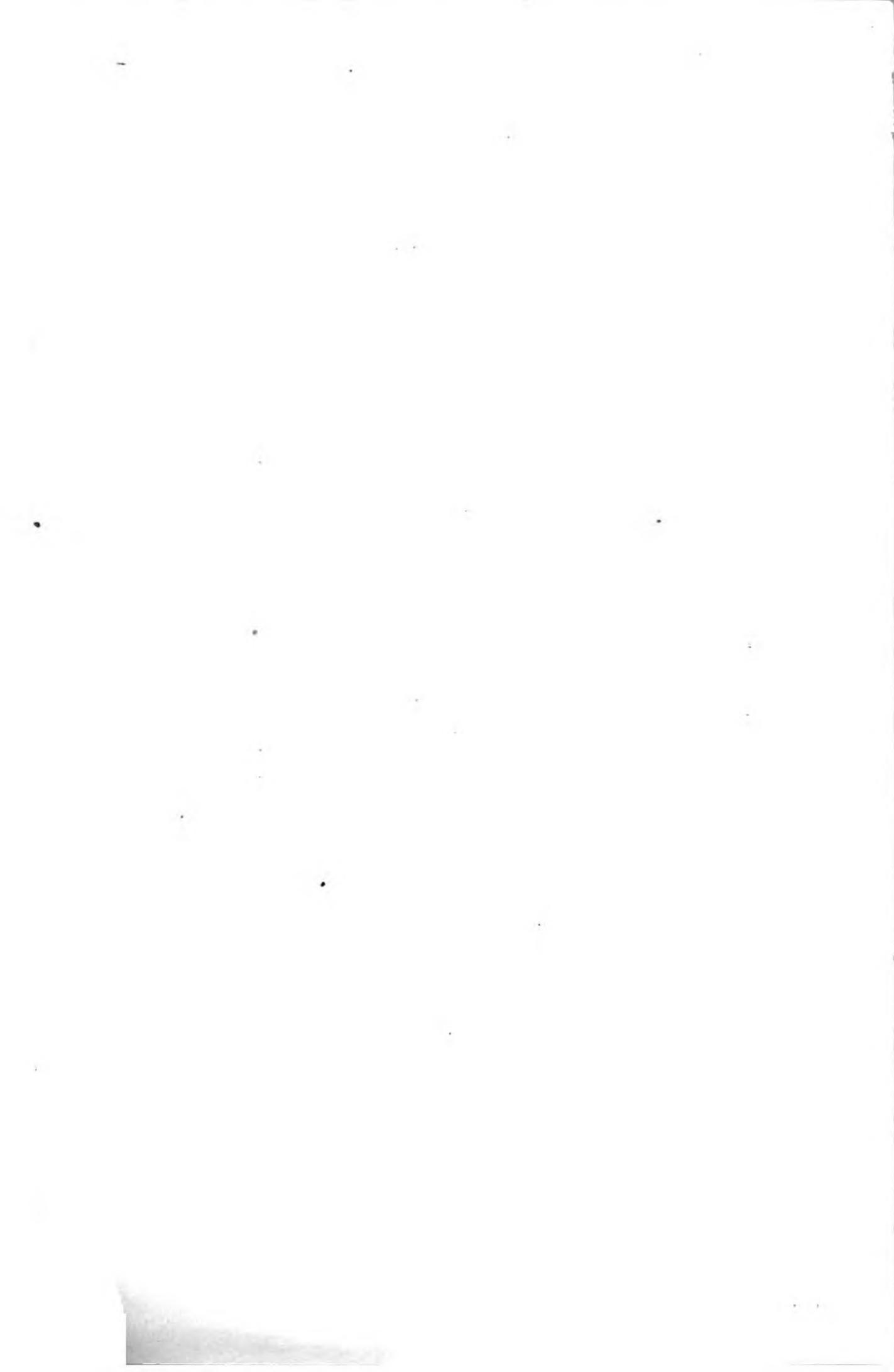
Il ne faut pas oublier qu'en tout ceci la force mise



Radiographie de force vitale

Radiations émanées par une main féminine (*Envoûtement actif et vampirisme passif*)

(Cliché communiqué par le Prof. A. MAJEWSKI de Lemberg)



en jeu est la force neurique rayonnante du sujet, extériorisée en son aéroosome, extériorisé lui-même hors du corps physique.

Dans le premier cas, il peut arriver qu'il ne se produise aucun mouvement de la part du guéridon, et cependant le sujet se fatigue : c'est là une fatigue toute matérielle, provenant des efforts inconscients et *inutiles* que fait ce sujet pour mettre en jeu sa force neurique.

Il peut arriver également que le guéridon remue et réponde — même nettement — aux questions des assistants ; mais cela n'a lieu que lorsque les assistants, ou du moins l'un d'eux, connaît la réponse qui doit être faite.

Que s'est-il passé, puisqu'il n'y a eu en présence de l'opérateur aucune entité de l'Au-delà ? Une théorie scientifique très acceptable explique le phénomène en disant que l'Inconscient collectif des assistants joue alors le rôle de l'Être vainement appelé : il y a, dans ces conditions, télépathie entre cet Inconscient collectif et celui du médium ; l'esprit conscient des assistants formule la question, et leur Inconscient communique la réponse à celui du sujet, lequel met en mouvement la force neurique rayonnante de celui-ci, l'extériorise, et enfin l'amène à agir sur le guéridon de façon à lui faire exprimer la réponse à l'insu des opérateurs.

L'occultisme va plus loin et voit, dans la collectivité des inconscients personnels de chacun, un être

factice, une *larve* qui vit alors de la force vitale du médium. Je m'appesantirai, pour l'instant, d'autant moins sur cette théorie que tout à l'heure je vais avoir à examiner le fait d'une larve (esprit méchant des spirites) nettement caractérisée.

Quoi qu'il en soit, la force neurique ayant bien moins de prise sur la matière que la force musculaire ou purement mécanique, il en résulte chez le sujet une déperdition énorme, eu égard aux effets produits. Le mécanisme de cette action est encore assez obscur; toutefois, il semble bien clairement résulter des expériences auxquelles s'est livré M. de Rochas avec Eusapia Paladino, que la force active provient, en très grande partie, du médium. En effet, lorsqu'il s'agissait, pour ce sujet, de fermer ou d'ouvrir la porte d'un meuble placé à plusieurs mètres de lui, le médium esquissait du bras le geste approprié, et la porte se mouvait comme sous l'impulsion d'un prolongement du bras du médium; il paraît évident qu'en pareille circonstance c'était le bras extériorisé de l'aérosome qui s'allongeait et allait faire agir sur la porte la force neurique produite et extériorisée par le médium.

Dans les faits qui viennent d'être examinés, le Vampirisme n'existerait qu'à la condition d'admettre la théorie de l'occultisme, qui semble d'ailleurs assez plausible: auquel cas l'Inconscient collectif des assistants produirait une entité qui vivrait, durant le cours de l'expérience, de la propre vie du

médium en s'assimilant ses forces extériorisées. — On va maintenant rencontrer des faits de Vampirisme de plus en plus nettement caractérisés.

Abordons le second cas, et supposons que l'être évoqué réponde à l'appel du médium.

Ici, je crois devoir abandonner la théorie scientifique de l'Inconscient, car elle ne répond plus à la réalité des faits ; il m'est en effet souvent arrivé au cours d'évocations psychiques, de poser des questions dont ni le médium, ni aucun des assistants, ni moi, ne connaissions la réponse. Or, quand cette réponse, vérifiée par une recherche de bibliothèque ou par un événement subséquent, se trouvait être juste, qu'en conclure, sinon que j'étais réellement en présence d'un Être de l'Àu-delà — que ce fût d'ailleurs un Élémentaire, comme le prétend l'occultisme ou bien un Être humain désincarné, comme l'affirme le psychisme ?¹

¹ Pour le spirite peu éclairé, l'Àu-delà n'est peuplé que d'êtres humains désincarnés, et ce sont eux qui produisent indifféremment *toutes* les manifestations à première vue extra-naturelles. Le psychiste qui a étudié, au contraire, admet que nombre de manifestations peuvent être dues à la force odique du médium extériorisée et mue par une subconscience personnelle ou un inconscient collectif. Encore, dans les communications qu'il attribue aux êtres désincarnés, fait-il un choix aussi judicieux que possible entre celles qui peuvent être accueillies et celles qui, émanant d'êtres peu développés intellectuellement (l'humanité est la même au delà comme en deçà de la tombe), doivent être écartées *a priori*.

De son côté, l'occultisme enseigne que l'Àu-delà ne renferme pas seulement des êtres humains désincarnés, lesquels ne se communiquent qu'exceptionnellement, mais encore des êtres spéciaux semi-intelligents, qu'il appelle des *élémen-*

Donc une entité extra-naturelle est là : comment s'y prend-elle pour actionner la matière, mouvoir une table, frapper des coups, faire apparaître des flammes légères ou apporter des objets de l'extérieur ?

Le mécanisme de ces phénomènes est bien connu : l'entité en question, dégagée, sinon de toute matière, au moins de cette matière grossière et dense qui constitue notre monde infime, ne possède à son service que des forces trop diluées, trop spirituelles pour pouvoir agir par elles-mêmes. Mais la créature humaine aussi possède en elle ces mêmes forces à un état plus ou moins latent, plus ou moins inconscient ; l'être opère donc une combinaison, une sorte de fusionnement entre ses propres forces et celles analogues qu'il rencontre dans le médium ; au moyen de celles-ci, il agit comme avec un levier sur la force neurique — et même, dans certains cas, sur la force musculaire du sujet — qui, dès lors et jusqu'à la fin de l'expérience, lui est acquise pour en user selon sa fantaisie. On comprend donc que, en pareille occurrence, la force dépensée par le médium soit énorme et hors de proportion avec l'effet mécanique réalisé.

tals, et à qui seraient dus l'immense majorité des phénomènes d'ordre psychique, opérés au moyen de la force odique.

Comme on le voit, il n'existe entre les deux écoles qu'une querelle de mots et de théories, à laquelle mettra fin, à la longue, la pure et simple expérimentation. Néanmoins, cette distinction était nécessaire à établir, pour permettre au lecteur de comprendre ce qui va suivre.

Il arrive parfois qu'à la fin d'une simple séance de phénomènes très secondaires, l'opérateur se trouve, surtout si c'est une femme, complètement épuisé. Pendant les expériences transcendantes de matérialisation, le médium, en *transe*, pour employer le terme technique, ou demeure anéanti sur le sol, ou se tord dans une sorte d'agonie douloureuse : il ne conserve alors de force neurique que juste ce qu'il lui en faut pour que la vie ne s'éteigne pas en lui, et quand l'expérience est finie, quand il reprend possession de soi-même, il demeure abattu, prostré, presque évanoui — et il lui faut ensuite des jours, des semaines parfois, de soins attentifs et continus, pour lui permettre de se refaire à nouveau une quantité normale de force.

En l'espèce, il est évident qu'il y a Vampirisme, mais ce Vampirisme est de nature bien différente suivant que l'on écoute les théories du psychisme ou les enseignements de l'occultisme.

Pour l'occultiste, un élémental — une larve — a pris possession du médium, et s'est abreuvé de sa vie dont il a âprement vécu durant tout le temps de l'expérience : ce serait donc du Vampirisme absolu.

Je me rangerai plutôt à la donnée du psychisme, non parce que la précédente me répugne — en fait de discussion scientifique, les préférences sentimentales de chacun doivent être lettre morte, et ce n'est pas une raison si la souffrance effraie pour qu'on arrive à nier la souffrance —, mais parce que je ne

puis croire que, étant donné la portée et la hauteur de la morale psychique, cette morale ait été créée de toutes pièces par des larves, sans autre intelligence que les lambeaux qu'elles ont pu s'en s'assimiler chez leurs médiums ; je ne puis croire que les conversations si douces que l'on a avec les êtres chers disparus du monde, et dont tous ceux qui les ont suivies ont gardé un souvenir si plein de charme intime et d'exquise émotion, aient eu pour interlocuteurs dans le Mystère, des entités appartenant à la simple animalité de l'au-delà, n'ayant pas vécu de notre vie, souffert de nos douleurs, partagé nos espoirs et aimé de notre amour, où tout le leur se révèle, même au delà de la matière, même au delà de la mort, même au delà de l'Infini ! Je ne puis croire enfin qu'il puisse être dans les Lois Immanentes une odieuse loi divine en vertu de laquelle il serait permis à un être inférieur de venir dans notre monde pour insulter à notre infirmité, railler notre ignorance, flageller notre affection vivante pour les chers disparus, et dévoyer, avec la monstrueuse complicité d'un Dieu, les efforts que fait notre faiblesse pour monter par la double et douloureuse voie de la science et du bien, vers l'Absolu de toute justice et de tout amour ! S'il en était ainsi, nous serions le jouet du plus féroce comme du plus abominable des tyrans — et ceux-là seuls seraient dans le vrai, qui satanisent !

Au reste, l'occultisme se rend bien compte lui-même de ce que, en présence des faits, il y aurait d'inad-

missible dans sa doctrine, si elle ne pouvait fléchir : « Il se peut, dit-il, que, dans certaines circonstances, ce soient des Élémentaires (êtres humains désincarnés) qui se manifestent à l'homme. » Mais il semble ne faire cette concession qu'à regret, car il ajoute : « Dans ce cas, c'est un crime de la part de l'évocateur d'interrompre et de retarder l'évolution d'un être dégagé de nos liens, en le forçant en quelque sorte à se remettre de nouveau en contact avec la matière. »

C'est là un des rares points de doctrine où je ne puis admettre la théorie occulte. Nul ne peut nier en effet que les Êtres désincarnés possèdent une force d'âme et de volonté autrement développée que celle d'une créature humaine ; si donc ils répondent à une évocation terrestre, c'est qu'ils y consentent, jugeant par cela même que cet acte de charité ou de justice de leur part n'entraîne aucun détriment pour leur progression présente ou à venir.

En résumé, c'est, dans cette occurrence, la théorie psychique qui me semble devoir être admise ; mais, en ce cas, le médium recouvrant après l'expérience les forces non utilisées, et celles qui ont été employées n'ayant servi à l'être manifesté que dans un intérêt ordinaire de bonté vis-à-vis de l'évocateur ou des assistants, il n'y aurait pas là de Vampirisme absolu, mais ce qu'on pourrait appeler du pseudo-Vampirisme.

Il est évident qu'il en va autrement lorsque l'entité

qui répond à l'évocation est mauvaise ou légère — l'humanité posthume a les mêmes défauts et les mêmes vices que l'humanité incarnée, et se sert parfois des forces du médium dans un simple but de méchanceté ou de plaisanterie.

Je vais maintenant parler du dernier cas, celui où le médium tombe sous l'empire d'un être de mal, foncièrement méchant et nuisible — d'une *larve*, pour employer le terme technique de l'occultisme : alors, on se trouve en présence d'un fait où se rencontrent toutes les conditions qui caractérisent le Vampirisme le plus absolu ; en effet, l'entité qui se manifeste alors non seulement aspire les forces du médium, se les assimile pour vivre de sa vie, mais encore elle les emploie dans un but essentiellement mauvais.

Le mécanisme est toujours le même : extériorisation de force neurique de la part du sujet, et accaparement de cette force par l'être qui se révèle et qui l'absorbe en telle quantité que l'expérimentateur devient, sous l'empire de cette volonté étrangère, comme un esclave véritable, de qui la conscience est anéantie durant tout le temps de l'expérience, et qui demeure, sous l'impulsion de son maître de l'heure, comme une machine aveugle entre les mains de son mécanicien.

Généralement, après ces phénomènes, plus fréquemment produits qu'on ne pense par des imprudents qui veulent manier la force psychique avant de l'avoir étudiée, ou sans être dirigés par ceux qui

savent, le médium ou l'expérimentateur qui a fourni sa propre force, reste longtemps avant de se rétablir — quand il se rétablit.

Aussi ne saurait-on conseiller trop la plus extrême prudence et les plus grandes précautions à qui veut tenter d'aborder la pratique de tels phénomènes, non pas surnaturels — le surnaturel n'existe pas, et ses soi-disant manifestations ne sont que le résultat de lois universelles encore inconnues du public... et de la science officielle — mais dont le siège se trouve bien en dehors de la nature physique.

Dans cet ordre d'idées, je ne citerai qu'un fait, extrait de l'*Analyse des choses* du Dr P. Gibier. Mais ce fait qui, en somme, peut être regardé comme le type de tous autres de même espèce, paraîtra si étrange, si invraisemblable même, au lecteur non prévenu, qu'il est utile, avant de faire cette citation, de présenter son auteur en quelques mots.

Paul Gibier était docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, décoré de la Légion d'honneur pour ses travaux scientifiques ; il semble que ce sont là des titres à l'honorabilité et que l'affirmation d'un tel homme mérite quelque créance. Son malheur fut qu'en la probité de sa science, il étudia la force psychique dont les académies et corps constitués ne veulent entendre parler à aucun prix ; il parvint à de mémorables résultats, que sa loyauté crut devoir rendre publics, afin de démontrer par les

faits qu'une telle force existe réellement, et qu'il y aurait un puissant intérêt à l'étudier officiellement.... De ce jour, une haine aveugle s'acharna contre lui, prévue d'ailleurs dans l'introduction de son premier volume, où il dit : « Le sujet traité dans cet ouvrage est un de ceux à l'égard desquels un homme ayant quelque souci de sa réputation scientifique ne saurait être trop circonspect. Nous ne connaissons en effet rien d'aussi compromettant, et l'exemple des outrages prodigués, dans ces derniers temps, aux savants les plus éminents de l'Angleterre et de l'Allemagne qui ont osé examiner de près la question du spiritisme et dire ce qu'ils ont vu, est bien fait pour donner à réfléchir aux plus téméraires.... » Quoi qu'il en soit, dès que sa probité eut osé dire et écrire ce qu'il avait vu, entendu, touché et constaté de toutes les façons, des haines le poursuivirent, brisèrent sa situation à Paris, et le contraignirent lui-même à s'expatrier aux États-Unis, où il est mort depuis quelques mois.

L'auteur étant maintenant connu comme caractère et comme science, je vais citer un des faits qu'il rapporte.

« Dans les derniers mois de l'année 1886, dit-il, je faisais presque chaque jour, et principalement le soir, des expériences sur la force animique. Deux séances furent particulièrement accidentées. Ces séances avaient lieu dans un laboratoire des vieux bâtiments de l'ancien collège Rollin, transformé dans ce temps là en École pratique de la Faculté de médecine.

« Le local que j'occupais et qui me servait de labora-

toire était voisin des amphithéâtres de dissection de la Faculté où, à ce moment, se trouvaient de nombreux «sujets». Dans l'une des pièces de ce laboratoire même, j'avais vu, quelque temps auparavant, le cadavre d'un homme qui m'avait servi à des études de médecine opératoire. Ceux qui sont au courant des questions dont je m'occupe en ce moment comprendront l'importance de ces détails.

« Le médium qui m'assistait dans mes recherches était un Américain, M. S..., dont la force animique était émise en quantité suffisante pour produire des matérialisations, et des transports d'objets à distance, sans contact.

« Au jour dit, nous nous réunîmes dans le laboratoire, M. L., les D^{rs} de B.... et A, qui exercent à Paris, le médium et moi, plus le garçon de laboratoire.

« Tout d'abord, les choses s'annoncèrent fort mal; à peine entrés dans l'enceinte de l'École pratique provisoire, au moment où nous longions un des amphithéâtres d'anatomie, nous entendîmes tout à coup un sifflement, suivi du choc violent d'un objet contre une cloison en planches voisine. L'objet en question était un petit flacon vide, du modèle de ceux qui servent à conserver les pièces anatomiques; il avait rebondi sur l'un de nous et était tombé par terre sans se briser.

« Personne n'eût pu se cacher dans l'endroit où nous nous trouvions, et, de plus, la nuit n'était pas très noire. Redoutant quelque désagrément analogue, au moment où nous nous engagerions dans un vestibule qui s'ouvrait sur l'escalier conduisant au laboratoire, situé au deuxième étage, comme on avait oublié d'allumer le gaz dans l'escalier et que l'obscurité y était à peu près complète; je criai au garçon de laboratoire de nous éclairer. A peine avions-nous atteint le premier étage (le médium était devant et je fermais la marche), qu'un nouveau siffle-

ment se fit entendre, bientôt suivi du bruit d'un flacon lancé avec violence, et se brisant en pièces sur les marches que nous étions en train de gravir. Quand on eut allumé le gaz, on trouva une quantité de débris de verre, provenant d'un flacon de verre analogue au premier.

« Bien entendu, personne ne se trouvait dans l'escalier.

« Une fois dans le laboratoire qui était bien éclairé, tout se passa pendant un certain temps comme la dernière fois, mais le médium était de plus en plus inquiet. Pendant que nous nous tenions autour de la table — une table carrée, toute simple que j'avais fait construire exprès, — après avoir préparé le plâtre, je fis à haute voix, sur un ton moitié sérieux moitié plaisant, et en français, de façon à n'être pas compris du médium qui ne parlait que l'anglais, cette réflexion que, étant donné le lieu où nous nous trouvions, il n'était pas surprenant que quelque mauvais garnement d'esprit, dont on aurait disséqué le corps, fit tout son possible pour nous empêcher de mener nos recherches à bonne fin.

« A peine avais-je fini de parler, que le médium fut pris d'une sorte de mouvement convulsif qui lui agita tout le corps, et entransé. Ce qui se présenta alors fut vraiment effrayant : il se dressa, les yeux démesurément ouverts et sortant de la tête, fit quelques pas saccadés dans la pièce, et chacun, sentant qu'il allait se passer quelque chose, se leva et se tint sur ses gardes.

« S.... fit un tour sur lui-même et saisit un des escabeaux de chêne qui nous servaient de sièges ; il en fit un moulinet terrible ; mes amis s'échappèrent au plus vite, mais comme j'étais justement assis contre le mur, je demeurai seul en face de ce grand diable d'Américain taillé en hercule, qui paraissait m'en vouloir plus particulièrement, et séparé de lui seulement par la table carrée.

autour de laquelle nous étions tranquillement assis un moment avant. Son visage, en ce moment, était terrible à voir. Il dirigea vers moi son bras gauche, l'index étendu, et, de la main droite, il brandit le pesant escabeau au-dessus de sa tête.

« La scène, dans cette vieille chambre de collègue, improvisée pour la circonstance en laboratoire de psychologie expérimentale, était vraiment singulière par cette nuit de décembre; mais ce n'était pas à cela que je songeais alors. Mes amis, terrorisés, se tenaient tous à l'écart, et personne ne soufflait mot; le médium seul poussait une sorte de râle guttural. Ne pouvant m'échapper de l'espace où je me trouvais, entre le mur et la table d'une part, et une console fixe et le poêle d'autre part, je ne perdais pas un seul des gestes de celui qui paraissait animé envers moi des intentions les moins rassurantes. Il s'approcha encore de moi, bien à la portée de sa main, et me lança un formidable coup de son escabeau, droit sur la tête.

« J'avais conservé tout mon sang-froid et me tenais très vivement en éveil, comme on le pense bien; et quand je vis le début du mouvement de cette masse projetée vers moi, je saisis les deux pieds de la table qui étaient de mon côté, je les levai vivement et présentai la table en face de mon adversaire en m'en couvrant comme d'un bouclier. Le choc fut terrible: l'escabeau heurta la table comme un coup de catapulte, un craquement se fit entendre, et je fus obligé de reculer sous le coup jusqu'au mur; la table était fendue en deux. Continuant à me protéger en m'abritant derrière elle, je la poussai vers S.... qui lâcha sa massue et tomba en arrière sur une chaise en proie à une convulsion. Nous nous précipitâmes de son côté pour le maintenir, mais ce fut inutile: il revint bientôt à lui, ne se souvenant de rien, et, pour ne pas

l'effrayer, nous nous assimes de nouveau autour de la table en cachant notre émotion.

« Cette fois, ce fut lui que je fis placer auprès du mur; la précaution ne fut pas inutile, car il fut de nouveau repris d'une transe non moins terrible que la première. Il se dressa encore, après avoir été agité convulsivement, puis se rassit, le visage contracté d'un rictus effrayant, les yeux comme désorbités. Il se leva; nous en fîmes autant, je mis le poêle entre lui et moi, mais il repoussa la table, et saisissant une chaise, il s'avança vers moi. De mon côté, je m'emparai de l'escabeau qu'il m'avait lancé; je le pris, non comme arme offensive, mais simplement pour parer les coups qu'il aurait pu me porter avec la chaise qu'il agitait en l'air.

« Il y eut encore un moment de violente angoisse pour chacun des assistants, quand nous fûmes en présence l'un de l'autre, avec les étranges instruments de ce combat quasi-fantastique.

« Il s'avança vers moi, brandissant toujours sa chaise, et je me préparais à la recevoir sur mon escabeau, quand je fus poussé, je ne sais par quelle force, à tenter une expérience, en mettant à l'essai un moyen qui m'avait été indiqué, par un homme très au courant de ces choses, comme infailible en pareille circonstance : je jetai de côté l'objet que je tenais, et je m'avançai les dix doigts en avant, dirigés contre la personne du malheureux entransé, en voulant violemment qu'il fût immobilisé. Je projetai, en quelque sorte, ma volonté sur lui, accompagnant cet effort d'un geste énergique. L'effet fut instantané, et j'en fus le premier très agréablement surpris : au lieu d'être lancée contre moi, la chaise fut rejetée en arrière et, quoique fort solide, mise en pièces au point de ne pouvoir être réparée. S... fut comme sidéré; son corps fut agité d'un tremblement convulsif et transporté brus-

quement contre le mur, à trois ou quatre mètres de l'endroit où il se trouvait. Tous ses membres se tordirent ; il se recroquevilla en boule sur le sol, près d'une porte, et nous entendions ses articulations craquer.

« Quelques passes magnétiques l'aidèrent à se remettre, et, aussitôt que nous le pûmes, nous quittâmes ce lieu si peu propice aux recherches psychologiques, pour n'y plus revenir dans le même but, non sans nous être munis de flambeaux, pour gagner nos voitures qui nous attendaient dans la rue.

« La veille de ce jour, le médium, pendant la séance, se plaignait de n'être pas à son aise : il sentait, disait-il, de mauvaises influences autour de lui, avait de la peine à les repousser pour ne pas être entransé.

« Je n'oublierai jamais, dussé-je vivre mille ans, l'immense danger auquel on s'expose dans ces sortes d'études, si l'on n'a le soin de s'instruire des conditions voulues dont il ne faudrait jamais se départir. Je dois avouer qu'à ce moment je me livrais aux recherches psychiques avec un certain sans-gêne, traitant le sujet ainsi qu'un autre, et le considérant comme une partie quelconque de la physiologie. Mais depuis lors, j'ai appris qu'il fallait procéder autrement et user de certaines formes sans lesquelles un expérimentateur, non prévenu, pourrait éprouver plus d'un grave mécompte.

« Les recherches psychiques expérimentales ne laissent pas que de faire courir certains risques à ceux qui s'y adonnent, et c'est bien à tort que certaines personnes en font un jeu.

« Mon opinion sur ce sujet peut être exposée en quelques lignes : lorsqu'on ne peut étudier d'une manière sérieuse et suivie, profitable en un mot, pour la science, c'est-à-dire pour autrui, les faits de psychologie expérimentale, le mieux, *quand on a vu suffisamment pour se*

convaincre, est de se tenir tranquille et de s'en rapporter à ceux qui se sentent la force d'affronter le danger qu'offre ce genre d'investigations, et possèdent la compétence voulue pour les mener à bonne fin. »

Il va sans dire que je partage absolument l'opinion émise à cet égard par le Dr Gibier, et que, comme lui, comme je l'ai toujours fait, je ne saurais trop détourner les curieux imprudents de ce genre d'expériences : ils peuvent y risquer non seulement leur vie physique, mais encore leur vie intellectuelle ; ils peuvent rencontrer, au détour d'un essai mal conduit, non seulement la maladie ou la mort, mais encore, ce qui est pire, la folie. — Pour ma part, je n'ai voulu assister à une première évocation psychique — bien anodine cependant — qu'après des années et des années d'études sur toutes ces troublantes matières, et seulement lorsque je me suis cru absolument sûr de ma volonté et de mes forces.

Plus loin, je dirai quelques mots de la folie produite par le Vampirisme larvaire ; mais avant, il me reste à parler du Vampirisme tel que le comprend le peuple, et constitué par la *succion du sang* d'un vivant par un être sorti du tombeau.

Je dois dire qu'en principe je crois peu à ce phénomène, et je l'aurais simplement mentionné pour mémoire à cette place, puisqu'il ressort du Vampirisme conscient hyperphysique ; mais les abîmes du mystère sont insondables et la négation de ce jour peut être l'affirmation du lendemain. Toutefois, si les faits

qui sont cités çà et là se rencontrent à foison, l'époque présente ne nous en offre aucun : tous se trouvent relatés dans des auteurs du XVIII^e siècle, pour ne parler que des plus récents, et aucun d'eux n'est accompagné de ces preuves tangibles qu'une enquête sur l'au-delà, lorsqu'elle est judicieusement conduite, doit toujours exiger avec la plus grande sévérité.

J'aurais donc, je le répète, cité ce phénomène pour simple mention si, à ma grande surprise, je ne l'avais trouvé accueilli et étudié par certains partisans d'une doctrine philosophique où cependant on est stupéfait de le rencontrer : je veux parler du Positivisme.

Je ne discuterai ni le fait ni la théorie, laissant chacun libre de se former une opinion : il me suffira de citer le texte même d'un auteur, disciple d'Aug. Comte, Ad. d'Assier, qui aborde cette question dans un ouvrage d'ailleurs documenté, très étudié et bien compris : *Essai sur l'humanité posthume et le spiritisme, par un positiviste.*

La théorie de l'auteur est celle-ci : tout être vivant se compose non seulement d'un corps physique, mais encore de l'émanation fluidique ou ombre de ce corps, auquel elle est intimement liée. Lorsque le corps meurt, il est mis au tombeau où il se décompose ; mais son émanation fluidique subsiste, et ne rend ses éléments à l'éther ambiant qu'au fur et à mesure que la partie organique de l'être disparaît elle-même ; le corps est dans la terre, mais son émanation fluidique flotte çà et là, s'affaiblissant à mesure que la partie

matérielle de l'être se désagrège, pour se dissoudre elle-même définitivement quand disparaît le dernier atome de ce qui fut le corps. — Cette théorie permet à l'auteur d'expliquer par la doctrine positiviste tout ce qu'il y a d'inexplicable et cependant d'irrécusablement avéré par les témoignages les plus probants, dans toutes sortes d'apparitions contemporaines. Comme on peut le voir, il est sur la voie de la réalité selon l'occultisme et le psychisme : ce qu'il appelle l'émanation fluïdique ou l'ombre du corps, vivant par celui-ci et mourant avec sa dernière parcelle n'est autre chose que la partie matérielle — de matière radiante à un degré infinitésimal de densité — ne tombant pas à l'état normal sous nos sens, du périsprit des psychistes, du corps astral des occultistes, ou de l'aérosome de quelques médecins contemporains, compris à son point de vue immédiatement supérieur à la matière sensible.

Ceci expliqué, je laisse la parole à l'auteur.

« J'ai dit que l'existence de l'ombre est de courte durée. Son tissu se désagrège facilement sous l'action des forces physiques, chimiques et atmosphériques qui l'assaillent sans relâche, et rentre molécule par molécule dans le milieu planétaire. Parfois, cependant, elle essaie de résister à ces causes de destruction, en continuant la lutte pour l'existence par delà le tombeau. Nous touchons ici au côté le plus curieux de son histoire, car il s'agit du vampire posthume. La première fois que je rencontrai ce mot, appliqué par Görres à des spectres qui quittaient leur tombe pour venir sucer le sang d'un parent ou d'un

ami, à la façon d'une belette qui saigne un lapin, je tournai la feuille, ne voulant pas être dupe d'une mystification. Mais ce même mot se retrouvant dans la plupart des auteurs que je consultai depuis, je fus forcé de lire malgré moi ce qu'on racontait à ce sujet, et je ne tardai pas à reconnaître que le vampirisme posthume n'est que trop une réalité. Plusieurs de ces récits ne sauraient être révoqués en doute, car ils se rattachent à des événements qui ont eu des villes entières pour témoins. Je vais en rapporter quelques-uns qui, d'après les sources où ils ont été puisés, me paraissent d'une authenticité indiscutable.

« Laissons d'abord parler dom Calmet. »

[Ici l'auteur transcrit le fait mentionné au chapitre précédent sous le numéro I, et le fait suivre de cette réflexion :]

« Dans l'exemple que je viens de rapporter, le vampire ne se montre, si j'ose le dire, qu'à la dérobée. On connaît le but de ses apparitions, mais on ignore comment il donne la mort à ceux qu'il a choisis pour victimes. Les faits suivants vont nous le révéler sous sa véritable physionomie. »

[Suivent les exemples notés plus haut II-V, et l'auteur continue:]

« Voilà des faits significatifs et hors de conteste; je pourrais les multiplier, car il est d'autres pays, notamment dans le nord de l'Europe, où les histoires de ce genre sont aussi nombreuses et non moins authentiques; mais celles que je viens de citer me paraissent suffisantes pour convaincre le lecteur sur la réalité du vampirisme d'outre-tombe, ainsi que sur les phénomènes qui le caractérisent. Ces faits éclairent en même temps d'un jour nouveau la physionomie du posthume. Il est des cas où l'être fluide, au lieu d'abandonner le corps dont la mort vient de le

détacher, persiste à rester avec lui, et à vivre d'une vie nouvelle, dans laquelle les rôles sont intervertis : le cadavre ne pouvant quitter sa dernière demeure, c'est le fantôme qui s'acquitte des fonctions que le premier remplissait autrefois. Dès lors, la lutte pour l'existence se continue par delà le tombeau avec le même acharnement, la même férocité brutale et égoïste, on pourrait dire le même cynisme, que dans la nature vivante; on voit le spectre venir marauder nuitamment, à la façon d'un malfaiteur, pour le compte de son ancien patron. Il entre dans une habitation, va droit à celui qu'il a choisi pour victime, lui saute à la gorge comme un jaguar ou un chat sauvage, et ne lâche sa proie qu'après en avoir sucé le sang. Ce sont les membres de sa famille, qu'il semble rechercher de préférence. A défaut de ceux-ci, il s'attaque aux habitants de la localité, et au besoin se contente d'une brebis ou de toute autre bête de l'étable, comme le prouvent de nombreux témoignages qu'il est inutile de rapporter.

« Examinons maintenant ce que devient le sang aspiré par le spectre. Nous trouvons ici la répétition de ce que nous avons observé plusieurs fois dans les chapitres précédents au sujet du fantôme vivant. Sa structure est liée d'une manière si intime à celle du corps dont il est l'image, que toute absorption de liquide faite par le premier passe aussitôt dans les organes du second. Il doit en être de même dans les phénomènes du vampirisme posthume, puisque le fantôme d'outre-tombe est la continuation du fantôme vivant. Tout le sang avalé par le spectre passe à l'instant dans les organes du cadavre qu'il vient de quitter, et auprès duquel il retourne dès que son œuvre de braconnage est terminée. L'arrivée incessante de ce liquide vivifiant qui se répand aussitôt dans tout l'appareil circulatoire empêche la putréfaction,

conserve aux membres leur souplesse naturelle, et aux chairs leur teint frais et vermeil. Sous cette même action, on voit se continuer une sorte de vie végétative qui fait pousser les cheveux et les ongles, dessine un nouvel épiderme à mesure que l'ancien se dessèche, et, dans certains cas, favorise la formation du tissu adipeux comme il a été prouvé par l'exhumation de certains vampires. Les personnes qui les avaient connus leur trouvaient un embonpoint qu'ils étaient loin d'offrir à l'époque de leur décès. L'instinct populaire devina qu'il n'y avait qu'un moyen de rompre cette étrange association du spectre et du cadavre: c'était de réduire à néant l'un des deux; ne pouvant s'attaquer au fantôme, on déterrait le corps et on le brûlait. Le remède était infailible, car dès ce moment le vampire cessait ses horribles déprédations. »

Je n'ajouterai pas un mot de commentaire à ces considérations; j'ai dit plus haut mon opinion à ce sujet: je préfère laisser au lecteur le soin d'en tirer telles conclusions qu'il lui plaira.

Il me reste maintenant, comme je l'ai annoncé plus haut, à dire quelques mots de la Folie, pour en finir avec cette sombre série du Vampirisme.

Il n'entre ni dans ma pensée, ni dans le plan ou le but de cet ouvrage d'écrire une monographie de l'aliénation mentale: des spécialistes autrement compétents que moi ont dès longtemps réalisé cette étude, et il y aurait une malencontreuse audace de ma part à vouloir refaire ce qui a été si bien et si complètement fait par les aliénistes de notre époque, des deux Pinel à Legrand du Saulle et à Moreau de

Tours. Je ne veux donc que présenter ici quelques considérations générales sur les divers genres de folie dans leurs rapports avec le Vampirisme hyperphysique.

Esquirol reconnaît quatre termes principaux dans la folie :

1° La *monomanie*, où le délire est tellement dominé par une idée exclusive, et l'intelligence est tellement libre sous tous les autres rapports, que le malade peut paraître sain d'esprit tant que son attention n'est pas dirigée vers l'objet sur lequel il déraisonne.

2° La *manie*, où le délire est général, sans idées dominantes, sans passion fortement prononcée, mais avec une tranquillité remarquable chez les uns, chez les autres une continuelle surexcitation d'esprit, et enfin, chez quelques-uns, une confusion, une incohérence d'idées qu'accompagne généralement une vive agitation physique.

3° La *démence*, caractérisée par l'affaiblissement de toutes les facultés intellectuelles ou affectives, et qui est le plus souvent la terminaison naturelle de la monomanie et de la manie.

4° Enfin, l'*idiotie*, ou privation plus ou moins complète d'intelligence.

Il convient d'écartier, avant tout, les cas où la folie est congénitale et provenant d'un vice de conformation du cerveau, ou consécutive à un traumatisme : il est évident que sur un instrument de

construction défectueuse ou brisé, le meilleur musicien ne parviendra jamais à rendre ses idées. — Pour tous les autres cas, on peut affirmer avec le Dr G. Encausse, que beaucoup d'entre eux n'ont pas d'autre cause que l'incarnation permanente d'un Élémentaire — ou d'un Élémental — assoiffé d'existence.

Je prierai, en effet, le lecteur de se rappeler que l'occultisme divise les êtres du Mystère en deux catégories principales : ceux qui sont à l'état involutif et ceux qui accomplissent leur évolution. Les premiers, appelés *élémentals*, émanent de causes multiples et peuplent par myriades le plan astral, — intermédiaire entre le plan divin et le plan physique. Ce sont en quelque sorte des germes de vie individuelle et d'intelligence propre ; mais leur vie est soumise à tant d'accidents dont le moindre leur est mortel, que bien peu d'entre eux réussissent à survivre à l'être ou à la cause dont ils émanent ; quant à leur intelligence, elle est rudimentaire ou plus simplement en principiation ou puissance d'être ; ils ont beaucoup d'analogie, par leur multitude et dans leur sort, avec cette innombrable quantité de grains de pollen que le vent, aux temps d'amour de la nature où tout déborde de vie, emporte, charrie en tous sens, disperse et sème au hasard. Sur des milliers et des milliers de ces grains sortis de la plante mère, un seul peut-être arrivera à son but qui est de vivre par la fécondation ; tous les autres mourront, inutiles et perdus : qu'importe ! la Nature est riche en

vie, et elle en dispense les germes sans compter. Ainsi en est-il des Élémentals : la grande majorité d'entre eux mourra sans laisser de trace, quelques-uns, en très infime quantité, parviendront à vivre véritablement, mais tous sans exception — je les qualifie ailleurs d'« animalité de l'astral » — portent en eux l'instinct de tous les animaux, lequel se résout en la satisfaction d'un âpre besoin : vivre ! vivre avant tout ! vivre à n'importe quel prix ! vivre n'importe comment ! Et tous sont à l'affût des moyens de vivre ; et tous, quand un de ces moyens s'offre à eux, ou passe à leur portée, se jettent sur lui, comme un chien affamé sur sa nourriture, pour en profiter, pour l'accaparer, quitte à le défendre de toutes leurs forces contre qui tend à le leur arracher. C'est ce qui explique que ce sont eux qui répondent dans beaucoup d'évocations pour s'assimiler la vie que leur offre l'opérateur dans la pensée qu'il a affaire à un Être de l'humanité posthume.

A côté de ces Élémentals, se rencontrent dans l'Astral les Élémentaires qui, eux, vivent par eux-mêmes de la vie immatérielle et sont des entités en évolution, qui, parties des sombres et lointains abîmes de la vie, poursuivent leur marche lente, par le progrès, vers l'Absolu de tout : l'homme est un élémentaire incarné ! Mais tous ces êtres qui ont passé une ou plusieurs fois par l'humanité, — la nôtre ou celle d'un monde différent, — emportent avec eux lorsqu'ils délaissent leur enveloppe de chair matérielle, leurs

passions, leurs appétits, leurs désirs. Il en est parmi eux comme parmi les hommes terrestres : il y en a de bons, de neutres, de mauvais, de pires. Les premiers attendent patiemment, pour atteindre le but partiel qu'ils se proposent, que l'occasion leur soit donnée, par une réincarnation, de réaliser leur *desideratum* ; mais les autres, et c'est la majeure partie, dépouillés de leurs moyens physiques et ne sachant pas, comme les premiers, manier la matière au gré de leur volonté, cherchent un corps tout organisé où ils puissent s'introduire, et par les moyens duquel ils se flattent d'atteindre à la satisfaction de leurs passions et de leurs appétits.

Donc besoin âpre de vivre, de la part des Élémentals ; appétence de donner satisfaction à leurs volitions, de la part des Élémentaires de rang inférieur, tels sont les deux principaux agents, chez l'homme terrestre, de la folie procédant de causes extra-naturelles : — la *possession* a existé de tous temps, mais au lieu d'être le fait d'une Entité reine du mal, elle est simplement occasionnée par la mainmise d'un être psychique quelconque, inférieur ou mauvais, sur un autre être physiquement organisé.

On peut voir, après cette explication, comment le plus ou moins d'intensité de la soi-disant possession peut amener les différents degrés de folie, depuis la simple et courante illusion jusqu'à l'idiotie la plus caractérisée.

Voyons les applications possibles de ces principes.

Un homme, un ambitieux, est mort après avoir escaladé un plus ou moins grand nombre d'échelons sociaux, après avoir âprement rêvé la détention du pouvoir... en mourant, il a dépouillé les moyens de réaliser son désir, mais il a emporté avec lui ce désir, rendu plus intense encore par l'impossibilité où il se trouve de le satisfaire. Dès lors, il est à la recherche d'un organisme vivant qui lui permette d'atteindre son but; mais cet organisme, il n'a pas pu le choisir à son gré : il lui a fallu prendre celui que lui offrait le hasard des circonstances, et c'est souvent celui d'un pauvre diable quelconque, que ses habitudes d'intempérance ou de rêvasserie, parfois surexcitées par l'absinthe, l'opium, le haschich ou l'éther, — au cours desquelles son esprit a erré, laissant son enveloppe livrée à toutes les aventures — ont fait une proie facile pour le premier occupant venu du dehors. L'Élémentaire s'y installe, concurrentement avec l'esprit incarné, et dès lors, celui-ci est en butte à la *monomanie* des grandeurs. Il raisonne correctement sur tout le reste, mais il se croit empereur ou pape : il réalise à ce point de vue, et sans se rendre compte de l'invasion dont il est victime, la volition spéciale de l'Élémentaire qui l'a partiellement accaparé.

Autre exemple.

Un Élémental — une larve — erre, assoiffé de vie, à portée de notre monde; il rencontre un similaire de l'être humain dont il vient d'être parlé : il profite

du moment où l'esprit de cet être vagabonde pour prendre sa place, et, dans son impérieux vouloir de vivre, refuse de partager sa conquête avec le propriétaire légitime : de là, une lutte souvent violente — et l'on a remarqué que les débuts de la *manie* étaient marqués de crises intenses qui allaient s'affaiblissant, à mesure que les efforts de l'esprit pour reprendre l'organisme dont il a été dépouillé deviennent plus rares et moins énergiques. A partir de ce moment, la larve devient maîtresse absolue de l'organisme dont elle s'est emparée par surprise. Elle *vit*, cela lui suffit; mais elle est inintelligente et hors d'état de coordonner les pensées que garde la mémoire cérébrale; ces pensées se font jour, puisque le cerveau a conservé la direction de l'organisme, mais elles sont incohérentes et fugitives; la mémoire des sens fait encore que la victime reconnaît ses proches et sait se guider dans les circonstances ordinaires de la vie de chaque jour, mais désormais, ses idées sont sans but, flottantes : la larve les laisse émettre : elle est hors d'état de les diriger — c'est la *manie*.

L'aggravation de ces deux états conduit à la *démence*, soit que d'autres élémentaires ou d'autres larves aient suivi la voie tracée par l'Être de mystère qui a, le premier, fait invasion chez la créature incarnée, soit que les seuls progrès de celui-ci motivent ce lamentable changement du mal au pire; que cet état se trouve exagéré pour ces causes ou

pour d'autres connexes, et l'on se trouvera en présence de l'*idiotie*. Mais cet ultime degré n'est le plus souvent produit que par des larves; l'Élémentaire qui a fait sa proie d'un organisme humain lui laisse généralement l'usage d'une partie de ses facultés intellectuelles, soit qu'il partage le pouvoir avec l'esprit lui-même de sa victime, soit qu'il la guide en toutes choses : — n'a-t-on pas vu des déments, regardés d'ailleurs comme raisonnables sur tout le reste, se croire revêtus de telle ou telle personnalité, et ne plus reconnaître leurs plus proches parents, leurs amis les plus chers et les plus intimes?

Il serait assurément exagéré de prétendre que *tous* les cas de folie sont dus à cette cause extra-naturelle; on a plus haut fait déjà des réserves en ce qui regarde des causes naturelles de traumatisme et autres; bien des motifs de folie spécifiés par les aliénistes sont dans la réalité des faits; mais aussi beaucoup de cas proviennent de la cause qui vient d'être dite — Vampirisme hyperphysique — et le seul mot d'aliénation indique par son étymologie même que l'être humain qui en est victime se trouve placé sous la dépendance d'une entité extérieure, à laquelle son organisme matériel est contraint d'obéir.

Cette étude sur le Vampirisme a pu paraître longue et fâcheuse à plus d'un lecteur; l'excuse de l'auteur est, je le répète, que jamais ce coin de la magie noire — car le Vampirisme peut être la suite d'un envoûtement, et le goétien peut déchaîner sur son ennemi la

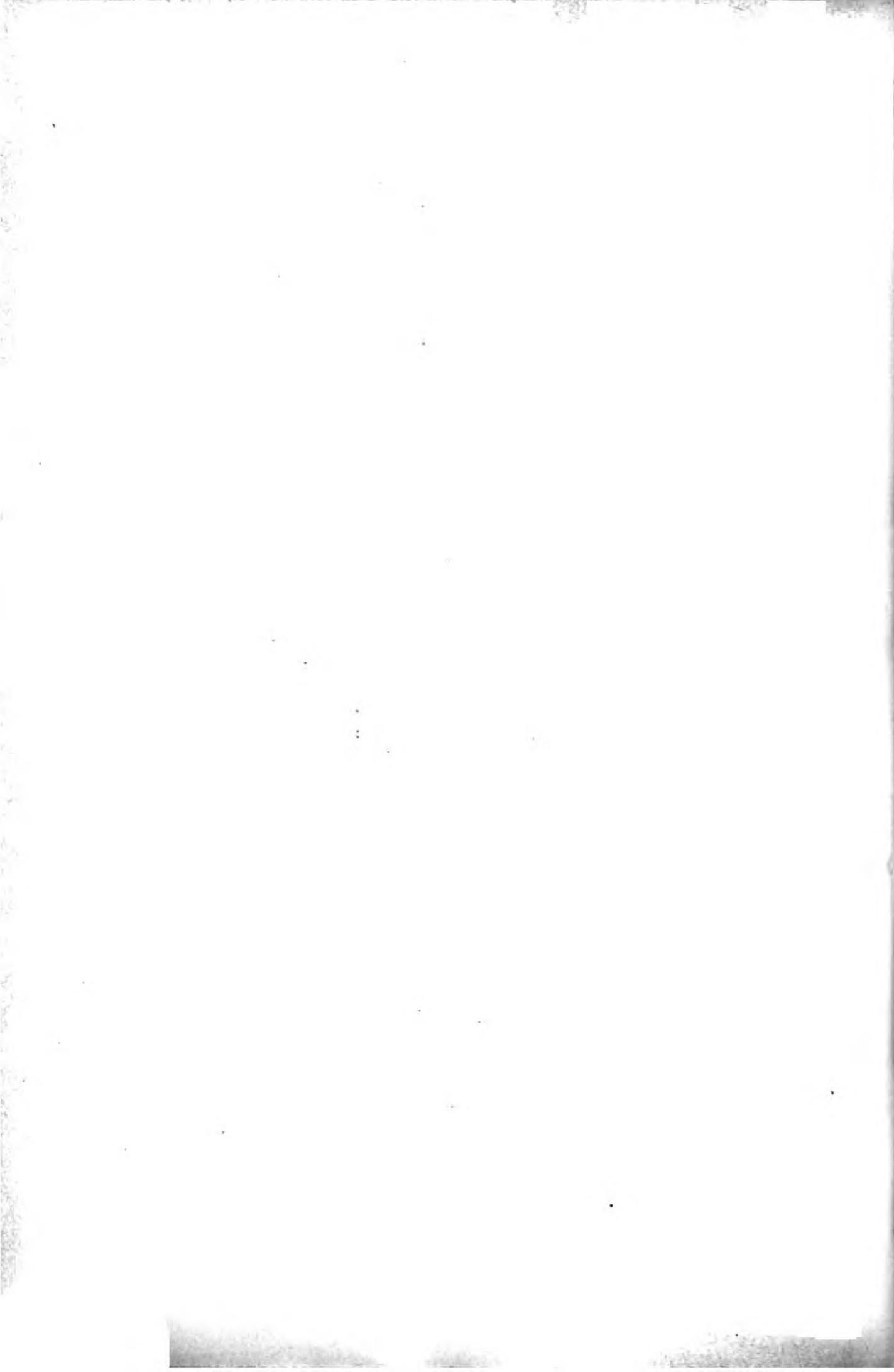
larve de la folie — n'a été exploré de façon sérieuse, et que nulle étude un peu approfondie n'en a encore été faite. C'est donc une lacune que j'ai cru devoir combler dans la mesure de mes moyens.... Ici, en effet, me paraissait être le lieu nécessaire de tel examen, puisque, au cours des présentes explications, je désirais laisser le lecteur bien persuadé à la fois de la réalité du Vampirisme considéré sous toutes ses formes et dans toutes ses variétés, et de sa production par des causes d'ordres divers, dont les unes sont du domaine de la science ordinaire et les autres du ressort de l'occultisme, mais dont aucune n'émane, ne peut émaner du Shatan des croyances occidentales : la Science officielle ignore Shatan, et la Science occulte le rejette, railleuse, dans son ambiance naturelle et originelle — le Néant.



VII

LA POSSESSION DÉMONIAQUE

La croyance populaire n'est
jamais que la déformation d'un
fait primitivement vrai.



VII

LA POSSESSION DÉMONIAQUE

Le titre de cet ultime chapitre pourra paraître paradoxal au lecteur connaissant mon *Histoire mythique de Shatan*, ouvrage dont celui-ci est la suite, et au cours duquel j'ai étudié toutes les raisons historiques et autres qui militent contre la monstrueuse croyance à une déité de Mal opposée à la Divinité réelle. Ce chapitre était cependant nécessaire, comme on va le voir, mais il sera bref — et pour cause.

D'après la démonographie générale, l'Envoûtement, l'Incubat et le Vampirisme ne sont que les trois formes diverses et particulières de ce que l'on a appelé, dans son ensemble, la possession diabolique. Or, j'ai nié ailleurs l'existence de Shatan ; je nie par suite la possession démoniaque¹, et cependant je viens d'affirmer l'existence de l'Envoûtement, de l'Incubat et du Vampirisme... il y a là, à première vue,

¹ Que l'on ne s'y trompe pas : je ne nie que la possession d'un être par le démon — ce qui est logique, puisque Shatan n'est qu'un mythe. Quant aux autres genres de possession hyperphysique, ils existent et sont connus dès la plus haute antiquité, qui en pratiquait les divers procédés. C'est ainsi que le chapitre XXIV, du *Pancharatra Padma Samhita Charryapada*, nous enseigne : « Je vais te dire maintenant, ô né du Lotus, la méthode par laquelle on entre dans le corps

une flagrante contradiction — c'est pour la faire disparaître que j'écris ces dernières lignes, et quelques mots suffiront pour mettre les choses au point et expliquer ma pensée.

La possession diabolique est un sujet des plus complexes. Pour quiconque voudrait l'étudier en détail, il y aurait, outre les trois termes principaux dont la critique a fait l'objet de ce livre, à en relever quantité de formes secondaires et succédanées : le *maléfice* proprement dit, qui tourmente les gens ; — le *Beau-ciel-Dieu*, qui affecte les animaux ; le *charme*, préparation rendue efficace par des paroles magiques (*carmen*) ; — l'*incantation*, exécution verbale dirigée contre les êtres ou contre les choses ; — le *philtre*, breuvage suggestif d'amour impur ; — la *charge*, procédé d'empoisonnement extra-naturel ; — le *loup-garou*, transmission d'un esprit d'homme dans un corps d'animal errant ; — le *sortilège*, opération de magie ténébreuse ; — le *Mandigoës-Obi*, agent magique des nègres Vaudoux ; — le *nœud de l'aiguillette*, si redouté au Moyen-Age ; — la *Main de Gloire*, charme de stupeur ; — la *jettatura*, contre laquelle tant de personnes portent un rameau de corail rouge — et bien d'autres formes revêtues par l'activité du Mal en affirmation hyperphysique.

d'un autre...» C'est, en somme, un procédé particulier d'hypnotisation exercée soit par un être vivant, soit, dans certains cas, par un esprit désincarné. — La théorie de ces faits sera étudiée en détail dans le volume suivant : *La Faillite de Shatan*.

Tout cela existe-t-il? Indéniablement, mais par des procédés où le Diable n'a rien à voir : par la télépathie, par l'hypnose, par la suggestion, par la connaissance rare et approfondie des propriétés des corps, et par bien d'autres moyens. Mais que le lecteur soit bien assuré d'une chose : c'est que toutes ces multiples variétés du Mal, en voie de réalisation occulte, ne sont pas nées de la pensée et de l'essence du Démon, et que c'est seulement par une effroyable série d'erreurs que le passé, après avoir créé Shatan, a pris toutes ces épouvantes de mystère pour lui en faire une auréole de sang, une gloire de larmes et une puissance de Mal.

Donc, en tout ceci, dans la possession aussi bien que dans tout le reste, il convient de faire deux parts : le fait lui-même et ses manifestations extérieures.

Les manifestations extérieures s'expliquent, comme on l'a vu, par des théories purement scientifiques ; quant au fait lui-même, il n'existe que par les manifestations en question ; mais compris en son essence démoniaque et envisagé sous sa forme satanique, il ne possède pas ombre de réalité — sinon à un seul point de vue : il est la névrose particulière et protéiforme que soignent aujourd'hui tous les aliénistes, sous le nom générique de « Démonopathie », laquelle est — scientifiquement — l'unique manière d'être de Shatan.

Oh ! la lamentable fin de l'épopée satanique que celle-là !...

O Shatan, Maître des affres, que j'ai pris un jour à la gorge, et qui n'as laissé entre mes mains qu'une dépouille vide et flasque comme une baudruche d'épouvantail dégonflé ! O Shatan, Roi symbolique du Néant, à qui je viens d'arracher les trois illusoire fleurons de ta couronne d'imposture ! O Shatan, Maître artificieux du mensonge, Émanateur de fourberies louches, est-il donc possible de voir une chute aussi formidablement grotesque que la tienne ?... Avoir été l'Être souverain du Mal, le dieu rival et trop souvent vainqueur de Dieu ; avoir été le sinistre Dominateur de la durée et de l'espace ; avoir été le C'havahjod sombre d'une Église, de temples, d'une hiérarchie de prêtres chanteurs de louanges, et d'une succession de foules enamourées de Vice orgiaque ; avoir régné l'ample règne de la souillure, de l'abomination, de l'avilissement et de la fange ; avoir été le protagoniste incontesté de tout ce que le monde contient de bas, de vil, de funeste, d'horrible et d'exécration ; avoir résumé en soi l'inexpiable synthèse de tout ce que, dans l'humaine animalité, il se rencontre de sanie, de déportement, de noirceur, d'infamie, de dépravation, de corruption, de bassesse, de scélératesse, de turpitude, de crime et d'atrocité ; avoir été l'idole monstrueusement superbe et néfaste de la synagogue des criminels, des dépravés, des déments, des infâmes et des scélérats ; avoir tenu, des âges durant, entre ses griffes rapaces les destinées de l'Occident ; avoir vu ses pieds fourchus baisés par la

terreur des potentats et par l'effroi délirant des nations ; avoir balancé, dans les siècles, la Puissance créatrice des mondes, le Panthée émanateur du Bien ; avoir vu des myriades et des myriades, et encore des myriades de générations successives courbées dans la poussière, en une épouvante indicible ; avoir poussé l'infamie dans l'atroce jusqu'à être l'auréole des sabbats d'horreur et l'hostie noire des Messes de sang ; avoir été le Grand de toute malfaisance, l'Immense de toute méchanceté, le Fort de toute perversité, l'Ineffable de toute malédiction et le Sinistre de tout fléau ; avoir possédé l'humanité entière : les virginités par l'Incubat, les âmes et les corps par l'Envoûtement et les vies par le Vampirisme ; avoir été tout cela, avoir mis le sceau à telle puissance effroyablement vertigineuse du Mal... — et finir, aux rires gouailleurs des infirmiers, par la douche froide, sous l'étreinte de la camisole de force et dans le cabanon des agités !... O Shatan !...

En un volume qui a précédé celui-ci, l'auteur étudia l'histoire du Mythe démoniaque dans ses origines et ses transformations successives ; en ces pages, il a tenté de

porter le scalpel de la critique dans ce qui fut, aux âges passés, la triple force de cette abstraction de Mal que les peuples ont appelée Shatan; il lui reste à examiner le rôle de cette Entité d'abomination au regard d'une philosophie véritablement et fondamentalement religieuse : ce sera l'objet d'un troisième volume qui clôturera cette trilogie :
LA FAILLITE DE SHATAN.

PRO DOMO

L'auteur a toujours estimé que généralement l'écrivain doit s'effacer derrière l'œuvre. Mais il est aussi des cas où ce serait faiblesse que de rester à l'écart : c'est pourquoi il a le regret de prendre la parole pour deux faits personnels :

1° *L'Histoire mythique de Shatan*, qui a précédé le présent ouvrage, a été accueillie très favorablement par la presse, — scientifique et autre. Seul, un petit torchon de bas-fonds religieux, *l'Écho de Rome et le Rosier de Marie*, organe officiel de l'ordre romain des avocats de saint Pierre a cru devoir remplacer la critique par les basses injures, et l'excrément de cet « organe » a été reproduit par quelques autres feuilles de même acabit. L'auteur s'incline devant toute saine critique, mais il n'admet pas les injures, et il aurait répliqué s'il avait eu dans ses relations une harengère ou un crocheteur capables de lui inculquer la seule langue que comprenne la rédaction dudit torchon. Il a donc passé dédaigneux.

Mais depuis lors, il s'est produit un *fait nouveau*. Le lecteur désireux de s'instruire sur la mentalité de ces gens-là, consultera avec fruit les numéros du *Journal* des 12, 13, 14, 18, 19, 21, 25, 28 février 1905 et suivants; il y verra que cette façade de religiosité malsaine dissimulait simplement une vaste entreprise d'escroquerie; que le procureur de la République a mis le nez dans ces affaires malpropres; que ces aigrefins vendaient aux bons naïfs des diplômes d'ordres bizarres et de pseudo-chevalerie, tels que ceux des *Avocats de Saint-Pierre*, de *Mélusine* et de *Sainte-Catherine du Sinäi*; et que le grand chancelier

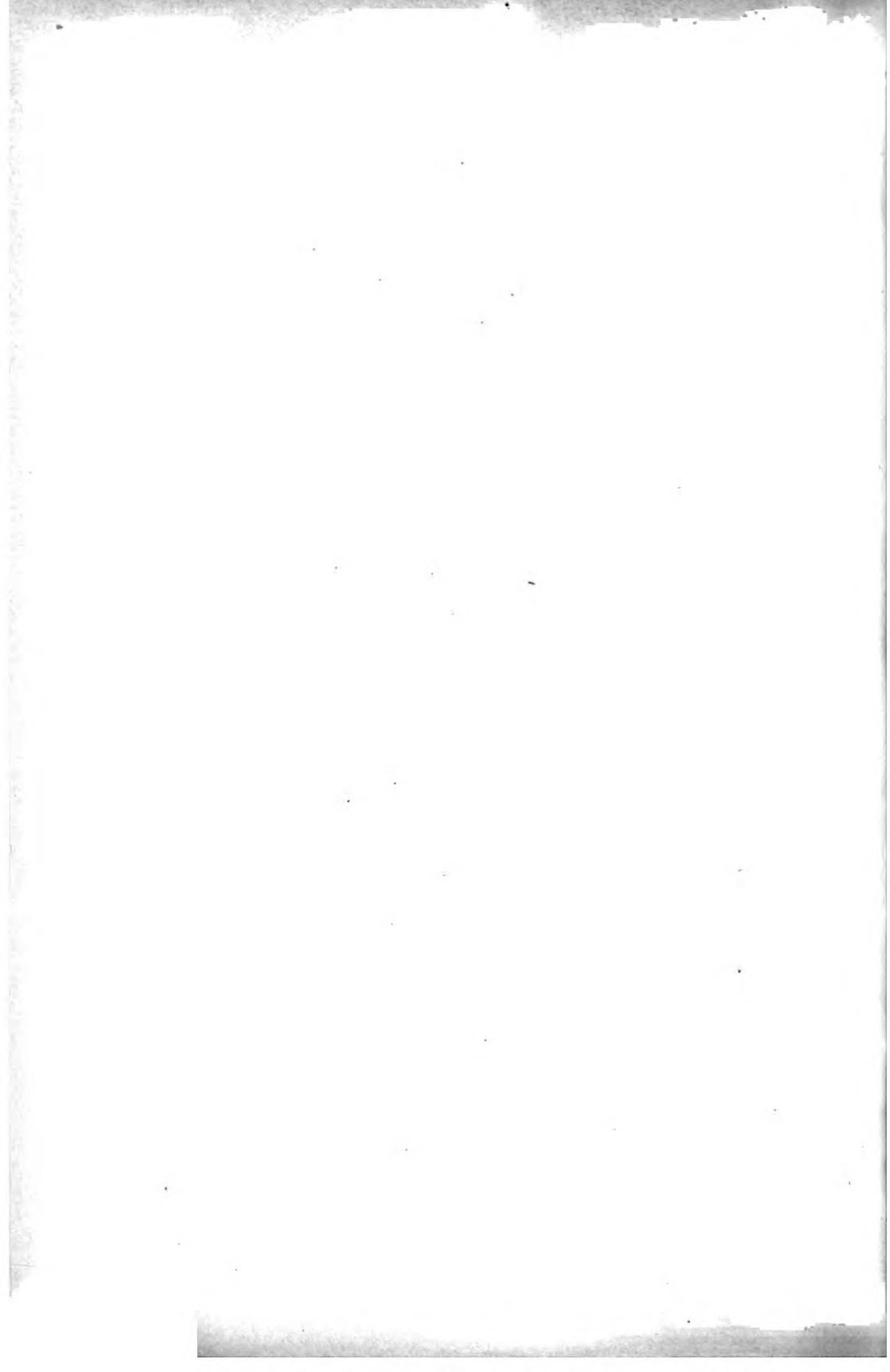
de toute cette grotesque ferblanterie, un sieur L. de B., mis en charte privée par les soins d'un juge d'instruction, a reçu de ce magistrat le judicieux avis que, s'il croit au diable avec telle énergie, il lui est néanmoins interdit d'en tirer la queue par des moyens aussi déloyaux.

Mais n'est-ce pas Bossuet qui a dit : « Si le christianisme n'était d'essence divine, il y a longtemps qu'il se serait effondré sous les coups de ses défenseurs. »

2° Dans ce précédent volume, l'auteur avait publié en *fac-simile* un très curieux autographe du démon. Un journal, le *Gaulois*, qui nous avait cependant habitués à un plus grand respect du bien d'autrui, a cru devoir donner à ses lecteurs, dans son supplément du 9 janvier 1904, une reproduction de ce *fac-simile*, et cela sans faire aucune mention de la source. L'auteur avait le droit de voir au moins citer le titre de son ouvrage et il écrivit dans ce sens au directeur qui crut devoir jouer le rôle très serein de la *Belle au bois dormant*... — Sont-ce donc là les fruits de la morale que tu prêchas à tes nourrissons, ô grande ombre qui fus Blanche d'Antigny ?

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
NOTES EXOTÉRIQUES SUR LE SATANISME.	I
A. — Du Satanisme en général.	2
B. — Du rôle de la femme dans le Satanisme.	3
C. — Du Sabbat.	9
D. — Des Messes noires.	16
E. — Du Luciférisme.	33
LA TRADITION DU VOLT.	39
L'ENVOÛTEMENT SCIENTIFIQUE.	53
Le Sacrifice du Sang.	64
L'INCUBAT DE LA LÉGENDE.	89
L'INCUBAT DE LA SCIENCE.	101
LE VAMPIRISME THÉORIQUE.	115
LE VAMPIRISME PRATIQUE.	129
A. — Vampirisme inconscient.	137
B. — Vampirisme conscient.	151
1° <i>Vampirisme conscient physique</i>	151
2° <i>Vampirisme conscient hyperphysique.</i>	159
LA POSSESSION DÉMONIAQUE.	191





A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MAUDITES

FRANÇOIS BOURNAUD

HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

DES ORIGINES A LA FIN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Un beau vol. in-8°. **7 50**

Tirage limité à 520 exemplaires

EN SOUSCRIPTION POUR PARAÎTRE EN 1906

LA FAILLITE DE SHATAN

par CH. LANCELIN

Un vol. in-8° **7 50**

Aussitôt l'apparition de ce dernier ouvrage, terminant cette trilogie satanique, le prix des trois volumes sera porté à 50 fr. reliés; ils ne se vendront plus séparément. (*Les souscriptions sont reçues dès maintenant au troisième volume.*)

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE :

- SAVIGNAUD. — **L'Année Fatale, 1903.** 1 vol. **1 »**
- ABBÉ DE LA TOUR DE NOÉ. — **La Fin du Monde après les neuf Papes futurs.** 1 vol. in-18. **3 50**
- P. FESCH. — **La Voyante de la place Saint-Georges.** 1 vol. **1 25**
- P. DE CHARLIAC. — **L'Antéchrist du Moine Adson et les Origines des Prophéties Modernes. — Le Dernier Roi des Francs.** 1 vol. in-8°. **2 50**
-

CATALOGUE MENSUEL SUR DEMANDE

Catalogue des ouvrages de fonds sur tous sujets

Achat, Échange, Éditions, Réimpressions d'ouvrages sur les sciences occultes

IMPRIMERIE DE SURESNES (Ed. Grenier, dir.), 9, rue du Pont.